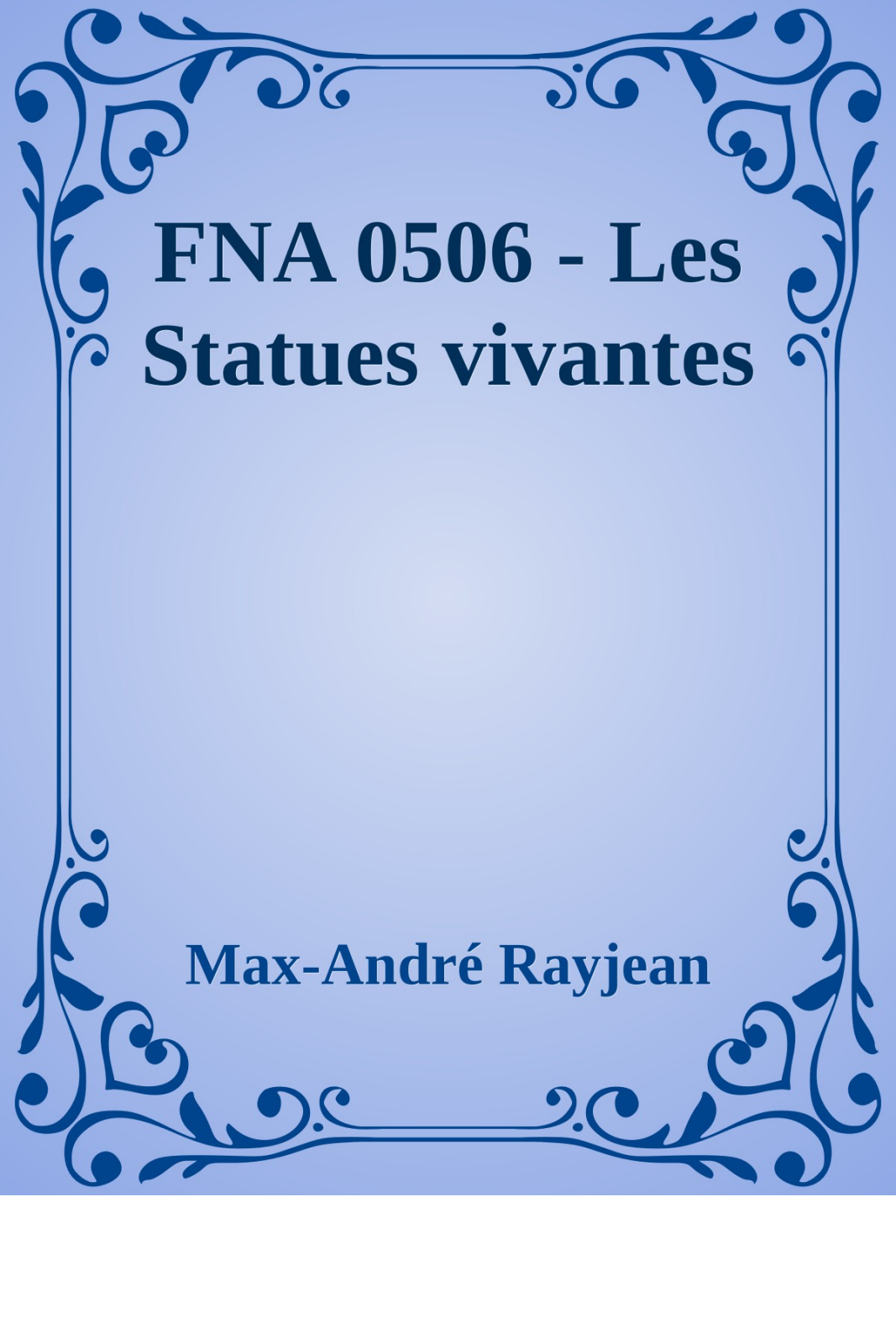


A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

FNA 0506 - Les Statues vivantes

Max-André Rayjean

VISIT...

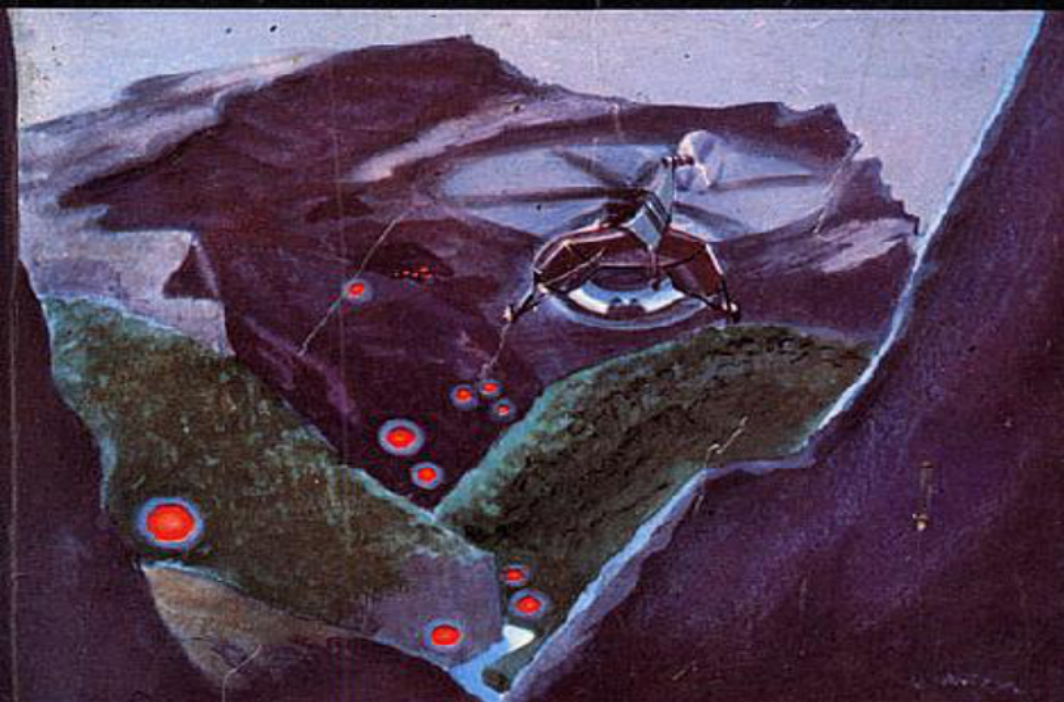
LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



M. A. RAYJEAN

LES STATUES VIVANTES



F L E U V E N O I R

LES STATUES

VIVANTES

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

LES STATUES

VIVANTES

**COLLECTION
« ANTICIPATION »**

**ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1972 « Éditions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Par la large baie franchement ouverte entre un air tiède, doux, chargé d'une odeur saline. Bâtie sur les hauteurs de Cannes, la villa domine le golfe de la Napoule.

10 heures du soir sonnent à un carillon. Les lumières de la côte brillent comme une couronne de diamants et, dans le ciel épuré de ses nuages, les étoiles piquettent la nuit. Une brise venue du large murmure dans les palmiers, chuchote dans les plantes grasses. Quelque part sur la plage, une vague déroule précipitamment son spasme mouillé, creuse le sable et se retire avec mépris en laissant une dentelle d'écume éphémère.

10 heures...

Le calme, le silence. Les bruits nocifs de la ville ne montent pas jusque-là. Les fleurs du printemps embaument. Ce serait une soirée comme les autres pour Joseph Rode.

L'artiste travaille très tard, selon son habitude. Il préfère cent fois la complicité, la tranquillité des ténèbres à la luminosité du jour. Il aime la nuit qui rôde autour de sa maison et masque le décor. Il se concentre davantage sur son œuvre.

Son atelier, face à la somptueuse beauté de la mer, ressemble à pas mal d'ateliers de sculpteurs. Il y règne un certain désordre. Les outils, gouges, ciseaux, râpes, gradines, pointes, traînent pêle-mêle sur une table, à portée de la main.

Au mur, des dessins, des esquisses, des modèles. Dans un coin réservé, des aquarelles, des peintures, mais seulement pour la décoration et par goût de l'art.

Au centre de la pièce, le sujet sur lequel il travaille. Un bloc de marbre blanc, déjà largement ébauché. Les formes définitives se découvrent, pures. Le relief éclate, les profils se précisent.

La statue prend des allures humaines. Elle symbolise la force physique, représente l'attitude d'un boxeur en action. Les poings rivés au corps, la position du buste et des jambes, donnent une idée de mouvement.

L'homme est nu, complètement nu. Rode s'est appliqué à traduire cette virilité qui imprègne tous les individus pratiquant des sports violents. Sa mâle beauté ressort dans l'harmonie des muscles, dans l'expression du regard. L'œuvre, achevée, prendra place dans une maison de la culture.

L'artiste, ciseau en main, fige son travail. Il tourne autour de la statue. Son œil avisé, expert, parcourt les formes, juge les détails.

Parfois, il se recule de plusieurs pas, toujours attentif. Puis, le défaut découvert, il élimine une bosse ou accuse un creux, accentuant ainsi le relief.

Le ciseau grince sur la pierre. Des éclats de marbre giclent en minuscules écailles. Le marteau frappe en souplesse. Une fine poussière se dépose comme de la neige sur le sol de l'atelier.

Rode est grand, sec, barbu. Sa blouse blanche rehausse la noirceur de sa chevelure. Ses yeux clairs expriment l'exaltation, la passion. Comme tous les artistes, il crée, il façonne, il donne la vie à quelque chose d'inerte.

Seul, il se consacre à son travail. Il se couchera tard, très tard, lorsque la fatigue rougira son regard. Alors, il s'endormira, détendu. Il se lèvera lorsque le soleil sera haut dans le ciel. Et puis, la nuit suivante, il reprendra son œuvre créatrice.

Rode est à cent lieues de se douter que cette soirée ne sera pas une soirée comme les autres. Pourtant, elle a commencé normalement après le dîner, très simple, pris en solitaire. L'artiste se compare à un papillon de nuit. Sa source de lumière, à lui, c'est ce bloc de marbre blanc autour duquel il tourne, il évolue. Oui, comme un papillon virevolte autour d'une lampe.

Les zones d'ombre et de clarté, le sculpteur les devine sur la pierre. Il les atténue ou il les accentue, selon les nécessités. Mais, chaque fois, il le fait avec infiniment de précaution, par petits coups. Il retouche souvent, très souvent. Il juge chacun de ses ébrèchements avec sévérité. La moindre inattention entraîne parfois les dégâts difficilement réparables.

Le bruit du marteau, du ciseau. Le calme, l'atmosphère paisible, la tiédeur de la nuit printanière. Tout ça s'enchaîne et, soudain...

Les néons de l'atelier se mettent à clignoter comme s'ils avaient la danse de Saint-Guy et, bientôt, ils s'éteignent complètement, plongeant la pièce dans l'obscurité.

Rode ne pense pas une seconde à un phénomène. Pour lui, c'est simple. Tout simple. La panne de courant stupide, voilà.

Pourtant, il regarde par la fenêtre, s'avance sur la terrasse. Les lumières de la ville tremblotent toujours le long de la côte. Même, dans la maison voisine, l'électricité n'est pas coupée. Alors la panne de secteur s'exclut. Le disjoncteur aurait-il sauté ?

L'artiste peste contre cet incident, mais il ne s'affole pas. Il aurait tort. Il ne rattache pas cette brutale obscurité à quelque chose de surnaturel. D'ailleurs, pourquoi imaginerait-il qu'une aventure surprenante le frappe à cet instant précis ?

Rode revient dans l'atelier. À tâtons, il se dirige vers la porte s'ouvrant sur le couloir. Son souci est de réenclencher le disjoncteur. La nuit laiteuse distribue une faible clarté, surtout lorsque les yeux s'y

habituent.

Mais une autre lueur, plus bizarre celle-là, stoppe le sculpteur, le fige. Une lueur rouge, auréolée de violet.

Ce halo, apparu brusquement, forme une sorte de foyer incandescent au centre de la pièce. Il ne répand pas une lumière comparable à celle d'une ampoule électrique. À peine débusque-t-il de l'ombre certains objets familiers. Il ne dégage aucune chaleur.

En tout cas, sa présence ne s'explique pas. Mieux. La lueur bicolore se déplace lentement comme un feu follet et elle s'approche de la statue. Rode distingue très nettement la blancheur du marbre.

La boule de lumière, rouge et violette, s'incorpore très vite au bloc de pierre. Sa clarté s'atténue légèrement. Il semble, maintenant, que la statue est illuminée *en dedans* ! Ça fait une drôle d'impression.

L'artiste, médusé, fasciné, ne croit plus guère à une panne d'électricité conventionnelle. Il opère le rapprochement entre la présence de cette lueur insolite et la brutale obscurité. Bien sûr, il ignore la provenance du phénomène.

D'ailleurs, Rode ne se pose pas trente-six questions. Pour le moment, une peur bleue l'envahit et se traduit par un tremblement dans les jambes. La sueur coule dans son dos, sur son front. Sa langue est sèche comme un morceau de caoutchouc.

Il reste là, debout, immobile, rivé au sol, incapable de bouger. Il ne sait pas si son immobilité est due à la peur ou bien si la boule de lumière mystérieuse possède des propriétés paralysantes.

Les événements s'accroissent, bien que les secondes paraissent des siècles. Il se passe quelque chose de phénoménal dans l'atelier.

Rode n'a pas la berlue. Il voit la statue qui s'anime. Parfaitement. Les jambes ne remuent pas. Mais les bras...

Oui, les bras. Ils bougent. Le droit, le gauche. Des gestes lents...

L'artiste croit qu'il devient fou. Ses cheveux se hérissent sur sa tête. Impossible ! Il rêve. Oui, c'est ça. Il rêve. Car il n'a encore jamais vu un bloc de pierre en animation.

Nom d'un chien ! Il faut qu'il fasse quelque chose. N'importe quoi. Mais il ne peut pas rester là, les bras le long du corps, figé comme un santon. Il faut qu'il se réveille.

Il accomplit un terrible effort sur lui-même. Il domine sa peur. Il avance un pied. Puis un autre. Oui, il remue. Il peut remuer. Alors, la boule de lumière n'est pour rien dans son immobilité.

Il rase les murs, doucement, très doucement, fixant avec intensité la statue, toujours animée. Il se demande s'il ne s'agit pas d'une illusion d'optique créée précisément par le halo bicolore. Ça doit être ça. Mais d'où sort cette clarté en forme de sphère ?

Rode atteint la porte. Il sue sang et eau. Quand il se retrouve dans le couloir, il se retourne. Non, la lueur ne le poursuit pas.

Machinalement, il appuie sur un interrupteur. La lumière est coupée dans toute la maison. Et exclusivement chez lui.

C'est une histoire ahurissante, insensée. Le sculpteur se rue au-dehors. Il avale une large goulée d'air. Ses poumons se dilatent. Jamais il n'a eu autant besoin d'air pur, d'espace. Il étouffait dans l'atelier.

Il se précipite vers la villa voisine, appuie sur la sonnette. Un homme sort sur le palier, chevelu, barbu.

— Au secours, Marjac !

— C'est toi, Rode ?

— Oui, c'est moi. Au secours, nom de Dieu !

Marjac, un peintre, regardait la télé. Lui, il a horreur de travailler la nuit. Il accourt, ouvre la grille du portail. La lumière du porche inonde le visage cadavérique du sculpteur.

— Putain, Rode... Tu es tout pâle !

Joseph halète, à la recherche de son second souffle. Il prononce des mots entrecoupés de silences :

— Nom de Dieu !... Là... Dans... l'atelier... Une sale lueur... La statue...

— Eh bien ?

— Le boxeur..., poursuit Rode, torturé.

— Bon, la statue, comprend Marjac.

— Oui, tu la connais...

— Celle destinée à une maison de la culture ?

— Celle-là... Elle bouge. Elle a bougé.

Le peintre, à peine plus âgé que Rode, fronce le sourcil. Il renifle.

— Tu as bu, mon vieux.

— Non, Marjac, je te jure. Ce n'est pas mon genre. Est-ce que je pue l'alcool ?

— Non, reconnaît le peintre. Mais tu me dis des choses complètement dingues. Alors, j'ai pensé que tu t'étais soulé la gueule.

Le sculpteur tire son compagnon par le bras.

— Viens ! Viens avec moi. Il faut que tu te rendes compte aussi.

Marjac hausse les épaules. Il possède des nerfs solides, a fait la guerre d'Indochine et ne croit pas aux machins surnaturels. Et s'il accepte l'invitation de son voisin et ami, c'est uniquement pour démontrer à celui-ci qu'il se fourre le doigt dans l'œil. Enfin, comment diable une statue pourrait bouger ?

Les deux hommes pénètrent dans la villa du sculpteur. Ce dernier essaie à nouveau l'interrupteur, dans le couloir. Surprise. Cette fois, la lumière jaillit du plafonnier. C'est déjà plus rassurant.

Marjac marche en tête. Au fond du couloir, il remarque la porte de l'atelier, mal fermée. Il l'ouvre carrément avec ce geste prompt qu'ont les individus décidés.

Un sourire amer tord sa bouche.

— Alors ?

Rode jette un coup d'œil inquiet dans la pièce. Son cœur bat la chamade. Évidemment, les choses ont beaucoup changé depuis dix minutes.

D'abord, l'électricité est revenue dans l'atelier. Ensuite, la statue en marbre est toujours là et, détail plus rassurant, elle a repris son immobilité.

Le peintre tire une pipe de sa poche, la bourre lentement et la cogne au coin des lèvres. Il tète le tuyau avec satisfaction, allume le tabac, expulse une longue bouffée.

Il fait le tour complet de la statue, grandeur nature.

— Hum ! tousse-t-il.

Joseph ne comprend plus très bien ce qui s'est passé. La voix ironique de son ami se vrille dans ses oreilles :

— Le premier avril est déjà loin, mon vieux...

— Tu crois que j'ai blagué ?

— Blagué, non... Je vais te dire une chose, Rode. Ces temps-ci, tu travailles trop. Beaucoup trop. La nuit est faite pour dormir. Tu as été victime de ton surmenage. Tu as cru voir, voilà tout.

Joseph s'affale sur un fauteuil, bras et jambes coupés.

— Nom d'un chien ! La lumière a manqué. Une sphère rouge et violette a jailli de la nuit, s'est incorporée au marbre. La statue a bougé, je t'affirme !

— Elle est en place, oui ou non ?

— Oui. Mais seuls les bras remuaient.

— Ah ! les bras..., répète Marjac, pas convaincu.

Il s'approche de son ami, lui tape sur l'épaule.

— Prends un somnifère et va te coucher. Demain, ça ira mieux. En tout cas, je ne te conseille pas de raconter ta petite histoire ailleurs. Les gens te prendraient pour un fou.

— C'est ce que tu penses, hein ? Que je suis fou !

— Non, mon vieux. Tu es seulement fatigué.

Quand Marjac est parti, Rode avale un cognac. Mais ça ne lui éclaire pas les idées, au contraire. Puis il rôde autour de la statue, avec méfiance, et il constate, soudain, un détail étonnant.

La position des bras...

Oui, les poings du boxeur ont changé de position. Oh ! imperceptiblement, de quelques centimètres. Seul l'artiste peut déceler l'anomalie. Il connaît trop son modèle, son œuvre, pour ne pas s'en apercevoir.

Mais qui le croira ?

Van Kerken, lui, est Hollandais. Gros, trapu, au visage rubicond. Il aime son métier, d'accord, mais aussi la bonne chère. Il a acheté une résidence secondaire, en Suisse, et y a installé un atelier.

Là, il travaille face à un décor magnifique, source d'inspiration. Les montagnes aux neiges éternelles créent une ambiance de tranquillité, de calme, de repos. Kerken fuit les villes, les pollutions. Il recherche le contact direct avec la nature et il l'a trouvé dans les Alpes suisses.

Il habite à trois kilomètres d'un petit village paisible. Les hauts alpages disparaissent encore sous la neige mais, çà et là, des taches verdâtres surgissent, annonçant la fonte. Les ruisseaux se gorgent d'eau sale en provenance des glaciers et, par-dessus ce panorama grandiose, un généreux soleil dispense ses rayons.

Dans la grande cheminée, les bûches craquent de chaleur. Les flammes se tordent, se convulsent. Les étincelles pètent comme des feux d'artifice.

La nuit engloutit la montagne, mange le paysage. Le froid venu des sommets s'installe dans une carapace de glace, le thermomètre descend encore sous zéro. Mais, au petit matin, l'aurore sera éblouissante de clarté, la température diurne contrastera avec celle de la nuit.

Kerken, les mains maculées d'argile, donne forme à son œuvre. Il pétrit la glaise avec art. Sous ses doigts habiles, sa sculpture se dessine.

Il fait du modelage. Ensuite, la statue achevée sera moulée avec du plâtre pour être reproduite en bronze.

La femme, grandeur nature, prend peu à peu ses formes définitives. C'est une beauté au corps admirable. Ses seins saillent. Les reins cambrés accentuent la courbure du dos, des hanches. Les jambes galbées donnent à l'ensemble une harmonie parfaite.

Les mains de Kerken glissent le long des cuisses, rabotent quelques aspérités. Elles malaxent le ventre, lui donnent sa rondeur. L'œuvre manque encore de finesse, mais, quand elle sera sèche, elle pourra être polie. Et puis il ne s'agit que d'une ébauche, d'une esquisse, destinée à une reproduction. Plus tard, le coulage du bronze donnera un autre relief.

9 heures du soir.

Le sculpteur essuie ses doigts sales à un torchon. Il se repose un instant, allume une cigarette. Il fume, détendu, décontracté. Il tourne autour de la femme pétrifiée, juge son travail d'un œil sévère. Il n'aime pas la facilité et détermine déjà les retouches éventuelles. Oui, là, le creux de la poitrine n'est pas assez accentué, et puis la cuisse droite manque d'épaisseur.

Il corrigera ces détails, patiemment. Il s'assied dans un fauteuil,

évoque son pays plat. La Hollande ! Comment ne s'est-il pas encore expatrié ? La Suisse l'attire, avec ses montagnes, ses alpages verts. Oui, franchement, que trouve-t-il de beau à son pays ? Patriotisme ?

Bah ! ce sentiment est dépassé. Il ne signifie plus rien. Kerken recherche l'endroit rêvé. Pourquoi ne deviendrait-il pas citoyen helvétique ? Sa femme, ses gosses croupissent à Amsterdam et, même au onzième étage, ne découvrent qu'un horizon morne, lugubre.

Ici, l'air descendu des cimes tonifie, purifie, élimine les toxines. Les gens respirent la santé. Les enfants ont les joues roses...

Van Kerken n'achève pas sa cigarette. Il n'a pas le temps. L'obscurité interrompt brusquement ses rêves. Il oublie d'un seul coup la Hollande, sa famille.

L'atelier est plongé dans le noir... L'artiste ne s'affole pas, la lumière reviendra dans quelques secondes. Mais non, la panne se prolonge. Faudra-t-il allumer la bougie ?

Le feu, dans l'âtre, renvoie une certaine clarté. Les objets prennent des contours difformes. Ils s'allongent, s'étirent ou se rapetissent. Des ombres alternent avec des zones de lumière.

Kerken prend patience, pas longtemps car quelque chose attire son attention. Comment est-ce arrivé ? Par où est-ce entré ?

Une lueur...

Oui, en forme de sphère, comme un gros ballon. Rouge au centre et violet à la périphérie, l'étrange globe se déplace à cinquante centimètres du sol, sans bruit, sans odeur...

Pétrifié sur son fauteuil, le sculpteur écrase sa cigarette dans un cendrier. Sa gorge se serre. Il est courageux, mais il n'aime guère les manifestations surnaturelles.

Le phénomène ne s'explique pas. La lueur se dirige vers la statue en argile, pénètre dans la glaise. La femme s'anime !

Oui, elle bouge ! Les bras, les jambes. Elle descend de son piédestal. Traumatisé, Kerken croise ses mains devant ses yeux. Il a un cauchemar, une vision. Il ne veut pas voir ça.

Un mirage, une hallucination...

Quand il retire ses doigts crispés, il lance un long regard vers le centre de l'atelier. Il bondit. Juste à ce moment-là, l'électricité revient comme par enchantement, éblouissante.

Les jambes de l'artiste pèsent des tonnes. Il ne peut pas se lever. Il est écrasé. Ses traits tirés expriment une sourde terreur.

Il fixe intensément le piédestal...

Le socle est là, bien là, mais pas la statue en argile. Celle-ci a disparu par un tour ahurissant de prestidigitation.

Van Kerken ne veut pas croire ce qu'il voit. Il refuse la vérité. Il se donne une bonne claque sur la figure pour savoir si oui ou non il ne dort pas.

Sa joue cuisante prouve qu'il est réveillé. Il se dresse pesamment. La lueur étrange aussi a disparu. Il fouille toute la maison et ne découvre rien. Pour lui, la chose est simple. Un voleur s'est introduit chez lui et a dérobé son modèle.

Mais pourquoi ? Et pourquoi n'a-t-il pas attendu que l'artiste soit couché ? Il aurait opéré avec beaucoup plus de tranquillité. Et cette sphère bicolore ? À quoi correspond-elle ?

Le Hollandais est persuadé que son voleur l'a d'abord endormi avec une sorte de drogue hallucinogène. Puis il a emporté la statue même pas terminée.

C'est une histoire de fou. Oui, de fou !

Le sculpteur retrouve tous ses esprits, émerge du brouillard. Il n'envisage qu'une solution, décroche le téléphone et appelle la police.

*
* *

L'Espagne du Sud. Elle ne vit que la nuit parce que le jour il fait vraiment trop chaud.

C'est un tout petit village sur la côte andalouse. Un village de pêcheurs. Les misérables maisons, entassées, abritent une population laborieuse.

Sur la colline, à l'écart, habite Luis Andez. Il n'a pas voulu être pêcheur comme son père. Il avait d'autres dons. Son art, à lui, c'est la sculpture du bois. Il excelle dans ce genre de travail. Ça n'empêche pas qu'il ne gagne guère mieux sa vie. Il fait des bibelots, mais il réalise aussi autre chose.

Par exemple, des statues de toutes tailles, des têtes, des bustes, et puis, depuis plusieurs jours, il s'essaie à une œuvre complète. Une œuvre grandeur nature, d'imagination.

Le bois vole en éclats sous ses coups de ciseaux précis, répétés. La gouge sculpte des sillons. L'ébène prend la forme d'un homme, d'un nègre, car Andez est passionné par l'Afrique.

Il n'a jamais voyagé parce qu'il est trop pauvre, mais l'Afrique le hante. Il imagine la brousse, la forêt vierge, les grands fleuves et puis les Noirs, des millions de Noirs aussi malheureux que lui !

Cette nuit-là, Andez s'apprête à vivre une aventure fantastique, il a transformé l'une des pièces de sa maison en atelier. Des copeaux, de la sciure recouvrent le plancher. Une simple allumette et tout ça brûlerait comme de la paille.

L'Espagnol ne possède pas l'électricité. Il s'éclaire à l'aide d'une lampe à pétrole posée sur un guéridon.

La nuit est chaude, suffocante. Pourtant, l'artiste travaille, comme tous les soirs. Il achève la plus belle pièce de sa collection. Il a échangé des bibelots contre un morceau d'ébène. Et il taille, taille...

Le grand nègre prend des allures de Tarzan, avec un pagne autour des reins. L'ébène brille sous la lumière. Oui, ce sera une œuvre splendide et peut-être fera-t-elle sa fortune ?

Ce soir-là n'est pas un soir comme les autres. Andez ne connaît pas Joseph Rode le Français, ni Van Kerken le Hollandais. Ces sculpteurs vivent déceimment de leur art, tandis que le pauvre petit Espagnol...

Andez n'exige pas beaucoup, juste assez d'argent pour faire vivre sa femme et ses trois gosses. Et il gagne plus qu'un pêcheur, alors il ne se plaint pas.

Mais, cette nuit...

La, lune, énorme, chevauche quelques nuages. La mer huileuse, apathique, gratte à peine le sable. Pas un souffle de vent n'agite l'atmosphère.

Pourtant, la lampe à pétrole s'éteint brusquement. Surpris, Andez pousse un petit cri de stupeur. Il n'y comprend rien. La brise n'entre même pas par la fenêtre ouverte. Alors, comment explique-t-il que la lampe à pétrole...

L'obscurité, les ténèbres...

L'Espagnol peste, il cherche à tâtons les allumettes mais, très vite, il aperçoit à son tour l'étrange lueur. Comme Rode, comme Van Kerken, il assiste à l'incroyable phénomène.

Andez est un peu superstitieux. Immédiatement, il joint les mains et adresse une prière à la madone. Les yeux exorbités, la gorge sèche, il fixe intensément l'inquiétante boule rouge et violette.

Feu follet ?

Non ! c'est autre chose, indéfinissable, sans nom. Une sphère mouvante, mobile, jaillie du néant, un cercle concentrique, violet autour d'un globe rougeâtre. Ça ne se compare à rien.

— Santa-Maria..., hoquette Andez, mouillé de sueur. Protège-moi !

L'Afrique des sorciers, des griots, des féticheurs, lui revient en mémoire. Est-ce que la statue d'ébène attirerait la malédiction ?

L'Espagnol avale sa salive plusieurs fois de suite. Et puis il n'avale plus rien du tout car sa bouche devient comme un bout de caoutchouc. Il déglutit à vide ! et il se pèle le gosier.

— Santa-Maria...

Ses dents claquent, ses jambes tremblent. Fasciné par la lueur fantomatique, il ne bouge pas d'un centimètre. Il voudrait appeler au secours, mais il n'articule aucun son. La peur ligature sa voix.

— Santa...

La sphère phosphorescente n'irradie pas une grosse quantité de lumière. Moins qu'une lampe à pétrole. À peine un halo très pâle.

Le « machin » rond hésite un moment, zigzague, évite l'homme figé et se déplace vers la statue. Andez voit très bien la lueur qui s'amalgame au bois. Enfin, pas tout à fait.

Elle pénètre dans l'ébène et le bois paraît s'illuminer. Il prend aussi une teinte rougeâtre et ses contours deviennent violets.

Mais ce phénomène n'est rien, comparé à celui qui suit immédiatement. Andez entre en transes. Il devient fou. Ses dents s'entrechoquent dans un bruit sinistre.

Oui, sa raison chancelle. Il y a de quoi. Sous son regard démentiel, le grand nègre d'ébène s'anime, marche comme un homme véritable. Il esquisse quelques pas d'abord maladroits, puis mieux assurés, et s'avance vers la fenêtre, le corps toujours auréolé par l'étrange lueur. Son immense silhouette se découpe sur le contre-jour formé par l'échancrure de la fenêtre.

Va-t-il enjamber le rebord ? Va-t-il sortir et mettre tout le village en émoi, en effervescence ? Nul doute qu'il jetterait la panique...

Soudain, la statue se retourne, pivote sur ses talons. Elle doit alors apercevoir l'Espagnol car elle fonce sur lui. Andez pousse un cri de terreur. Dans un mouvement instinctif de défense, il projette ses deux bras devant lui.

Il se sent bousculé, renversé par une force irrésistible. Il culbute, tombe sur les copeaux et dans la sciure. Il attend la mort en priant.

Mais non, il vit toujours. Comme il a fermé les yeux, il les rouvre. Il ne voit plus la statue d'ébène, ni l'inquiétante clarté. Alors il se redresse sur ses jambes tremblantes. Il cherche la boîte d'allumettes, la trouve. Il craque l'un des petits bâtonnets soufrés.

— Santa-Maria ! répète-t-il, hébété.

Le grand nègre de bois a disparu. Andez se précipite vers la porte, jaillit à l'extérieur. Haletant, il scrute l'horizon nimbé de lune. Il ne repère aucune silhouette. Il fait dix fois le tour de sa maison. En vain : la statue s'est volatilisée. Mais elle n'a pas pu aller bien loin. Car une statue ne marche pas comme les hommes.

Quelqu'un a pu la voler. Ça, oui, c'est même certain. Et c'est le voleur qui a bousculé Andez. Pas autre chose.

CHAPITRE II

Manuel Robeson s'égosille comme d'habitude. Il ôte ses grosses lunettes, les pose sur le bureau et prend Joe à témoin :

— Vous vous rendez compte, Maubry ! « Ils » m'ont dégradé. « Ils » m'ont retiré la direction de l'information générale pour me coller chef du service des « faits divers » ! Écœurant, après vingt ans de présence dans la boîte.

Il soupire bruyamment :

— Les faits divers ! La rubrique des chiens écrasés, quoi !

Joe a envie de se marrer doucement. Il se retient et n'esquisse qu'un sourire. Mais un sourire franchement ironique. Au fond, ça ne lui déplaît pas de se payer une bonne partie de rigolade. Car Robeson dramatise, il dramatise même beaucoup.

— Patron, je crois que vous exagérez, rectifie le reporter. « Ils » ne vous ont pas mis à l'index. Au contraire, « ils » ont apprécié votre boulot à la tête des informations générales et « ils » ont décidé une spécialisation des divers services. Cette réforme entre dans le cadre d'une vaste réorganisation de la T.V. Les faits divers ne se bornent pas à la rubrique des chiens écrasés, comme vous le pensez injustement. Au fond, je suis aussi visé dans cette affaire. Alors, je proteste avec énergie. Tous mes reportages appartiennent aux faits divers. Pourtant, ils ont une autre envergure que la simple relation d'un chien écrasé ! Vous vous souvenez de la base Djéos(1) ?

— Bigre ! opine Robeson.

— Ce n'était pas de la tarte. Et mes précédentes enquêtes non plus. J'ai toujours recherché le risque et la difficulté. Je suis sûr, patron, qu'« ils » ont créé ce nouveau service avec un souci d'amélioration. Les informations générales, c'était trop vague. Vous vous occupiez d'un tas de choses inutiles, comme les rubriques scientifiques, par exemple, ou les trucs politiques. Maintenant que vous êtes chef d'un service bien spécialisé, vous aurez les coudées plus franches. Vous pourrez engager les reporters que vous voudrez et les aiguiller sur les affaires que vous jugerez intéressantes.

Robeson voit surtout son champ d'action considérablement réduit. Il s'occupait d'un nombreux personnel. Désormais, il n'a plus qu'une dizaine de reporters sous ses ordres, mais tous de grande classe, il le reconnaît.

— C'est une histoire de crédits, maugrée-t-il. « Ils » comprennent de partout et « ils » exigent pourtant que nous fassions une bonne télévision. « Ils » sont marrants, les potes de la direction centrale ! En

tout cas, ma nouvelle affectation a exigé que je transporte mes pénates ailleurs. Le dernier étage dans la tour, fini !

Joe admire le vaste bureau tout neuf, climatisé, dans une aile d'un bâtiment récemment construit. On domine beaucoup moins les studios qu'au dernier étage de la tour, c'est vrai. Mais le patron ne regardait jamais par la fenêtre !

Robeson tapote son gros ventre, allume un cigare. Au fond, Maubry a raison. Il s'agit d'une promotion, pas d'une mesure disciplinaire. D'ailleurs, ses responsabilités s'en trouveront allégées, son travail aussi. De quoi se plaindrait-il ? S'il s'est séparé à regret d'une partie de son personnel, il a néanmoins réussi à garder sa secrétaire particulière.

Le cigare empeste et Joe tousse.

— Je vois, Maubry. Vous n'aimez toujours pas le tabac.

Le gros homme tire quelques papiers d'un tiroir, les tend au téléreporter.

— Je ne vous ai pas convoqué pour vous faire admirer mon nouveau local... Vous avez lu ces dépêches en provenance d'Europe ?

Joe jette un rapide coup d'œil sur les feuilles.

— Oui, Joan m'a parlé de ces histoires. La presse écrite se démène beaucoup. Elle a déjà des envoyés spéciaux sur place. Mais je me demande si ça vaut le déplacement.

— Ça s'inclut dans les faits divers, oui ou non ?

— Évidemment.

— Bon, grogne le directeur. Vous avez autre chose sous la main ?

— Rien, soupire Joe. C'est la saison creuse.

— Justement, je vous paie pour alimenter la curiosité insatiable des téléspectateurs. Ne faites pas la fine bouche en ce moment. Au train où ça va, je pense que d'ici peu il y aura des licenciements dans la boîte.

Maubry ne prend jamais au sérieux les menaces de son patron. Néanmoins, il reconnaît que les grandes aventures ne courent pas les rues. Jusqu'à présent, il a toujours eu la chance de son côté.

— Hum ! grimace-t-il, vous attachez foi aux déclarations de ces sculpteurs ? À mon avis, ils recherchent une bonne publicité.

Robeson rechausse ses lunettes sur son nez. Cela lui donne une expression plus sévère. En fait, quand il se met en boule, on dirait un vrai ouragan. Son personnel connaît bien ses colères légendaires. En général, ces accès ne durent pas. Mais ils sont spectaculaires !

— Je me fous de votre avis personnel ! vitupère-t-il. En voilà assez, Maubry ! C'est vous qui commandez ou moi ?

Joe se fait tout petit et s'efface. La nouvelle affectation du patron ne paraît pas avoir adouci son caractère. Les prémices d'une agitation intérieure colorent son visage.

— Vous décidez seul, évidemment, dit le mari de Joan.

— Bon, alors vous partirez pour l'Europe. Des statues qui disparaissent, ce n'est pas courant.

— Des voleurs...

— Que feraient-ils de leur butin ?

— Une statue, c'est comme un tableau, c'est monnayable.

— Avec difficulté, remarque Robeson. Et puis ces artistes ont tous aperçu une drôle de lueur, rouge et violette. Je voudrais bien que vous éclaircissiez ce mystère.

Joe se caresse le menton.

— Je ne vous promets pas du sensationnel.

— Pourquoi ?

— Cette affaire est bonne pour un débutant. Pas pour un type chevronné comme moi.

Robeson tape du poing sur la table. Le bois vibre.

— Écoutez, Maubry, vous vous prenez pour le bon Dieu, ici ! Sachez que, même avec plus de dix ans de carrière derrière vous, je peux vous flanquer à la porte !

Le reporter n'insiste pas. Il devine son directeur au bord de la crise. Alors, il esquisse un grand sourire de consentement.

— Bien sûr, patron, je pars pour l'Europe. Je prendrai les billets du stratobus cet après-midi. Mais, avec cette fichue histoire, je ne sais pas par quel bout je commencerai.

— Vous vous débrouillerez.

Joe va sortir du bureau quand Robeson le rappelle :

— Ah ! j'oubliais. La direction générale m'a envoyé des consignes très strictes au sujet de mon propre budget. Il faut faire des économies... Alors, je vous le signale, modérez les notes de frais, sinon je serai obligé de compresser le personnel.

Maubry claque la porte derrière lui. Des économies ! Ça fait dix ans qu'il entend la même rengaine.

Puis il s'enferme dans une cabine visiophonique. Le visage de John Merket, son cameraman habituel, apparaît sur l'écran.

— Mon vieux, prépare ton bazar, nous partons dans la soirée pour l'Europe.

— Le patron te confie l'affaire des statues ?

— Oui. Comment le sais-tu ?

— En Europe, c'est le principal fait divers actuellement. Ça fera toujours un reportage.

— Tu n'es pas tellement emballé. Tu penses que c'est de la pacotille, cette histoire ?

— Ma foi, dit Merket, hésitant.

— Tu as raison, ça ne m'emballe pas non plus. Mais il vaut mieux une mauvaise affaire que de se retrouver au chômage.

Puis Joe appelle le *Star-Tribune*. Il demande à parler à sa femme.

Une minute plus tard, Joan s'encadre sur le scope.

— Bonjour, mon chou. Tu ne voudrais pas aller en Europe avec moi ?

— Je vois, monsieur s'intéresse à la sculpture.

— Mon offre te plaît, oui ou non ? Fais risette à Scriber, ton rédacteur en chef. Il te délivrera un billet d'avion.

— Quand pars-tu ?

— Ce soir. Merket prépare son bazar. Est-ce que je peux te rejoindre à la cantine de ton journal ? Il est presque l'heure de déjeuner.

— O.K. ! accepte Joan avec un sourire. Je pense que j'aurai convaincu Scriber.

Joe coupe la communication. Il sort de la cabine et se frotte les mains. Il est sûr que le rédacteur en chef du *Star* donnera le feu vert à Joan, car Joan obtient tout ce qu'elle veut de son patron. Scriber, lui, est un homme compréhensif, et son budget n'est pas limité. Et puis, enfin, la femme de Maubry possède un charme persuasif ; une arme bien commode et absolument gratuite.

Parfois, Joe voudrait bien faire du charme à Robeson ! Mais ce gros ventru ressemble à un bloc de pierre. Il est insensible à la beauté féminine. Il est vrai que lui-même n'est pas beau du tout...

*

* *

À la cantine du *Star-Tribune*, on distribue automatiquement les repas. Joe et Joan, leur plateau à la main, cherchent une table libre. La foule se presse dans la cafétéria. Il y a les employés du journal, bien sûr, mais aussi leurs amis et leurs invités. Le bourdonnement des voix forme un fond sonore, un brouhaha indistinct.

C'est un peu la course contre la montre et la chasse aux places libres. Prestement, Maubry accapare une chaise. Il dépose son plateau sur un bord de table. Sa femme s'assied en face de lui.

— Alors, tu as ton billet ?

— Pour Paris ? Oui, susurre Joan.

— Je savais que tu convaincrais Scriber.

— Oh ! tu sais, je n'ai eu aucun mérite. Mon rédacteur en chef a été spontané quand je lui ai dit que tu partais pour l'Europe. Il prétend qu'un mari isolé ne fait rien de bon.

Joe grimace en attaquant son jambon :

— Décidément, Scriber s'occupe de moi comme si j'étais son employé. C'est sa tactique. Il te fourre toujours dans mes pattes.

La bouche de Joan s'arrondit et cette attitude lui découvre un charme incomparable.

— Vraiment, tu te plains de mon patron ?

— Non, c'est une crème à côté de Robeson. Il nous permet d'être

ensemble, ce qui fout mon directeur en boule !

Le téléreporter déblaie le terrain. Il n'oublie pas les nécessités du métier et il voudrait bien en discuter avec Joan.

— Tu as appris du nouveau au sujet des événements d'Europe ?

— J'ai demandé des renseignements à notre agence de presse. Les statues volées n'ont toujours pas été retrouvées et les enquêteurs se perdent en conjectures.

— La statue de Rode, à Cannes, n'a pas disparu si je me souviens des dépêches.

— Oui, mais elle a bougé.

— Hum ! ces histoires ne tiennent pas debout.

— Il n'empêche, mon cher, qu'elles ont attiré l'attention de nos confrères d'outre-Atlantique et que toute la presse européenne s'empare de cette affaire.

Maubry hoche la tête et avale une gorgée de lait.

— Bah ! des journalistes en mal de copie...

Joan est d'un autre avis. Elle juge les événements plus sérieux. Différents détails étayent ses craintes.

— Il y a quand même quelque chose de bizarre, certains points communs. L'analogie de la triple aventure survenue à Rode, Kerken et Andez est à souligner. Les trois hommes sont des sculpteurs et ils travaillaient tous les trois sur des statues représentant des humains, grandeur nature. Leurs ateliers ont été plongés dans l'obscurité d'une façon inexplicable.

— Tu permets que je place un mot ? coupe Joe, tout en se servant de la salade et du rôti. Les ateliers de Rode et de Kerken possédaient l'électricité. Andez s'éclairait avec une lampe à pétrole. La différence me semble flagrante.

— Pas autant que cela. Lampe à pétrole ou électricité, il s'agit toujours d'une source de lumière, argue Joan Wayle, convaincante. Tu veux encore des analogies ? Les trois sculpteurs ont remarqué une lueur en forme de boule, rouge au centre et violette à la périphérie. Ils ont vu aussi leurs statues qui s'animaient. Andez a même été bousculé.

Maubry trouve le rôti un peu dur mais, en revanche, le fromage est excellent. Il achève son repas par un fruit. Il dit carrément sa pensée :

— Rode, Kerken et Andez ont été victimes d'une hallucination. Ou alors ils se moquent du public. Ils prétendent que de la matière inerte, de la matière pétrie par leurs doigts, s'est mise soudain à vivre. Ça va chercher loin !

Joan croque sa pomme. Ses yeux verts se perdent dans un rêve.

— Comment parles-tu d'hallucination, Joe ? Rode, Kerken et Andez ne se connaissaient pas. Ils vivent dans des lieux différents. Même leurs talents ne se comparent pas. Je crois plutôt à une action concertée, dirigée contre des sculpteurs.

Maubry éclate de rire.

— Une action ? De la part de qui ? Et pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

— Tu vois bien. Les preuves n'existent pas. Tant qu'on ne m'aura pas amené des témoins autres que les sculpteurs mis en cause, je ne croirai pas à cette histoire. En revanche, l'idée d'une formule publicitaire peut s'avérer payante.

Joe soupire.

— Et Robeson m'envoie en Europe pour qu'on fasse encore de la publicité autour de Rode, de Kerken et d'Andez !

— Tu veux du café, mon chou ?

— Oui, acquiesce-t-il. Attends, je vais en chercher.

Il se dresse, s'approche d'un des distributeurs automatiques, fait la queue et revient avec deux gobelets en carton remplis de café bien chaud. Il en tend un à sa femme.

— Bois ça. Je crois qu'il est fameux.

— Ça ne te choque pas, Joe ?

— Le café dans un gobelet en carton ?

Joan hausse les épaules.

— Idiot ! Non. Je parle de l'exactitude des déclarations de Rode, de Kerken et d'Andez. Ils décrivent parfaitement la lueur bicolore et leurs précisions concordent. Ne se connaissant pas auparavant, ils n'ont pas pu se concerter.

Maubry avale son jus bouillant. L'argument de sa femme paraît valable. Mais il ne revient pas sur sa propre conception des choses. Néanmoins, il accuse le coup par un froncement des sourcils.

— Ouais ! souffle-t-il, équivoque.

— Alors, ça te choque, oui ou non ?

Il reste tête, borné.

— Il m'en faut davantage pour me choquer. Le marbre, la glaise et le bois ne se ressemblent pas.

— Si. Ils possèdent un point commun : ils servent à la sculpture et c'est de la matière inerte.

Joe lève les bras au ciel.

— Tu sais, à part les hommes, la faune, la flore, bref, les organismes vivants, tout le reste est de la matière inerte !

Les deux reporters quittent la cafétéria. Ils se dirigent vers une station d'hélicoptère. Ils survolent Washington et aperçoivent les bâtiments de la télévision, à la périphérie de la ville. Le taxi dépose Joe au parking.

— À ce soir, à l'aéroport, lance Maubry à sa femme.

Il regarde l'hélicoptère qui repart vers la grande cité. Puis il pénètre dans les bureaux. Une secrétaire le hèle :

— Ah ! monsieur Maubry..., le patron vous demande d'urgence. Je

crois qu'il a annulé votre voyage pour l'Europe.

— Hein ? Pourquoi ?

— Je l'ignore, dit la fille. Vous connaissez le patron. Il n'est pas bavard. Mais il vous l'apprendra lui-même.

Intrigué par ce changement de programme, Joe prend l'ascenseur qui le hisse jusqu'au bureau de Manuel Robeson. Il frappe et entre. Le directeur des « faits divers » dicte du courrier à Myriam, sa secrétaire particulière.

Il s'interrompt à la vue de son reporter.

— Merci, Myriam. Revenez tout à l'heure.

Joe connaît bien la fille. Séduisante, mais pas du tout le genre de celle qui s'assied sur les genoux du patron. D'ailleurs, elle trouve Robeson abominablement laid. Et puis elle a déjà un petit ami. N'empêche, sa jupe courte découvre de jolies jambes, même un homme marié ne reste pas insensible à une certaine forme de beauté.

La secrétaire s'enferme dans son cagibi, derrière des cloisons de verre. Maubry hoche la tête.

— C'est vrai, patron ? Je ne pars plus pour l'Europe ?

Robeson tend un papier qui vient de tomber à peine des télétypes. Il fixe intensément son employé.

— Lisez, vous verrez que votre voyage devient inutile.

La lecture du « flash » prend deux minutes à Joe. Mais il le relit trois fois. Un sculpteur américain de Los Angeles vient d'être trouvé mort, étranglé dans son atelier. Il était seul. Ce qui explique que son corps n'ait été découvert que plusieurs heures plus tard. Sa mort remonterait dans la nuit, probablement vers 1 heure du matin. La statue qu'il était en train de terminer a disparu.

Blême, le mari de Joan ressent un petit coup au cœur. Il fait immédiatement le rapprochement avec les événements d'Europe. Il note aussi que l'affaire prend des proportions dramatiques.

— Rode a vu seulement sa statue qui bougeait. Kerken a assisté à la disparition de la sienne. Andez, lui, a été bousculé par sa création. Mais Sam Melly...

Il pose une question à Robeson :

— Vous ne croyez tout de même pas que Melly a été étranglé par la statue sur laquelle il travaillait ?

— Écoutez, Maubry, je ne suis pas enquêteur. Filez à Los Angeles et trouvez une explication. Ces faits ont un rapport avec ceux d'Europe. Si l'Amérique est frappée à son tour par le phénomène, ça va amener l'opinion. Vous imaginez un homme taillé dans la pierre, en liberté dans les rues de Washington ! Quelle pagaille !

Joe comprend que Joan avait raison. Rode, Kerken et Andez ne préparaient pas un coup de publicité.

— Hé ! Maubry, tonne Robeson. Vous êtes dans les nuages ? Partez

pour la Californie, nom ce Dieu !

Le reporter interrompt brusquement ses réflexions. Il imaginait des tas de choses. Il revient sur terre, bredouille des excuses, et tourne les talons. Au vol, il cueille Merket dans le quartier des cameramen.

Il donne un coup de fil à Joan pour lui annoncer le changement de programme. La journaliste du *Star* annonce qu'elle est au courant pour ce pauvre Sam Melly et qu'elle rejoindra directement Los Angeles.

Quand le stratobus se pose sur l'aéroport californien, Joe ressent une impression bizarre. Il en parle à Merket :

— J'ai le pressentiment, John, que les choses vont se gâter.

— Tu dramatises, mon vieux.

— Non. J'imagine les États-Unis envahis par une armée de statues...

— Ah ! Ah ! rit le cameraman. Un film de science-fiction... Tu penses bien que notre riposte ne tarderait pas. Les militaires ne se croiseraient pas les bras, non ?

Les reporters récupèrent leur matériel aux bagages. À peine pénètrent-ils dans le vaste hall de sortie que les haut-parleurs diffusent une annonce : « M. Joe Maubry, arrivant par le vol 57 en provenance de Washington, est prié de se rendre d'urgence au portillon 8. Je répète : M. Joe Maubry... »

Merket cherche le portillon 8. Il le trouve et entraîne son collègue dans son sillage. Les deux hommes, chargés de leur matériel, ne peuvent pas passer inaperçus.

Un individu s'avance vers eux, jeune et dynamique, vêtu d'un costume très sport.

— Vous êtes Joe Maubry ?

— Oui, répond le reporter. C'est vous qui me demandez ?

— Je suis Jack Steve, le correspondant local de la T.V. à Los Angeles. C'est mon second poste. Avant, j'étais correspondant dans un bled du Texas.

— Je vois, marmonne Joe, une jolie promotion...

— Robeson m'a alerté. Il m'a dit de me tenir à votre disposition.

— Merci, mon vieux, soupire Merket. Mais nous n'avons pas besoin de mère poule.

Steve fait grise mine. Il sent des coriaces en face de lui, des anciens dans le métier. Alors, il se tasse, s'écrase. Mais il est aussi venu attendre les envoyés spéciaux pour autre chose. Surtout pour autre chose.

— Pendant que vous étiez dans le stratobus, à vingt mille mètres d'altitude, une autre nouvelle est tombée sur les télétypes. C'est pour ça que je suis là.

— Un autre sculpteur assassiné ? devine Joe, très pâle.

— Non, explique le correspondant local. Mais on a retrouvé la statue qui a étranglé Sam Melly.

Maubry se fige de stupeur.

— Rien que ça ? Où, diable, l'a-t-on découverte ?

— Dans le désert du Nevada, à cinquante miles de la plus proche agglomération.

— Comment sait-on que c'est *elle* qui a étranglé Sam Melly ?

— Parce qu'il s'agit de celle sur laquelle travaillait Melly quand il a été tué.

— Bon sang ! hurle Joe, il faut filer sur le Nevada.

Jack Steve montre son esprit d'organisation.

— Un hélicoptère vous attend et vous emmènera sur place.

Sans rancune, Maubry tend la main à son jeune confrère.

— Merci, Steve, vous pouvez venir avec nous.

Cinq minutes plus tard, l'hélico aux couleurs de la T.V. décolle et s'éloigne vers le nord-est.

CHAPITRE III

Ils survolent la petite agglomération brusquement transformée en P.C. opérationnel. Des hélicoptères, des voitures à turbines de la police stationnent dans les parkings. Des journalistes, aussi, affluent vers le village, et des curieux. Les flics canalisent tout ce monde avec difficulté.

D'ailleurs, la source de l'intrigue se situe à cinquante miles de là, en plein désert, très loin d'une des routes habituelles qui sillonnent le Nevada. Le seul moyen d'accès est l'hélicoptère.

Celui de la T.V. tourne un moment en rond au-dessus du groupe de maisons. Steve dit au pilote de se poser, mais Maubry intervient :

— Non, qu'apprendrions-nous, ici ? Allons au cœur de l'action.

— Le survol de la zone est interdit, rappelle le correspondant local. Nous ne passerons pas.

— Mon vieux, remarque Joe, si chaque fois vous êtes persuadé que vous ne passerez pas, alors il vaut mieux que vous changiez de métier. Moi, par principe, j'essaie toujours.

Trente miles après le village, un hélico de la police se porte à hauteur des reporters. Un dialogue s'échange entre les deux appareils.

Un sergent montre son nez au cockpit. Il parle par radio :

— Vous approchez d'une zone interdite.

— Je sais, opine carrément Maubry. Nous faisons notre boulot, comme vous. J'ignore si vous vous en êtes rendu compte, mais nous appartenons à la télévision, chaîne nationale. Vous voulez voir nos cartes professionnelles ?

— Ça va, grommelle le sergent. Votre engin porte les insignes de la T.V. Vous avez de la chance que je sois dans un bon jour. Vous êtes Joe Maubry ?

— Oui, vous me connaissez ?

— De réputation. J'espère que vous ferez un reportage fumant.

— Eh bien ! si vous m'autorisez à me poser, je pourrais travailler. Mais, un conseil : une meute de journalistes va déferler sur la région. Ils emmerderont le service d'ordre. Alors refoulez-les. Nous représentons le seul organisme officiel d'informations.

— Soyez tranquille, Maubry, j'ai mission d'écarter les importuns. Tout de même, soyez discret au point zéro. Il y a des huiles, là-bas.

— De quel genre ?

— Des experts. Ils passent le sable au peigne fin dans l'espoir de découvrir un indice. Ils se demandent comment la statue est arrivée jusque-là. Vous comprenez pourquoi ils ne veulent pas des

emmerdeurs.

Joe adresse un geste amical au policier.

— Merci, sergent. Je vous enverrai une photo dédiée.

Il coupe la communication et s'adresse à Steve :

— Ça sert, mon vieux, la célébrité.

— Le culot aussi ! ajoute Merket en riant.

L'hélicoptère de la T.V. s'éloigne de celui de la police. Il repère très vite le point zéro. Mais il ne le survole pas. Il se pose discrètement à cent mètres.

L'endroit se situe sur un plateau parfaitement désertique. Le sol asséché montre des fissures. Des sortes de dunes bouchent l'horizon. Et, dans le ciel d'un bleu très pur, le soleil implacable déverse une chaleur suffocante.

Merket déballe le matériel. Il s'éponge le front et désigne trois policiers qui viennent vers les nouveaux arrivants : ils sont armés de mitraillettes.

— On vous a laissés passer ? s'étonne l'un des flics, observant d'un œil torve le sigle de la T.V. peint sur l'hélicoptère.

— La preuve, nous sommes là, dit Maubry. Ne croyez pas que nous avons forcé le barrage. Mais nous avons des gueules sympathiques.

— Ouais ! grommelle le policier. Je ne peux pas vous renvoyer, mais j'en ai envie. Supposez que tous vos confrères rappliquent.

— Ils ne rappliqueront pas, soutient Joe, sûr de lui. Faites donc confiance en votre patrouille de contrôle, nom d'un chien !

— Bon. Nous vous tolérons. Mais ne gênez pas les experts.

— Qu'ont-ils découvert ?

— Rien. Ils cherchent et ils ne comprennent pas. Si vous voulez filmer la statue, je vous préviens qu'un cordon de sécurité l'entoure et que vous ne pourrez pas le franchir.

Les trois flics, après avoir fouillé l'hélico, rejoignent leurs collègues. Maubry, le magnéto en bandoulière, vérifie le son tandis que Merket essaie le téléobjectif de la caméra. À l'écart, Steve et le pilote de l'hélicoptère observent le travail de cette fameuse équipe.

Joe élève son micro à hauteur de sa bouche.

— On y va, John ?

— O.K. ! Je commence les prises de vue.

Le ronronnement de la caméra portative indique que le reportage est entamé. Merket donne une idée générale du cadre, puis il filme son collègue, marchant vers le point zéro. Joe débite son baratin habituel :

— Ici, Maubry qui vous parle en direct du Nevada. Le soleil tape dur sur les crânes. La terre fendillée, craquelée, torturée par la soif, demande à boire. Nous aussi, nous avons les gosiers secs. Doublement, d'abord à cause de la chaleur, ensuite parce que l'écrasant mystère nous entoure et nous fascine. D'ailleurs, nous nous rapprochons de la

statue entourée par un cordon de policiers...

Les reporters avancent au pas. Ils parviennent près des flics en uniforme dont les chemises ruissellent de sueur. Joe compte une douzaine de policiers répartis en cercle à vingt mètres de la statue.

Un agent interpelle nos amis :

— Stop ! On ne va pas plus loin.

Maubry arrête son magnéto.

— Elle a bougé ?

— Qui ? La statue ? dit le flic, haussant les épaules. Vous rigolez. Vous en avez vu beaucoup des statues qui bougent ?

— En somme, vous n'y croyez pas.

— Non, c'est une blague, une vaste fumisterie.

— Et Sam Melly, étranglé... C'est aussi une blague ?

Le policier, un bon rouquin au visage sympathique, tapote sa mitraillette. Il a la langue facile et, comme il se sent filmé, il se donne des airs importants.

— Melly a été étranglé, c'est un fait. Mais pas forcément par cette statue, nom de Dieu !

Merket conserve la distance de vingt mètres. Il ne se hasarderait pas plus près car il a bien trop peur que le bloc de pierre lui saute dessus. D'ailleurs, à quoi bon prendre des risques ? Le zoom de la caméra rapproche comme si on était à trois mètres. John filme l'effigie à forme humaine sous toutes les coutures.

La statue ressemble à beaucoup d'autres. Elle représente un homme, grandeur nature, vêtu d'un simple pagne et qui tient un genre de flambeau.

— Ce truc-là, devine Joe, est dédié aux jeux Olympiques. C'est un athlète, si je ne me trompe.

— Vous ne vous trompez pas, glisse le rouquin. Mais ça fait quatre heures que je suis là, immobile sous le soleil, et j'attends toujours que cette saloperie bouge !

— Qui l'a découverte dans le désert ?

— Des agents du service électrique en patrouille dans la région.

Maubry désigne quatre ou cinq personnes, à cinquante mètres. Accroupies, elles grattent le sable, prennent des photos, recueillent de la terre.

— Les experts ?

— Oui, opine le rouquin. Moi, ils me font marrer. Ils cherchent quoi ?

— Des traces de pas, sans doute.

— Vous croyez ? s'étonne le flic, le visage ahuri.

— Évidemment ! enchaîne Merket. Ils veulent savoir si la statue est venue toute seule jusqu'ici.

— En marchant, depuis Los Angeles ? glapit le flic. Vous rigolez ! Il

y a plus de trois cents kilomètres.

Joe se caresse le menton, hoche la tête.

— L'athlète en pierre aurait battu un record de vitesse. En tout cas, il aurait laissé des empreintes.

Le rouquin rumine quelque chose. Il sent une affaire bougrement insolite, bien au-dessus de ses capacités intellectuelles. Au fond, les experts ont sans doute raison. C'est bizarre. Mais ça ne prouve pas que Melly ait été étranglé par ce bloc de granit.

Décidément, ce policier constellé de taches de rousseur ne croit pas du tout à l'animation de la matière inerte. Il n'est pas le seul. Joe reste sceptique. En tout cas, la présence de cette statue dans le désert prouve que si elle n'est pas venue là par ses propres moyens, quelqu'un l'y a déposée. Et comme les petits plaisantins n'ont laissé aucune trace de leur passage, il faut en conclure qu'ils ont utilisé un hélicoptère.

Maubry s'avance vers le groupe d'experts.

— Excusez, messieurs...

— Ah ! fait un type au visage grave. La T.V.

Il dit ça avec ennui et soupire :

— Vous voulez notre avis, sans doute ?

— Pour les téléspectateurs, oui, avoue Joe, déclenchant son magnéto.

Il enregistre la déclaration très brève de l'expert :

— Mes collègues et moi recherchions des empreintes de pas. Pourquoi vous le cacher, nous pensions que la statue aurait marché dans le désert. Ceci pour donner une nouvelle vigueur aux événements d'Europe. Hélas ! Notre déception est grande. Certes, nous analyserons nos échantillons du sol, mais nous n'espérons guère en tirer profit. Il semble que cette histoire soit invraisemblable.

— Vous permettez une suggestion, messieurs ?

Attentifs, les graves personnages officiels se groupent autour du reporter. Joe suscite l'intérêt et il sourit.

— Avez-vous songé à des voleurs qui auraient déposé leur butin par hélicoptère ?

Les experts se regardent, intrigués. Ils n'ont pas abordé cette éventualité et ils expliquent pourquoi :

— Quel intérêt auraient des voleurs s'ils « rendaient » leur butin quelques heures après ? Il existe des cachettes moins voyantes que le désert du Nevada...

— Je vous l'accorde, reconnaît Maubry. Mais vous avez d'autres explications ?

— Non, pas pour le moment. D'ailleurs, nous ne sommes pas chargés de l'enquête. Nous cherchons simplement des éléments scientifiques. J'ai peur qu'il n'en existe pas.

Deux policiers en civil rejoignent les experts et Joe s'éloigne discrètement. Il n'y a rien à tirer de bon dans ce bled et Merket filme une dernière fois la statue. Le zoom cadre en gros plan le flambeau pétrifié, taillé dans le granit, que brandit l'athlète.

Puis les reporters remballent leur matériel. Amèrement déçu, Maubry hausse les épaules.

— Et Robeson compte que je fasse un reportage sensationnel avec ça ! Une statue en plein désert, à un endroit inhabituel... Voilà la seule curiosité de l'histoire. Moi, je voudrais bien enquêter du côté de Sam Melly.

Il pousse Merket et Steve dans l'hélico.

— Allez, les gars. Nous rentrons à Los Angeles.

*
* *

Au fil des jours, l'« affaire » prend une autre tournure. Les « vols » de statues se succèdent un peu partout à travers le monde, touchant les pays les plus divers.

Ces larcins s'opèrent dans des musées, dans des galeries d'art, dans des maisons de la culture, dans des ateliers de sculpteurs et même dans des lieux publics. Les statues en bronze de certains édifices publics, de squares, de jardins, ne sont pas à l'abri.

Le public, informé par d'énormes moyens de diffusion, prend peu à peu conscience de la situation nouvelle créée par l'effarant phénomène. La planète entière est frappée. Les étranges voleurs agissent donc sur une vaste échelle et pratiquement toutes les polices du monde sont à leurs trousses.

Mais le « gang des statues », comme certains journalistes nomment déjà les auteurs de ces enlèvements, reste introuvable. Et diverses questions se posent. Des tas de questions, naturellement sans réponse. L'activité des gens de presse et de télévision se déploie d'une façon tentaculaire. Partout, les reporters cherchent des indices.

En fait, les échecs découragent progressivement les enquêteurs. Les « vols » ont toujours lieu pendant la nuit. La police de chaque pays prend pourtant des précautions. Elle renforce la surveillance des musées, des galeries d'art. Il n'empêche que certains « enlèvements » se déroulent en présence de gardiens impuissants, selon le procédé déjà bien connu.

L'électricité mystérieusement coupée, une sphère lumineuse, rouge et violette, jaillit du néant et s'incorpore à la statue. Celle-ci s'anime et disparaît soudain comme par enchantement. Les gardiens, affolés, constatent qu'aucune issue n'a été forcée.

Alors, l'« affaire » glisse lentement vers les sciences occultes. Des spécialistes parlent de lévitation, de désintégration de la matière, de

rematérialisation.

Joe Maubry, lui, se marre doucement quand il lit ces sornettes sur les journaux ou quand il entend dégoiser des hypothèses idiotes sur les origines du phénomène. Il ne croit pas à la sorcellerie, ni aux sciences occultes. Il garde les pieds sur terre.

Revenu à Washington, il guette les nouvelles tombées sur les télétypes. Il attend son heure. Sûrement, un jour ou l'autre, il se passera quelque chose. Pratiquement, les humains désarmés ne peuvent pas s'opposer au vol des statues.

Le vaste bar-restaurant, situé au rez-de-chaussée du grand building de la télévision, brasse beaucoup de monde. Des reporters de toutes nationalités s'y croisent. Et, en ce moment, c'est le quartier général de Maubry. Attablé devant un verre de Coca-Cola, face à Merket, Joe prend son mal en patience. Il poursuit sa petite idée.

— Je suis sûr qu'ils feront un jour une connerie. Et cela nous mettra sur la voie.

L'inaction pèse au cameraman.

— Robeson attend que nous alimentions son service. Il fulmine !

— Il n'aime surtout pas que nous ayons les mains dans les poches. Mais à quoi ça sert de courir le monde ? Nous n'avons jamais pu encore filmer une statue en mouvement pour une raison très simple : nous ignorons le prochain lieu d'opération du gang.

— Tu y crois, toi, au gang ?

— Bah ! lâche Maubry, évasif.

— Tu en doutes, hein ? Je te connais. Tu as une autre idée dans la tête.

— Moi, je pense à un truc plus scientifique. Des points communs lient les divers enlèvements. Nous retrouvons toujours ce petit machin sphérique, globuleux, rouge et violet. Il joue sûrement un rôle très important. Ensuite, certaines statues seulement semblent visées. Celles dérobées jusqu'à présent représentaient toutes un humain, homme ou femme, à peu près grandeur nature. C'est un précieux renseignement.

Merket hoche la tête. Il regarde la mousse de son Coca-Cola.

— Hum ! À quoi sert-il ?

— Mon vieux, ça prouve que *quelqu'un* s'intéresse aux effigies des hommes. J'ignore encore pourquoi. Quand nous le saurons, nous aurons probablement résolu le problème. C'est irritant de faire des suppositions.

— Tu as le chiffre exact des statues volées à travers le monde ?

— Le chiffre exact, non. Mais approximativement, on peut dire que deux ou trois cents statues ont disparu.

— Que veulent-ils, diable, en faire ?

Joe paraît sûr de sa réponse.

— Oh ! ils ne cherchent sûrement pas à en tirer profit. Comment

pourraient-ils revendre leur butin alors que toute l'opinion mondiale est alertée ? *Eux* seuls savent le but qu'ils poursuivent. En tout cas, la matière utilisée ne soulève pas, *a priori*, de difficulté.

— Comment ça ?

— Tous les matériaux sont bons, pourvu qu'ils représentent un humain : le marbre, la pierre, le granit, l'ivoire, le bois, le métal, la terre cuite, la céramique et même le plâtre. De ces échantillons aussi divers, il ressort que les voleurs n'attachent d'importance qu'à un détail : la forme et la grandeur de la statue. Un autre fait, encourageant celui-là, se greffe à cette constatation : Sam Melly a été la seule victime du gang. Sans doute a-t-il voulu s'opposer au vol de son œuvre. Alors il a payé de sa vie...

Merket grimace.

— La mort de Sam Melly n'a rien élucidé. Même encore à l'heure actuelle, trois semaines après, les enquêteurs ne se prononcent toujours pas sur la culpabilité de la statue retrouvée dans le Nevada.

À ce propos, les experts envoyés sur place n'ont rien découvert de sensationnel dans les échantillons prélevés. Même l'examen minutieux du bloc de pierre taillé par Melly s'est soldé par la négative. Pourtant, la police comptait beaucoup sur ces tests.

— Depuis, résume le mari de Joan, la plupart des statues volées dans les ateliers de sculpteurs l'ont été la nuit, alors que les artistes dormaient. Je suis certain que si Melly était resté tranquille, il serait encore vivant...

À ce moment, l'un des *barmen* s'avance vers Maubry et lui chuchote à l'oreille :

— Joe..., on te demande à la salle des télétypes.

Le reporter se rue au sixième étage. L'ascenseur n'avance pas assez vite à son gré. Il fait irruption en trombe dans la pièce où crépitent sans arrêt les machines.

Il avise l'un de ses collègues.

— Bill..., tu m'as appelé ?

— Oui, viens voir un peu ça.

Bill Murfy entraîne Joe auprès d'un télétype. Il lui montre l'une des dépêches fraîchement arrivées.

— Ça t'intéressera sûrement.

Maubry lit avec avidité. La dépêche provient de Djakarta. Elle mentionne qu'un groupe de Javanais a découvert une statue apparemment abandonnée dans la jungle. La statue est en terre cuite et elle gît sur le sol, brisée en plusieurs morceaux...

Joe reçoit comme une décharge électrique. Son regard brille. Il tapote l'épaule de Murfy et, finalement, il embrasse son collègue sur le front.

— Mon vieux Bill, tu es un pote.

Le pauvre Murfy a presque les larmes aux yeux devant un tel accès d'affection.

— Tu m'avais bien dit que tu t'occupais de l'affaire des statues ? Alors, je t'ai averti en priorité. Une veine que tu sois là !

Joe s'anime drôlement. Enfin, il tient peut-être une piste !

— Merci du tuyau. Je serai sur place avant les autres si je me démerde un peu.

— Tu pars pour Djakarta ?

— Et comment ! Même si Robeson fait la grimace. Je pense qu'il s'agit d'une des statues volées.

Dix minutes plus tard, Joe possède en poche le feu vert du patron. Robeson n'a pas trop tiqué, mais il espère bien que la T.V. américaine sera la première à diffuser un reportage sur la mystérieuse statue brisée de Java.

Maubry saisit Merket au vol :

— Grouille-toi, fainéant. J'ai deux billets de stratobus en poche pour Djakarta. Si nous ratons le départ du prochain courrier, Robeson n'aura pas son film pour le bulletin de Télé-Dernière.

Le cameraman rassemble son matériel.

— Qui est correspondant, à Java ?

— Je m'en fiche ! hurle Joe, consultant sa montre. Nous avons moins d'un quart d'heure pour gagner l'aéroport. Heureusement, un hélico de la boîte nous servira de taxi.

Les deux reporters foncent vers le parking. Les pales de l'hélicoptère brassent déjà l'air. Joe et Merket se catapultent littéralement dans la cabine.

— Pleins gaz, vieux ! crie Maubry au pilote.

Ils arrivent *in extremis* à l'aérodrome. Heureusement, les formalités douanières sont réduites au strict minimum. La porte du stratobus se ferme derrière eux.

Ils se laissent tomber sur les sièges en poussant un soupir, reprennent leur souffle.

— Ouf ! remarque le cameraman. C'était moins une !

L'énorme engin stratosphérique s'élance vers le ciel. Parvenu à vingt-cinq mille mètres, il se met en position horizontale. Grâce à leurs sièges gyroscopiques, les passagers ne s'aperçoivent de rien. La pressurisation est parfaite et le bruit des réacteurs ne parvient pas dans la cabine insonorisée.

Joe dégrafe sa ceinture de sécurité et invite Merket au bar. Mais une main se pose sur son épaule pendant qu'une voix ironique lui chuchote :

— C'est vilain, mon chou, de partir en douce, très vilain...

Il se retourne, aperçoit Joan dont les yeux verts le fixent intensément. Et Joe, confus, baisse le regard.

— Je t'assure, chérie, je n'avais vraiment pas le temps de t'avertir.

— menteur ! Heureusement que le *Star-Tribune* possède, lui aussi, son propre réseau de télétypes. Je crois que Djakarta va attirer la grande foule.

Maubry embrasse furtivement sa femme.

— Tu ne m'en veux pas ?

— Bien sûr que non, mon chou. Il a été convenu entre nous que, même mariés, nous resterions concurrents. Que le meilleur gagne !

Au fond, la présence de Joan ne déplaît pas à Joe. Celui-ci part d'un grand éclat de rire.

— Franchement, le monde est petit. Je peux t'offrir un verre ?

Pendant ce temps, le stratojet survole l'immensité du Pacifique. Dans deux heures, il atterrira dans la capitale de l'Indonésie.

CHAPITRE IV

Quand nos amis sortent de l'aéroport, à Djakarta, une voix déjà familière les hèle. Surpris, Joe et Merket reconnaissent Jack Steve.

Maubry fronce les sourcils.

— Je croyais que vous étiez correspondant en Californie.

— J'ai changé de poste, une fois de plus. Le hasard a voulu que je sois nommé en Indonésie.

— Vous vous foutez de ma gueule, Steve ? ronchonne Joe. J'ai fait ma petite enquête à votre sujet. Je sais que vous désirez entrer dans le service de Robeson. Or, mon patron semble vous protéger. Vous êtes l'un de ses petits-cousins, je crois.

— Exact, avoue Steve. Il voudrait que j'apprenne le boulot dans votre sillage car il vous cite toujours en exemple, monsieur Maubry. Or, ce matin, il m'a téléphoné et m'a appris que vous vous rendiez à Djakarta. J'étais dans le même stratojet, mais je me suis montré discret.

— En somme, vous débarquez ! s'esclaffe Merket.

— Oui. Robeson n'est pas tellement enchanté du correspondant local en Indonésie et il m'a demandé de prendre provisoirement sa place pendant votre séjour ici.

Joe désigne son épouse et fait les présentations :

— Joan Wayle, envoyée spéciale du *Star-Tribune*.

Steve tend la main.

— Enchanté, madame Maubry.

— Ah ! vous savez ça aussi ! glousse Joe.

— Évidemment, dit Jack. Filez en ville et trouvez un hôtel. Moi, je fonce aux bureaux de l'agence locale. Je me démerderai pour dénicher un hélicoptère.

Steve disparaît dans un hélitaxi. Maubry hoche la tête.

— Dynamique, ce garçon. Il me plaît. C'est donc un parent du patron. Décidément, quel cachotier, ce Robeson ! Il ne m'a jamais parlé de son petit-cousin.

Merket grimace.

— Il ne faudrait pas que Robeson te colle ce débutant dans tes pattes uniquement pour qu'il tire les marrons du feu !

— Non, le patron est loyal. Il veut simplement que Jack apprenne son métier.

Les trois reporters montent dans un taxi à turbines. L'automobile quitte alors l'aéroport et s'élance sur l'autoroute. Elle roule à plus de deux cents à l'heure. Au bout de vingt kilomètres, les premiers

buildings de Djakarta apparaissent.

Nos amis descendent dans un hôtel de la périphérie, puis Joe appelle l'agence locale. Il demande Steve. Le visage de celui-ci jaillit sur le petit écran du visiophone.

— Ah ! Maubry, vous êtes casés ?

— Oui. Vous avez un hélico ?

— Un hélico, oui, mais pas de pilote.

— Merde ! lâche Joe. Jamais Robeson n'aura son film pour Télé-Dernière.

— Euh !... Je sais piloter, j'ai appris dans l'armée.

— Parfait. Rejoignez-nous immédiatement.

Joe donne l'adresse de l'hôtel. Puis nos amis se changent en vitesse et adoptent des tenues plus conformes avec le climat, chaud et humide. Ils n'oublient pas qu'ils sont à proximité de l'équateur.

L'hélicoptère se pose sur le toit-terrasse de l'établissement. Joe, Joan et Merket embarquent leur matériel. Maubry lance à Steve :

— Le correspondant local doit vous faire la gueule.

— Pensez donc ! Au contraire, c'est un fainéant, il ne cherche pas la promotion, lui ! J'ai quand même réussi à lui tirer les vers du nez. Il m'a donné une carte de l'île avec l'endroit exact où l'on a retrouvé la statue.

— Bon, démarrez, Steve.

L'appareil décolle à la verticale et le pilote ne s'en tire pas trop mal. Djakarta fuit rapidement à l'horizon et, immédiatement, l'épaisse forêt équatoriale succède.

L'hélico se dirige vers l'ouest et survole la chaîne de montagnes qui barre le cœur de l'île. Partout règne la même uniformité. Les arbres, les lianes, les fourrés, forment un gigantesque agglomérat végétal, verdâtre, ensevelissant les détails. Parfois une clairière émaille ce bloc homogène, véritable étai vivant. Alors, les toits d'un village surgissent...

Joe étudie la carte. Il remarque le point cerclé de rouge par le correspondant local.

— Nous approchons. Je pense que la police indonésienne est sur les lieux ?

— Oui, explique Steve. Des experts de divers pays doivent arriver pour examiner la statue. On saura vite s'il s'agit d'une des œuvres volées.

Le jour se lève à peine sur la jungle. Il existe un décalage de dix heures entre Washington et Djakarta. Alors qu'il est 18 heures dans la capitale des États-Unis, il est seulement 8 heures du matin à Java.

Le soleil rougeoye la crête des arbres géants et plonge dans la marée végétale. Puis une large échancrure déchire la montagne et met le sol à nu. Ou presque.

Des hommes, éparpillés dans un rayon de cent ou deux cents mètres, ressemblent à des fourmis. Mais, déjà, Joan a repéré les policiers, identifiables à leurs uniformes. Elle prévient :

— Nous survolons la zone. Les flics nous ont décelés et ce n'est pas certain qu'ils nous laissent approcher.

— Bah ! lâche Joe, confiant en son étoile, descendons toujours, nous verrons bien.

Steve effectue les manœuvres nécessaires. L'hélico perd de l'altitude. Il frôle maintenant la cime des arbres, le souffle puissant de sa turbine fait ondoyer les plus hautes branches.

— Le terrain est en pente, constate-t-il.

— Vous pourrez vous poser ? demande Merket, inquiet. Si vous jugez que c'est dangereux, il semble inutile de se casser la figure.

Le pilote, les mains rivées sur les commandes, cherche un endroit propice. Son regard fouille la masse végétale, parfois entrecoupée de gros rochers. Enfin, une plateforme plus dégagée apparaît.

L'appareil plafonne à point fixe, puis il descend lentement, entre deux murailles d'arbres. C'est assez impressionnant et Steve veille à ce que les pales ne heurtent pas une branche, sinon ce serait la catastrophe.

Le champ d'action, très limité, ne permet aucune fantaisie. Néanmoins, avec l'absence de vent, l'atterrissage s'opère sans trop de difficultés. En tout cas, sans casse.

Merket, soulagé, tapote l'épaule du pilote.

— Bravo, Jack ! Vous voulez bien que je vous appelle par votre prénom ?

Le visage de Steve se fend d'un large sourire.

— Évidemment !

Les reporters rassemblent leur matériel et ils se dirigent vers l'endroit repéré, distant de trois cents mètres. En file indienne, ils s'infiltrèrent dans la forêt. Mais Steve, décidément prévoyant, s'est muni d'une machette et il taille son passage à grands coups de lame.

Enfin, tous quatre émergent de la forêt, ne trouvant pas très drôle cette marche dans une obscurité glauque, comparable à celle d'un fond de mer.

Des policiers armés les attendent. Ils ont vu l'hélicoptère et, comme ils ont reçu des ordres très stricts, ils se mettent les uns à côté des autres. Ils forment une véritable barrière humaine et, par surcroît, menacent les nouveaux arrivants de leurs armes.

Maubry tend sa carte professionnelle. L'un des flics l'examine avec attention. Il parle l'anglais. Une veine !

— La Télévision américaine ? Hum ! Vous avez fait vite. Vous êtes les premiers. Nous vous autorisons seulement à filmer la statue. Il ne faut toucher à rien tant que les experts ne sont pas arrivés. C'est la

consigne.

Les policiers reculent lentement. Le barrage s'entrouvre. Alors les reporters lancent un coup d'œil devant eux. Ils aperçoivent la statue.

*
* *

Elle s'est cassée en quatre tronçons exactement. Décapitée, la tête gît à dix mètres de là, au bord d'un taillis. Elle a roulé sans doute sur la pente. Les trois autres morceaux se sont littéralement fracassés sur un gros bloc de rocher.

Merket prend un film. Sa caméra ronronne. Il peut s'approcher plus près qu'au Nevada et il ne s'en prive pas. Néanmoins, les agents indonésiens ne perdent de vue aucun de ses gestes.

Joe enregistre quelques commentaires sur place pour donner plus de vigueur et de réalité au « direct ». Son œil cherche des détails et remonte la pente abrupte, recouverte de hautes herbes, mais bien dégagée.

Il se tourne vers le policier qui parle anglais.

— Qui l'a découverte comme ça ?

— Des gens d'un proche village. Or, à Java, il n'y a pas de statue en terre cuite. Toutes sont taillées dans la pierre. Et puis elles symbolisent plutôt le bouddhisme.

Le modèle d'argile séchée est classique. Il représente un homme, nu, musclé. Sans doute une ébauche destinée à être coulée dans le bronze.

Maubry pose des questions.

— Vous êtes sûr que les gens du village n'ont touché à rien ?

— Ils l'affirment. Ils ont été surpris, un peu épouvantés. Ils ont fui en vitesse et nous ont alertés. Un hélicoptère nous a transportés jusqu'ici.

— Les enquêteurs ont trouvé quelque chose ?

— Ils supposent que la statue a roulé sur la pente et s'est écrasée contre le rocher.

— Roulé ? s'étonne Joe. Diable ! ça ouvre des perspectives. Comment cette statue serait-elle arrivée jusque-là ?

— Ma foi..., grimace le policier. C'est incompréhensible.

— Une main l'aurait donc poussée sur la pente, conclut le reporter.

Le flic hausse les épaules. Sa petite tête n'échafaude pas des hypothèses. Il laisse cela aux enquêteurs. Il est seulement chargé de surveillance et son rôle se borne là.

Déçu, Joe redescend vers ses compagnons. Mais les agents les repoussent fermement vers la lisière de la forêt.

— Ça suffit ! dit l'un d'eux. Circulez !

Joan prend des notes. Elle a hâte de revenir à Djakarta pour téléphoner son article. Déjà, elle mûrit sa prose. Son soupir trahit son

impatience.

— Vous ne croyez pas que nous ferions bien de rentrer ?

Maubry connaît sa femme comme s'il l'avait faite de ses doigts. Il devine ses pensées.

— Tu mijotes ton papier pour Scriber !

— N'as-tu pas promis à Robeson un flash pour Télé-Dernière ? rétorque la journaliste du *Star*.

Joe consulte sa montre. Il sursaute.

— Grouillons-nous, nous avons juste le temps d'expédier le film et la bande par le stratobus de Washington ! En route, Steve. Un bon reporter est toujours pressé.

Ils retournent vers leur hélico. Jack s'installe aux commandes et réussit un départ impeccable. Merket profite du survol de la forêt pour une ultime giclée de caméra.

Joe achève ses commentaires dans un coin. Il glisse avec précaution la bande magnétique dans sa boîte spéciale. Puis il tapote l'épaule du pilote.

— Filez directement à l'aéroport, mon vieux ! Vous croyez qu'on aura le stratojet ?

— Oui, de justesse, affirme Jack. Mais nous l'aurons.

Joe se détend. Il regarde Joan en riant.

— Tu vas téléphoner au *Star* ?

— Évidemment.

— Mon flash passera sur les écrans à minuit. Ton article sortira au petit matin.

La petite guerre habituelle reprend entre les deux concurrents. Elle se termine généralement par un baiser.

— Égoïste ! crache Joan.

Maubry embrasse sa femme sans rancune.

— Mon chou, tu feras mieux la prochaine fois. À ton avis, quelles conclusions tires-tu ?

— Bah ! grimace la journaliste, c'est confus, embrouillé. Je plains les enquêteurs.

— En tout cas, avance Merket, les experts sauront très vite s'il s'agit d'une statue volée.

— C'est probablement ça, opine Joe. Mais comment est-elle arrivée jusque-là ? Et pourquoi s'est-elle écrasée sur le rocher ?

Le cameraman lève les bras au ciel.

— Elle a roulé la pente, oui ou non ? Alors, elle ne pouvait pas moins faire que de se briser. La terre cuite n'a pas résisté au choc.

Maubry se gratte le menton. Pour lui, l'histoire paraît plus compliquée.

— Il semble que quelqu'un ait précipité la statue du haut de la pente, volontairement.

— Ne serait-ce pas plutôt un accident ? intervient Steve.
— Un accident ? sursaute Joe. Comment ça ?
— Je n'en sais rien. C'est une supposition. Le pilote tend la main devant lui.

— Djakarta !

— Bon, grogne Maubry, triomphant. Nous arrivons encore à temps. Bravo pour votre promptitude, Steve.

L'hélicoptère se pose sur l'aéroport. Immédiatement, Merket fonce vers le stratojet en partance pour Washington. Il remet un petit sac à l'hôtesse et montre sa carte de presse.

— Priorité ! Vous remettrez ça au gars de la T.V., à Washington. Je vais lui téléphoner. Et, surtout, ne perdez pas le colis. Il vaut très cher. C'est un reportage exclusif.

Le cameraman passe ensuite dans une cabine vidéo. Il demande Robeson. Quand il obtient la communication, le stratojet pour les États-Unis décolle dans un bruit de tonnerre.

— Bonjour, patron. Envoyez un gars au courrier de Djakarta. Vous aurez votre flash pour Télé-Dernière.

Puis il rejoint ses amis au bar. Il s'étonne de l'absence de Joan. Joe sourit et désigne une cabine vitrée. La jeune femme parle avec la rédaction de son journal.

— Elle expédie son papier ! explique Maubry.

Aux États-Unis, la nuit tombe alors que, ici, le soleil n'a pas encore atteint le zénith. Dans le bar climatisé règne une température agréable. Mais, au-dehors, une chaleur lourde, moite, s'abat sur l'île. Dans les verres, les glaçons fondent lentement.

*

* *

Décidément, le petit-cousin de Robeson se comporte comme un pilote émérite. À croire qu'il a fait ça toute sa vie ! De plus, c'est un garçon sympathique, débrouillard. Joe est sûr qu'il réussira dans le dur métier de reporter, s'il s'en donne la peine !

Pourtant, Maubry voit d'un mauvais œil ce parent du patron qui s'immisce dans sa troupe. Il pense que Steve joue les espions à la solde de Robeson. En réalité, sa supposition ne repose sur aucune preuve formelle. Après tout, Jack agit peut-être simplement de sa propre initiative.

Java attire Joe comme un aimant. Il est persuadé que le mystère se cache quelque part dans l'épaisseur de la forêt équatoriale.

Sans doute la découverte de cette statue en terre cuite, au cœur de l'île, amène-t-elle certaines questions. D'ailleurs, les experts ont été formels. Il s'agit d'une statue volée dans l'atelier d'un sculpteur canadien.

Chaque « pièce » disparue fait l'objet d'une étude approfondie. Ses caractéristiques sont consignées sur une fiche spéciale, puis répertoriées. Toutes les polices du monde possèdent ce répertoire.

Autre conséquence de cette découverte insolite à Java : des dizaines de journalistes, des reporters-radio et T.V. de divers pays se sont rués vers Djakarta. Il ne reste plus une chambre d'hôtel vide dans la capitale indonésienne.

La présence de cette meute de confrères laisse Joe indifférent. Il prend Joan à témoin :

— Tu les as vus ? Ils assaillent les enquêteurs, les experts. Ils courent à droite, à gauche, en tous sens, comme des dingues. Ils filment n'importe quoi. Pas un ne réfléchit intelligemment.

Joan lance une pointe :

— Parce que tu réfléchis intelligemment, toi ?

Dans le fond du cockpit, Merket étouffe un rire ironique. Quant à Steve, absorbé par la conduite de l'hélicoptère, il n'a pas entendu.

Joe renvoie la balle et riposte. Il ne se laisse pas marcher sur les pieds.

— Si tu n'as pas confiance en mon flair, tu peux descendre. Je ne te retiens pas. Je remarque seulement que tu profites de notre hélico, Or, si Robeson te voyait avec nous, il hurlerait que c'est irrégulier ! En fait, nous n'avons pas le droit de transporter des personnes étrangères au service.

La journaliste du *Star* crispe ses poings. Elle se maîtrise, mais elle giflerait volontiers son mari. Parfois, celui-ci se montre offensant, discourtois, voire grossier. En tout cas, toujours incisif.

Le rose lui monte aux joues et cette coloration la rend encore plus adorable.

— Mon rédacteur en chef paiera la moitié du kérosène ! Je ne voudrais pas que la T.V. se ruine pour moi.

Joe cède très vite. Il ne peut pas supporter que Joan boude ou soit peinée. Il regrette très vite ses vilaines paroles.

— Voyons, ma chérie, tu sais bien que je plaisante !

L'appareil survole la forêt équatoriale. Il a dépassé l'endroit où la statue en terre cuite a été découverte. Steve s'impatiente :

— Au fond, Maubry, que cherchons-nous ?

— Des indices.

— De quel genre ?

— Nous l'ignorons. C'est à nous de trouver. Un détail infime peut nous mettre sur la voie.

Jack hoche la tête.

— Rien ne prouve que la clé de l'énigme se situe à Java. Figurez-vous qu'on a aussi découvert une statue dans le Nevada. Joe lâche un rire nerveux.

— Au Nevada, la statue était entière. Ici, elle s'est brisée contre un rocher. Cet « accident de parcours » cache une faille car ce n'était sûrement pas voulu.

— Mais, enfin, qu'est-ce qu'ils en foutent de leur butin ? grogne Merket, les bras croisés sur la poitrine.

Jumelles braquées vers le sol, Maubry fouille l'épaisseur de la végétation. L'inextricable densité des arbres le décourage.

— Autant chercher une aiguille dans une meule de foin...

— Je te répète que ton idée est idiote ! grimace le cameraman. Tu augmentes la note de frais pour des prunes. Le kérosène coûte cher.

Le soleil décline rapidement à l'horizon. Steve suggère :

— La nuit approche. Nous rentrons à Djakarta ?

— Non, dit Joe. Nous camperons dans la jungle. Ça fera des économies.

Le pilote désigne une échancrure dans la muraille végétale. Un temple surgit, isolé en pleine forêt. La plus proche agglomération est à vingt kilomètres.

— Vous préférez le village ?

— Pas forcément, répond Maubry. Posons-nous ici.

L'hélicoptère descend lentement. Il atterrit près de la pagode apparemment abandonnée. La turbine s'éteint dans un râle tandis que les pales du rotor tournent encore un bon moment, entraînées par leur élan.

Joe saute à terre et s'avance vers le temple surmonté d'un quadruple toit. D'imposants escaliers de pierre conduisent à l'entrée monumentale.

Joan reste auprès de l'appareil pendant que les trois hommes pénètrent dans le monument religieux. La richesse de celui-ci les surprend. Sans doute des prêtres entretiennent-ils l'édifice car tous les objets sont soigneusement rangés.

Au fond, une gigantesque statue de bouddha. Celui-ci est représenté assis sur un trône. Il domine la nef et c'est à ses pieds que viennent se prosterner les fidèles, encore très nombreux à Java.

— Personne ! constate Joe. Nous serons tranquilles.

Ils rejoignent Joan. Celle-ci, sur un réchaud, prépare un repas composé exclusivement de mets déshydratés. Mais la cuisson de ces aliments dans l'eau leur redonne goût et saveur.

Ils mangent juste avant la nuit. Puis, celle-ci s'étend sur la forêt. La température fraîchit. Une lune ronde et orangée monte dans un ciel sans nuages.

La pagode se découpe étrangement et l'épaisse végétation forme une ligne sombre, compacte, une sorte de muraille infranchissable, un peu inquiétante. Divers bruissements troublent le silence. Des singes jacassent dans les frondaisons. Des oiseaux caquettent. Des bêtes

quittent les fourrés et vont boire. Toute une vie cachée grouille, palpite.

Merket tire une carabine de ses bagages.

— Si un félin s'approchait trop près...

Joe éclate de rire.

— Tu voudrais ramener un trophée à Washington ! Mon pauvre vieux, il n'y a plus de panthère noire à Java.

— Je me contenterais d'un orang-outang. Ou d'un simple macaque !

Steve allume un feu de bois et ils discutent longuement après le dîner. Les flammes se tordent avec des formes fantomatiques. Des langues de lumière fulgurent sur le sol, éphémères et dansantes. Elles sculptent les silhouettes humaines.

C'est un tableau reposant, jailli tout droit du passé. Les reporters apprécient ce calme, cette tranquillité au sein de la nature. Quelle énorme différence avec l'agitation démentielle des villes !

Merket, assommé par le silence, bâille.

— Je m'endors.

Joe lui décoche un coup de coude dans les côtes.

— Je croyais que tu devais nous protéger des animaux sauvages...

Le cameraman se dresse, fait quelques pas. Il met sa carabine en bandoulière et grimace :

— L'homme sent tellement mauvais qu'il éloigne toutes les bêtes de la création. Il n'y a que ses congénères qui peuvent le supporter.

— Et encore ! lance Joan. Les hommes se déchirent bien entre eux.

Soudain, un bruit étrange parvient aux oreilles des reporters, comme un froissement de feuilles. Steve se catapulte vers le feu et, déjà, il disperse les braises.

— Arrêtez ! crie Joe. Si c'est une bête féroce, elle aura peur des flammes.

Le bruit s'amplifie. Des craquements de branches prouvent que le gibier est gros, surtout inconscient. Un animal prendrait beaucoup plus de précautions.

Alors ?

Les braises rougeoient encore, dessinant des zones lumineuses. Les reporters se sont dressés et, haletant, ils tournent leurs regards vers la ligne sombre de la forêt. Maintenant, ils voient très nettement les feuillages qui remuent.

— Un orang-outang, suppose Merket.

Il décroche le cran de sûreté de sa carabine. C'est un excellent chasseur et il le démontre en gardant son sang-froid. Le doigt sur la détente, il suggère :

— Rabattez-vous vers l'hélico et laissez le champ libre devant moi.

Ses amis obtempèrent. Joan, inquiète, se serre contre Joe. La peur envahit son regard.

— Nous aurions mieux fait de camper au village, reproche-t-elle.

— Bah ! dit Maubry, crispé, Merket fera un carton, voilà tout.

Steve bat, lui aussi, en retraite. La chasse n'est pas son sport favori. En tout cas, il n'en mène pas large et l'aventure ne le tente pas tellement. Il voudrait mieux dormir dans un bon lit à Djakarta.

— Merket se démerde à la carabine ?

— Il est assez bon tireur, confirme Joe.

Là-bas, à trente mètres devant les reporters, les fourrés s'écartent sous une poussée fantastique. Quelque chose jaillit de la végétation. Quelque chose de gigantesque, de démesurément grand. Ce n'est pas un orang-outang. Un long hurlement de frayeur s'échappe de la poitrine de Joan. Joe et Steve serrent les dents pour ne pas crier à leur tour. Quant à Merket, le fusil à l'épaule, il ne sait pas s'il doit tirer ou non.

Ses jambes le soutiennent à peine, tant il est surpris, terrifié. Un vent de panique l'agite. Jamais il n'aurait supposé une chose pareille !

Il avale sa salive. Pourtant, ses camarades attendent beaucoup de lui. La formidable apparition se rapproche et le sol tremble sous sa masse colossale.

Vingt mètres. Peut-être quinze. Tant pis. Merket appuie sur la détente. La première balle frappe son objectif mais cela ne stoppe pas l'implacable marche du monstrueux ennemi !

CHAPITRE V

Oui, monstrueux !

Il mesure bien trois mètres de haut, peut-être davantage. Il représente une force formidable de plusieurs tonnes. Il écrase tout sur son passage et il fonce comme un dément sur les reporters.

Merket vide son chargeur. Ses balles ricochent sur la pierre et s'avèrent sans effet. Alors, John abandonne sa carabine, tourne les talons en vitesse et se précipite vers l'hélicoptère. Il a juste le temps de saisir sa caméra.

Il hurle, à l'adresse de ses amis :

— Foutez le camp, nom de Dieu ! sinon vous serez écrasés !

Joan, Maubry et Steve ne se font pas répéter l'invitation. Ils battent en retraite, la peur dans les yeux. Ils fuient aussi loin que possible. Quand ils s'arrêtent, haletant, ils perçoivent de grands bruits. Comme si la brute s'acharnait sur quelque chose.

— Notre hélico en prend un coup ! devine Joe. *Il* va le réduire en miettes.

Ils se sont réfugiés dans la forêt, à trois ou quatre cents mètres. Mais une pensée assaille Joe.

— Merket...

Oui, le cameraman ne les a pas suivis. Une terrible inquiétude s'abat sur nos amis. John a-t-il échappé au monstre en furie ?

Les bruits cessent, au loin. L'imposant silence nocturne reprend ses droits. Mais que s'est-il passé réellement ? N'était-ce pas un cauchemar ?

Maubry ne paraît pas fier de sa fuite précipitée. Oui, il a fui, poussé par une terreur incoercible. Spontanément, parce qu'il a très vite compris qu'il ne pouvait rien.

Maintenant, il reprend son sang-froid et sa première pensée va à John. Il suggère :

— Retournons vers la pagode. Je crois que le danger est écarté.

Tremblante, Joan hésite encore. La terrible scène reste gravée dans sa mémoire. Jamais elle ne l'oubliera.

— C'était vraiment le bouddha ?

— Oui, confirme Joe. L'imposante statue, assise sur son trône, au fond du temple... N'est-ce pas, Steve ?

Celui-ci, les lèvres décolorées, blanc comme un linge, acquiesce d'un signe de tête. Ses mots ne sortent encore pas de sa bouche.

— Comment..., comment cela est-ce possible ? balbutie la journaliste du *Star-Tribune*.

Maubry trouve une explication :

— Sans doute une sphère lumineuse, rouge et violette, rôdait-elle par-là. Elle s'est incorporée au bouddha géant. Alors, la matière inerte s'est mise à vivre. La gigantesque statue est descendue de son piédestal. Elle a foncé sur nous.

— Pourquoi avons-nous provoqué sa fureur ?

Joe hausse les épaules.

— Je l'ignore. Elle a aperçu des hommes et elle les a attaqués.

Steve articule enfin un son. Il bégaye :

— Vous ne... croyez pas que..., que... la boule de lumière bicolore soit pour quelque chose... dans ce comportement ?

— Je vois ce que vous voulez dire, Jack, murmure Joe. La sphère n'animerait pas seulement la matière inerte des statues, mais elle commanderait aussi à cette matière. En somme, elle deviendrait un *cerveau* !

Joan se voile le visage dans ses mains.

— C'est horrible ! Songez que si toutes les statues volées obéissent au même impératif, une formidable armée se dressera contre les hommes. Tout dépendra du but poursuivi par *ceux* qui réussissent un tel exploit.

Les trois reporters reviennent lentement vers la pagode. Ils aperçoivent bientôt leur hélicoptère et ils poussent un cri de rage et de déception. Le cockpit a volé en éclats et l'appareil est complètement aplati. Comme si le monstre de pierre s'était acharné sur l'engin avec sauvagerie.

— John ! John ! appelle Maubry.

Une silhouette humaine sort d'une zone d'ombre et se montre dans la clarté lunaire. Joe reconnaît Merket. Celui-ci tient sa caméra en bandoulière et il porte son équipement complémentaire sur le dos. Son antenne dépasse de son sac.

Le pauvre semble vidé. Ses jambes le soutiennent à peine. Ses bras ballottent. Néanmoins, il paraît sain et sauf.

— Tu n'as rien ? demande Joe.

— Non, mais j'ai filmé une scène hallucinante. La lune éclaire presque comme en plein jour.

Il tapote son sac à dos.

— Le magnétophone a enregistré tout ça. Les téléspectateurs seront figés d'effroi.

— Tu as pris des risques.

— Je sais, mais je voulais un témoignage, tu comprends. Personne ne nous aurait crus.

— Hum ! tousse Steve. Vous avez vu notre hélico ? En bouillie. Il aurait bien fallu trouver une explication.

Merket s'approche de l'appareil et grimace.

— Les enquêteurs auraient songé à un accident au moment de l'atterrissage. Ces gens-là ne se cassent pas la tête.

Les reporters évaluent les dégâts causés par le monstre de pierre. Ils constatent amèrement que leur engin est inutilisable. En vain, Steve essaie-t-il de mettre en route la turbine.

— *Il a tout bousillé !* maugrée Joe. Le salaud ! Et tes balles, John, ne l'ont pas arrêté.

— Il aurait fallu un bazooka.

— Enfin, tu as assisté à la scène. Comment ça s'est passé ?

Le cameraman raconte sa vision d'horreur.

— Le bouddha arrivait sur moi, j'ai bondi vers la forêt. Une veine. La statue ne m'a pas poursuivi. En revanche, elle s'est acharnée sur l'hélico et elle a passé sa mauvaise humeur dessus. J'ai pu aussi enregistrer le son. Les terribles poings de pierre s'abattaient sur le cockpit comme des marteaux-pilons ! Le bruit de ferraille était insupportable. Dissimulé dans la végétation, j'ai filmé ce monstre déchaîné.

— Tu as vu une boule de lumière rouge et violette ?

— Non, pas exactement. Il m'a semblé que la statue irradiait une certaine lueur. Mais la clarté de la lune dominait. En fait, j'avais d'autres préoccupations.

Maubry baisse la tête.

— Et moi, pendant ce temps, je me sauvais comme un lapin ! Ah ! le courage ne m'étouffait pas !

— Que voulais-tu faire devant ce géant furieux ? Il t'aurait aplati comme une galette. Moi, dans un réflexe, j'ai pensé à ma caméra. C'était moins une. Le monstre m'éventrait.

Joe tapote l'épaule de son camarade.

— Si Robeson possède une pellicule de classe exceptionnelle, c'est bien à toi qu'il la devra. À ta place, profitant des circonstances, je demanderais une augmentation.

— Tu es fou ! proteste le technicien. Le patron m'enverrait sur les roses et me dirait de m'adresser à mon syndicat.

Joan se calme lentement, mais ses joues restent pâles. Elle lance autour d'elle des regards inquiétants. Elle redoute le retour du géant de pierre.

— John..., l'énorme statue a démolì notre hélicoptère. Ensuite ?

— Ensuite, je n'ai rien compris.

— Comment ça ?

— Je tenais le monstre dans le viseur de ma caméra. Je vous assure, il était bien vivant, comme vous et moi. C'était fantastique, spectaculaire, digne d'un film de science-fiction. Ça sortait tout droit de l'Apocalypse. Quand il eut passé ses nerfs sur notre engin, il a tourné un moment autour de la carcasse. Je l'avais encore dans ma

mire. Tout d'un coup, il a disparu.

Joan et son mari se regardent étrangement. Puis Joe essaie d'y voir clair. Il pose des questions plus précises :

— Il a regagné le temple ?

— Non, il a disparu soudainement, répète John.

— Comme ça, par miracle, par un phénomène de prestidigitation ?

— Oui, en une fraction de seconde, je l'ai perdu dans mon viseur. J'ai cru que ma caméra était faussée. J'ai regardé à l'œil nu. Je me suis rendu à l'évidence. Le bloc de pierre s'était bel et bien volatilisé !

Joe pousse un effroyable soupir. L'énigme l'irrite. Il aime comprendre, en général, quand il fait un reportage. Or, des choses impalpables, mouvantes, floues, apparaissent et disparaissent comme des fantômes. Enfin, impalpables, c'est une façon de parler. Le bouddha était bien matériel puisqu'il a démolì l'hélico !

Le téléreporter prend le taureau par les cornes. Le courage lui revient après un moment d'affolement.

— Je vais en avoir le cœur net. Tu veux ramasser ta carabine, John ?

Celui-ci obtempère. Il vérifie le bon fonctionnement de l'arme, glisse un nouveau chargeur dans le magasin. Les énormes pieds de la statue ont évité par hasard le fusil.

— O.K. ! dit Merket. Ça marche.

Joe se tourne vers Joan et Steve.

— Restez là et surveillez les environs. Appelez s'il se passe quelque chose d'anormal.

Maubry et son cameraman s'avancent vers le temple. Ils gravissent les marches, pénètrent à l'intérieur. Joe tire une lampe de sa poche et en braque le rayon vers le fond de la nef. Le faisceau de lumière débusque le bouddha de l'ombre.

L'énorme effigie est bien à sa place habituelle. Il semble qu'elle n'ait jamais bougé d'un centimètre. Son regard reste inexpressif et son immobilité rassure les deux hommes.

Pourtant, ces derniers ne s'approchent pas davantage. Ils conservent trois mètres de distance. Merket braque sa carabine sur la statue et hoche la tête. Il parle doucement :

— Est-ce vraiment ce bouddha que nous avons vu, ou un autre ?

— Un autre ? s'étonne Joe. Il n'y en a pas d'autres dans le temple.

— Dans ce temple, d'accord.

— Tu veux dire que la statue pourrait venir d'ailleurs, de plus loin ?

— Ce n'est pas impossible, rétorque le cameraman.

Il filme le bloc de pierre éclairé par la lampe de Maubry. Joe ressent une angoisse au creux de l'estomac. Il respire avec difficulté. Il craint que le bouddha ne se dresse brusquement...

— En tout cas, celui qu'on a vu, il a la gueule et les dimensions de

celui-ci.

Il quitte en hâte le temple. Au-dehors, il aspire une large goulée d'air frais.

— Tu ne trouvais pas que ça sentait le renfermé ?

Merket ne répond pas. Il observe avec attention l'entrée du temple. Il se gratte la tête.

— Joe..., dit-il d'une voix rauque.

— Je t'écoute, mon vieux.

— Tu ne remarques rien ?

Maubry se retourne.

— Tu parles du porche ?

— Oui. À ton avis, est-ce que le bouddha pourrait passer par-là ?

Joe tressaille. Il devine bien des choses.

— Nom de Dieu ! jure-t-il. Tu as raison. Le porche est trop petit pour les trois mètres de haut. La statue a pu se baisser...

John avance un argument convaincant :

— Je t'assure, pendant qu'elle cassait notre hélico, elle ne s'est jamais baissée et a toujours conservé sa position debout. Mais ça ne signifie rien, évidemment.

— Si, le bouddha n'a pas été téléporté. Il ne s'agit pas d'un phénomène de lévitation puisque la statue ne s'est jamais soulevée du sol. C'est bien ça ?

Merket acquiesce. Alors, Maubry ajoute :

— Je ne vois qu'une solution et elle expliquerait la disparition soudaine du bouddha. Celui-ci a été transporté par la pensée, *instantanément* !

— Mais par quelle pensée ?

Joe bute sur cet obstacle.

— Justement, c'est cela qu'il faut découvrir. Et le plus vite possible, sinon les choses risquent de mal tourner. Je pense aux énormes statues de l'île de Pâques. Tu imagines la panique si jamais de tels géants se mettaient en mouvement !

Il met un doigt sur ses lèvres car Joan et Steve les rejoignent.

— Chut ! Garde ça pour toi, John. L'île de Pâques, ce n'est qu'une supposition. Une simple supposition...

*

* *

Ils passent une nuit blanche. Au petit jour, ils aperçoivent un hélicoptère de la police et ils font des gestes désespérés. Les flics repèrent très vite nos amis et leur engin à moitié écrasé.

Joe, Merket, Steve et Joan, de connivence, expliquent qu'ils ont eu un accident à l'atterrissage. Les agents se demandent pourquoi l'appareil ne s'est pas retourné. Or, il semble plutôt que quelque chose

d'énorme se soit abattu sur le cockpit.

Joe sait qu'il y aura une enquête. Il devra fournir des détails. Il dira donc la vérité quand le film pris par Merket aura passé sur tous les écrans de télévision des États-Unis. Il ne veut pas gâcher cette exclusivité uniquement pour faire plaisir à la police indonésienne. C'est donc une question de quarante-huit heures au maximum. Et, pendant ce laps de temps, les flics se contenteront de la thèse de l'accident, même si ça ne leur paraît pas catholique.

Rapatriés à Djakarta, les reporters retrouvent leur hôtel avec plaisir. Maubry rassemble Merket, Steve et Joan dans sa chambre. Il montre le poste T.V.

— Je voudrais bien voir le film de John avant de l'envoyer à Robeson.

Il éteint la lumière. L'obscurité envahit la pièce. Le cameraman a monté une installation de fortune, néanmoins suffisante pour visionner la pellicule. Le magnétoscope ronronne. Couplé au récepteur T.V., il restitue une image en couleur d'une netteté incroyable.

Figés dans leurs fauteuils, Joe, Steve et Joan revivent leur nuit hallucinante dans la jungle. Ils distinguent parfaitement la gigantesque statue de pierre, surgissant des frondaisons et marchant vers leur hélicoptère. Maintenant, l'énorme bouddha s'acharne sur l'engin. Ses poings écrasent le cockpit avec une facilité déconcertante. Ses trois mètres de haut impressionnent vivement et frappent l'imagination. Sonorisé, le film diffuse les craquements sinistres de l'hélico littéralement broyé.

Cette masse de pierre géante s'acharnant sur un engin fabriqué par des hommes constitue probablement la meilleure image T.V. de toutes ces dernières années. C'est absolument fantastique, digne d'un cauchemar. Et, brusquement, l'effroyable vision s'évanouit. Il ne subsiste que la carcasse de l'hélicoptère, nimbée de lune.

— À vrai dire, commente Merket, il manquait des projecteurs. Si j'avais pu filmer le bouddha en pleine lumière, j'aurais fixé ses traits, son expression. Là, nous nous contentons d'une silhouette et je me demande si quelqu'un nous prendra au sérieux, si l'on ne croira pas à un montage.

Le film n'est pas terminé. Après une brève interruption, il se poursuit, mais de jour, cette fois. Merket a pris de gros plans sur l'hélico complètement écrasé. Les détails apparaissent bien plus significatifs.

La lumière revient dans la chambre. Le cameraman hoche la tête.

— J'ai fait le maximum. Que pensez-vous de la projection ?

— Du tonnerre ! exulte Steve. C'est la vérité.

— Est-ce que le public l'admettra ?

— Je sais, intervient Joe. Ces images semblent de la science-fiction.

Mes commentaires donneront du poids car, au cours de mes dix ans de carrière, je n'ai jamais abusé les téléspectateurs.

— Espérons que tu convaincras tout le monde, soupire Merket. À commencer par Robeson.

— Je lui téléphonerai personnellement, décide Steve. Il ne mettra pas en doute mon témoignage.

Maubry expédie le film par le prochain stratojet en partance pour Washington. Puis il attend anxieusement les réactions de son reportage. Au bout de quelques heures, il est fixé. Le film de Merket a provoqué un véritable coup de théâtre et un choc psychologique, non seulement aux États-Unis, mais dans le monde entier.

*
* *

Joe sort de son bain et s'enveloppe dans un peignoir parfumé. Il se vautre sur le lit, le visage détendu. Joan l'observe impitoyablement.

— Tu as gagné !

— Bah ! j'ai convaincu seulement. Des millions de téléspectateurs m'ont cru. Et ils ont raison. Avant d'envoyer le film sur les ondes, Robeson m'a téléphoné. Il m'a demandé si ce n'était pas un canular. Son petit-cousin Jack lui a confirmé qu'il avait vu le bouddha fonçant sur l'hélicoptère.

— Tu as affolé le monde, reproche Joan Wayle. Les gens tremblent. La peur s'installe un peu partout.

— Ne t'inquiète pas pour l'opinion publique. Elle se charge d'ébruiter les rumeurs. La foule adore ça ! Tant qu'un de ces monstres de pierre ne terrorisera pas une ville, les hommes se croiront à l'abri. Il en faut plus que ça pour frapper l'imagination des foules, à notre époque. Le public est blasé.

Le visiophone stridule à nouveau dans la chambre, pour la dixième fois en moins d'une heure. Joan met le contact. Un visage d'homme apparaît sur le mini-écran.

— Je suis journaliste belge. Pourrais-je parler à M. Maubry ?

Joe, de son lit, fait des signes désespérés et Joan comprend. Elle répond au correspondant :

— Je suis désolée, M. Maubry a quitté Djakarta pour une destination inconnue.

Elle coupe la communication et soupire :

— J'en ai plein le dos de ces appels ! Je ne suis pas une opératrice de central téléphonique. Tu n'as qu'à répondre toi-même.

— Chérie, proteste Joe, tous ces gars veulent m'extirper des renseignements complémentaires pour leurs canards. Je veux qu'on me foute la paix.

Il s'habille.

— Steve a obtenu un nouvel hélico ?

— Oui, l'engin attend au parking, sur le toit-terrasse de l'hôtel.

— Bon. Préviens Jack et Merket. Nous embarquons dans un quart d'heure. Je tiens à mettre le plus de distance possible entre nous et Djakarta. Ne serait-ce aussi que pour échapper aux flics qui me recherchent.

— Tu t'es mis dans de sales draps en inventant cette histoire d'accident, à l'atterrissage. Les enquêteurs ne t'ont pas cru une minute.

— N'empêche. Ils ont avalé le mensonge parce qu'ils n'avaient rien autre à se mettre sous la dent. Maintenant qu'ils ont des échos de notre reportage, ils comprennent que j'ai abusé de leur crédulité. Et, naturellement, ils me recherchent pour régulariser la situation. Ils ont téléphoné plusieurs fois à l'hôtel. Tout le monde me croit dans la brousse.

— Tu te caches comme un voleur. Ils finiront bien par te trouver.

— Bah ! Et après ? J'ai dit la vérité..., avec quarante-huit heures de retard.

Prévenus, Steve et le cameraman rejoignent le reporter dans sa chambre. Maubry tient un petit conseil de guerre.

— Après la découverte de la statue en terre cuite, brisée inexplicablement, puis notre aventure avec le bouddha, je crois que l'île de Java constitue un pôle d'attraction. Mais nous n'avancerons pas dans notre enquête si nous restons à Djakarta, les bras croisés. La clé du mystère se trouve quelque part dans la forêt vierge. Alors, notre intérêt consiste à transporter nos pénates ailleurs. Bien d'accord ?

Joan fait la grimace.

— Si chaque fois nous démolissons un hélicoptère, ton patron te dira très vite d'arrêter les frais.

Joe se montre sûr de lui. Il a reçu le feu vert.

— Robeson tient à ce que nous poursuivions nos recherches. La T.V. américaine va vendre très cher les droits sur le film pris par Merket. Cette opération rentable constitue un succès.

Joan Wayle se montre écœurée.

— De l'argent. Toujours de l'argent.

— Ma petite, rien ne t'oblige à te joindre à nous. Nous t'acceptons parce que tu es ma femme.

— Merci ! grommelle la journaliste. Je ne voudrais pas vous gêner.

Joe n'écoute pas. Il hausse les épaules.

— Les gars qui s'amuse à animer la matière inerte des statues sont très forts. Ni le poids ni le volume ne les arrêtent. Supposez que tous les bouddhas de l'île leur obéissent au doigt et à l'œil. Ils constitueraient une armée formidable.

— Doucement, intervient Steve. Les hommes, eux aussi, possèdent des armées. Nous sommes capables de détruire toutes les statues.

— Si nous le pouvons ! remarque Maubry avec justesse. Imaginons que des blindés encerclent plusieurs statues et que celles-ci, d'un coup, se volatilisent. Les militaires seraient bien embêtés !

Jack paraît soudain moins convaincu et Joe lui tapote l'épaule.

— Allons, ne faites pas une gueule comme ça ! Il serait navrant que nous soyons obligés d'employer des armes atomiques. D'ailleurs, existe-t-il un conflit ? Nous ignorons toujours le but poursuivi par ceux qui volent les œuvres des sculpteurs.

Les reporters rassemblent leur matériel. Puis ils grimpent sur le toit-terrasse de l'hôtel et embarquent dans un hélicoptère tout fraîchement peint aux couleurs de la T.V. américaine. Quand ils décollent, le visiophone sonne dans la chambre de Maubry.

Au bout du fil, un policier s'impatiente.

CHAPITRE VI

Joe demande franchement à Steve :

— Vous savez piloter la nuit ?

Jack tousse, ennuyé. Il ne voudrait pas décevoir Maubry, mais il ne voudrait pas non plus passer pour un virtuose. Il hoche la tête.

— Couci-couça.

— C'est-à-dire ?

— Je préfère le jour. La nuit, je n'ai guère d'expérience. À l'armée, j'ai volé quelquefois dans la purée de pois, histoire de se familiariser avec les instruments. Mais je ne suis pas un spécialiste des sorties nocturnes.

— Jack... Vous sentez-vous de taille à sortir la nuit ? insiste Joe.

— Heu !... S'il le fallait, oui.

— Il le faudra absolument.

Steve se caresse le menton. Il hésite encore.

— Si je me casse la gueule ?

— Je ne porterai pas plainte, prévient Maubry. Ni Joan ni Merket. Car il n'y a que la nuit que nous observerons des phénomènes intéressants. Rappelez-vous tous les vols des statues. Ils ont toujours eu lieu dans les ténèbres. Le bouddha de la pagode ne s'est-il pas animé à 10 heures du soir ? C'est significatif. La journée, il ne se passe rien.

Merket se glisse dans la conversation.

— Pour le bouddha, nous avons eu de la chance.

— Parce que nous n'avons pas été écrasés ?

— Pas seulement pour ça. La veine nous suivait. Sur les milliers de bouddhas javanais, un seul s'est animé : celui du temple près duquel nous campions. Avoue, Joe, que c'est une coïncidence.

Maubry ne paraît pas de cet avis. Il voit les choses sous un angle différent et il dévoile carrément sa pensée :

— Si c'était voulu, au contraire ?

— Comment ça ? sursaute le cameraman.

— Si ceux qui animent la matière inerte désiraient justement nous effrayer pour que nous cessions nos recherches ? Un plan dirigé contre nous...

— Ils auraient pu nous massacrer, remarque Steve.

— C'était peut-être leur intention, murmure Joe.

La nuit tombe rapidement. Le soleil disparaît dans un flamboiement de couleurs. La chaleur s'atténue.

Les reporters ont installé leur campement dans une vaste clairière,

au cœur de l'île. Ils ont dressé une grande tente. Joan prépare un repas chaud. Après le dîner, Joe écoute les bruits de la jungle.

La clairière, inondée de lune, ressemble à une arène. La forêt tresse une couronne impénétrable comme un mur. Mais l'absence de temple à proximité paraît rassurant. C'est, du moins, une impression. En fait, le danger provient des fourrés. Mille ennemis peuvent se cacher dans cette végétation inextricable.

Joe tourne en rond autour de l'hélicoptère. Il consulte sa montre.

— Il se pourrait que nous passions une nuit blanche.

Joan hausse les épaules.

— Je n'en vois pas la nécessité. Robeson te paye les heures de nuit ?

Maubry grimace et riposte :

— Tu peux rester toute seule au camp, mon chou.

Il sait très bien que sa femme n'accepterait pas. La peur se lit déjà sur son visage. L'aventure avec le bouddha reste gravée dans les mémoires. L'idée d'être abandonnée terrorise la journaliste du *Star*.

Joe s'adresse à Steve :

— Pour le retour, vous pourrez repérer notre campement. Nous laisserons un clignotant au milieu de la clairière.

— Ça sera préférable. La lune sera couchée quand nous reviendrons.

— O.K. ! approuve Maubry, transportant le phare portatif à quelques pas de l'hélicoptère.

Il met la balise lumineuse en route. Alimentée par une micropile atomique, elle peut fonctionner pendant des mois. Toutes les trois secondes, elle envoie un éclair jaunâtre, fulgurant.

Les reporters montent dans l'hélico. Steve décolle sans difficulté. Le clignotant ressemble à un œil cyclopéen et la grande tente se découpe sous la lune.

— Tu as des idées saugrenues, Joe, remarque Joan. C'est l'heure de se coucher.

Maubry ne répond pas. Il observe la crête des arbres. Le clignotant disparaît dans le lointain. La masse noire de la forêt défile sous l'hélico. Parfois, la lueur d'un feu troue la nuit, signalant un village.

Joe installe ses camarades aux quatre coins du cockpit avec une mission bien précise de surveillance. Il conseille au pilote :

— Volez aussi bas que possible, Jack.

— C'est dangereux dans les ténèbres.

— La lune vous guide encore. Nous avons cinq bonnes heures devant nous.

Ils se dirigent vers les hauts sommets de l'île. La barre de montagne tranche sur l'horizon laiteux et Steve fixe cet obstacle avec attention.

— Si jamais nous heurtions...

— Fermez votre gueule, Steve ! interrompt Maubry. Pourquoi voulez-vous que nous heurtions quelque chose ?

Le pilote désigne des instruments.

— La pente s'élève.

— Eh bien ! mon vieux, prenez de l'altitude et ne dramatisez pas !

L'appareil tourne en rond autour d'un pic culminant à plus de deux mille mètres. Soudain, Joan pousse un cri. Son regard s'agrandit d'effroi. Aussitôt, Joe s'approche d'elle et lui entoure les épaules.

Elle se sent davantage en sécurité auprès de son mari.

— J'ai vu d'étranges lueurs, dit-elle, haletante.

— Où ça ?

— En bas. Elles ont disparu, maintenant. Merket reste sceptique.

— Vous êtes sûre, Joan ?

Très vite, le technicien se rend à la raison. Il manifeste à son tour une grande émotion. Il saisit sa caméra, plonge l'objectif par le cockpit. Il insiste :

— Nom de Dieu ! Steve, descendez. Descendez encore ! Vous êtes juste à la verticale.

Jack se sent inondé de sueur. Il ignore encore ce que ses compagnons ont repéré car il ne discerne qu'une muraille rocheuse devant lui. Mais la peur le paralyse. Il redoute qu'une pale heurte la paroi. Avec la nuit, les distances sont faussées. Il songe à la dégringolade.

Il serre les dents, l'œil rivé sur l'altimètre. Ça ne lui sert pas à grand-chose car il faudrait qu'il sache exactement l'endroit où il se trouve. La carte ne lui apporte aucun renseignement. Il s'avère un piètre navigateur, la nuit.

Il stabilise donc l'appareil et amorce une perte d'altitude. Mais il y va mollement, avec regret. Il préférerait plafonner à deux milles.

— Encore, Steve ! crie Merket.

Jack essuie son front ruisselant.

— Vous voulez qu'on se casse la figure ?

John hausse les épaules. Il ne pense pas au danger. Plus exactement il n'y pense plus, captivé par ses prises de vue. Au zoom, il rapproche les détails.

Joe, à l'aide de jumelles, scrute le sol. Il aperçoit très distinctement plusieurs lueurs de forme sphérique. La lumière est rouge au centre, violette à la périphérie. Et ces étranges boules lumineuses se déplacent au ras du sol, comme des feux follets.

C'est d'ailleurs à cette comparaison que songe Merket. Mais Maubry ne partage pas cet avis. Il est convaincu, lui, qu'il s'agit des mystérieuses lueurs déjà remarquées lors des vols de statues. Assiste-t-il à une entreprise d'envergure ?

Craintive, Joan avale sa salive. Elle évalue à une dizaine le nombre des sphères lumineuses. Joe en compte douze et Merket quatorze. En fait, les lueurs se déplacent constamment, se mêlent les unes aux

autres, et il paraît très difficile de les compter.

— Jusqu'à présent, résume Maubry, exalté, les témoins n'en avaient vu qu'une à la fois. Or, nous assistons là à un véritable rassemblement, à une étrange procession.

— Elles bougent, constate Joan Wayle. Elles se dirigent vers un but bien précis. Si jamais elles repèrent notre hélico ?

— Elles l'ont sûrement repéré ! annonce Joe avec pessimisme. Reste à savoir ce qu'elles vont faire, mais il semblerait que nous n'ayons pas l'air de les déranger.

Parfois, les sphères échappent à la vue des hommes et Merket explique facilement ce phénomène. Les lueurs plongent sous les arbres et resurgissent aux endroits découverts.

Le cameraman est passionné. Il oublie toute prudence.

— Steve..., vous ne pouvez pas voler plus bas ?

Le pilote s'énerve.

— Non ! Nous sommes à la limite de la tolérance. Nous pourrions accrocher un obstacle.

— Jack a raison, plaide Joan. Ne songeons pas seulement aux sphères bicolores, mais à notre propre sécurité.

Un juron de Merket interrompt la journaliste du *Star-Tribune*.

— M... ! Elles ont disparu !

Joan regarde à nouveau par le cockpit.

— Quoi ? Les lueurs ?

— Oui. Elles se sont éteintes les unes après les autres.

L'hélicoptère demeure encore un bon quart d'heure en plafonnant à point fixe. Au sol, les sphères lumineuses ne se manifestent plus et Jack s'impatiente :

— Est-ce qu'on reste là toute la nuit ?

— Non, décide Joe. Nous reviendrons ici quand il fera jour. Rentrions au camp.

Steve se sent libéré d'un poids énorme. Il actionne la turbine verticale. Dans un rugissement, l'appareil prend de l'altitude. Le sommet du pic apparaît, encore éclairé par la lune. Puis le pilote fait demi-tour.

— C'est idiot, maugrée le cameraman. Nous aurions dû fouiller le fond de la gorge. Jamais personne n'a vu les lueurs pendant la journée. Nous ratons une occasion unique.

— Je comprends ton insistance, John, approuve Maubry. Tu cherches à ramener de la pellicule. Moi, je veux que nous revenions vivants à Djakarta.

— Tu m'étonnes, Joe. Je croyais que le métier comportait des risques. D'habitude...

— D'habitude, mon vieux, j'étais plus impulsif, c'est vrai. Je vieillis. Et puis je suis marié. Je mesure le danger.

Steve possède les écouteurs sur les oreilles. Tout à coup, il sursaute. Une voix inconnue grésille dans les amplificateurs. Elle demande du secours.

*
* *

Joan tend la main en direction de l'ouest.

— Une lueur, là-bas...

Merket et Joe observent longuement. Il ne s'agit pas d'une de ces sphères bicolores aperçues précédemment. Non. La luminosité est bien plus importante. Comme...

Joan Wayle trouve la comparaison.

— On dirait un incendie.

— Un incendie ? sursaute le cameraman.

— Enfin quelque chose qui brûle.

Dans ses écouteurs, Steve perçoit toujours la voix angoissée. Elle s'exprime une fois en indonésien, une fois en anglais. Le pilote répond dans son micro :

— Captons votre appel. Hélicoptère de la T.V. américaine. Exprimez-vous en anglais.

— *Ils* nous attaquent ! halète la voix. Vite. Dépêchez-vous.

— Qui, *ils* ?

— *Ils* massacrent tout...

Un cri démentiel retentit. Le mystérieux correspondant lance un ultime S.O.S. Il décrit le drame qu'il vit.

— *Il* a enfoncé la porte. *Il* se dresse devant moi, terrifiant. *Il* s'approche, ses bras tendus comme un étau. Je recule au fond de la pièce. Mon dos touche le mur. Ses mains..., ses mains... Ah ! Je... j'étou... j'étouffe... Aââh !

Plus rien. Le malheureux doit être mort, étranglé. En vain, Steve essaie-t-il de renouer le contact.

— Allô !... Allô !... Répondez, nom de Dieu !

Il arrache ses écouteurs, se retourne vers ses compagnons.

— Vous voulez mon avis ? Les bouddhas attaquent un village. Grouillons-nous !

Le regard de Joan se dilate.

— Les bouddhas de pierre ?

Elle se remémore l'horrible scène filmée par Merket, l'autre nuit. Elle voit encore l'hélicoptère complètement écrasé. Un long frisson la parcourt.

Jack met le cap sur la lueur. À mesure que les reporters approchent, ils discernent mieux. La luminosité se change en flammes. Tout un village brûle comme une torche.

En bas, c'est l'immense pagaille. Des gens courent en désordre. Des

hommes, des femmes, des enfants, brutalement réveillés. Au milieu de cette vision infernale, des sortes de géants se dressent, inhumains. Ils traversent les brasiers, franchissent des murs de feu.

Merket a saisi sa caméra. Il filme, la sueur aux tempes, la gorge sèche. C'est nettement plus spectaculaire que le bouddha écrasant l'hélicoptère.

— Steve ! Steve ! recommande-t-il, tournez en rond, mais ne vous posez pas. J'ai un champ de vue fantastique.

L'appareil plafonne au-dessus du village embrasé. Les paillotes flambent avec facilité et leurs habitants ne pensent qu'à fuir. Ils se réfugient dans la forêt, abandonnant tous leurs biens. On dirait une fourmilière brusquement découverte.

Une fumée acre, épaisse, monte du sol et enveloppe bientôt l'hélico de la T.V., immobile à cent mètres. Son phare clignotant jette de fulgurants éclairs. En vain, le pilote cherche-t-il un emplacement pour atterrir.

Partout, des incendies s'allument, spontanément. Des gerbes d'étincelles éclatent quand une paillote s'effondre, rongée par les flammes. Dans cet enfer de feu, il semble bien difficile, sinon impossible, de poser l'appareil.

Maubry désigne un endroit, en bordure de la forêt. Il y a deux habitations miraculeusement épargnées.

— Là, entre les deux baraques...

— C'est risqué, grimace Steve. Si les flammes atteignent le réservoir, celui-ci explosera, vous le savez.

— Posez-vous, Jack, insiste Joe.

Le pilote soupire, puis il obéit. L'hélico descend lentement. Les reporters sentent de plus en plus la chaleur du brasier. Enfin, l'engin atterrit entre les deux paillotes. Un écart de quelques mètres et les pales heurtaient les maisons.

Nos amis jaillissent du cockpit. Merket a bouclé le sac à dos contenant le magnétoscope. La caméra braquée, il ne perd par une minute. Mais il semble que les assaillants aient disparu. Leurs silhouettes ne se découpent plus à travers les flammes.

Joe parle dans son micro, haletant.

— Ici, Maubry, en direct depuis la jungle de Java...

Joan s'approche de Steve.

— D'après vous, qui vous a appelé ?

— Tous les villages de la brousse sont reliés à Djakarta par la radio. Je suppose que c'est le technicien qui m'a appelé. Il a dû apercevoir le clignotant de notre hélico. Mais le malheureux a succombé devant son poste émetteur.

— C'est horrible ! constate la journaliste, effrayée. Les bouddhas auraient donc attaqué ce village ?

Jack montre un coin de la carte.

— Ce doit être Kobak. Mais les assaillants ne sont pas des bouddhas. Les créatures qui traversaient les flammes ressemblaient plutôt à des hommes ordinaires. Je parierais qu'il s'agit des statues volées.

— Un commando ?

Joe attrape au vol une Javanaise qui passe en courant. La femme possède les stigmates de la peur sur son visage. Les cheveux hérissés, le regard exorbité, elle tremble de tous ses membres.

Maubry la rassure.

— *Ils* sont partis. Vous parlez anglais ?

La Javanaise observe le reporter avec terreur. Joe désigne les couleurs de la T.V. américaine sur l'hélico. Il sait que, depuis certaines décisions prises à l'échelon international, les peuples d'Extrême-Orient apprennent l'anglais dans le cadre d'une uniformisation du langage.

La femme acquiesce d'un signe de tête. Alors Joe lui pose des questions et tend son micro.

— Que s'est-il passé ?

— Nous dormions quand nous avons été réveillés en sursaut. D'étranges créatures envahissaient le village, pénétraient dans les paillotes, étranglaient les habitants, puis mettaient le feu partout. Au début, nous nous défendîmes. Mais les balles n'arrêtaient pas les hommes de pierre.

La malheureuse pousse un cri d'horreur.

— *Ils* ont tué mon mari et mes enfants devant moi ! Je me suis échappée de justesse...

Elle s'accroche à la veste du reporter, implorante.

— Il faut que le monde sache la vérité. Il faut que l'armée fasse quelque chose, sinon, *ils* recommenceront.

Elle s'en va en courant comme une folle et Joe ne la retient pas. Il s'avance dans le village en flammes et découvre un spectacle épouvantable. Des cadavres gisent dans les rues, étranglés. Leurs yeux révulsés, largement ouverts, prouvent que, avant de mourir, ils ont enregistré une vision atroce. La dernière : celle des hommes de pierre se ruant sur eux.

Dans le ciel, brusquement, des sirènes retentissent. De gros clignoteurs illuminent la nuit. Plusieurs hélicoptères surgissent en escadrille. Certains possèdent de grandes croix rouges peintes sur leurs cockpits.

— L'armée indonésienne ! rugit Merket. Elle arrive trop tard !

Les engins, bourrés de soldats en tenue de campagne, cherchent un coin pour atterrir. Ils n'en trouvent pas. Alors, ils s'immobilisent à deux mètres du sol et débarquent les militaires. Ceux-ci se répandent dans le village.

Un lieutenant avise les reporters et s'approche d'eux. Il semble

mécontent.

— Que foutez-vous là ? grommelle-t-il, reconnaissant les insignes de la T.V. américaine.

Joe ne se démonte pas. Il réplique :

— Nous faisons notre boulot. Vous arrivez trop tard, lieutenant. Les statues ont fichu le camp.

— Les statues ?

— Oui, taillées dans du marbre ou dans la pierre. Nous les avons filmées. Mais vous pouvez toujours leur courir après. En tout cas, elles se sont acharnées sur Kobak. Il n'en reste que des ruines.

L'officier se caresse le menton.

— Vous êtes Joe Maubry, je parie ?

— Exact.

— Je comprends. Décidément, vous vous trouvez toujours à la pointe des événements. Vous avez déjà eu une aventure avec un bouddha. J'ai vu ça à la T. V... Qui vous a prévenu ?

— Un appel-radio. Il venait de Kobak.

— Oui, murmure le lieutenant. Un homme des Transmissions. Il a donné l'alerte dès le début de l'attaque. Nous venons de Djakarta.

Il fronce le sourcil.

— Vous rôdiez donc dans la région ?

— Oui. Une veine, nous regagnions justement notre campement.

Joe omet volontairement de dire qu'il a découvert des sphères lumineuses dans les montagnes. Il garde ce secret en exclusivité. Mais il annonce une mauvaise nouvelle :

— Votre technicien est mort à son poste...

Les hélico-ambulances peuvent enfin se poser car le feu, faute d'aliment, régresse rapidement. Les premiers blessés sont évacués vers les hôpitaux de Djakarta.

Les soldats rassemblent les survivants. Ils leur distribuent des médicaments et des vivres. Des femmes, frappées d'émotion, choquées par des scènes hallucinantes, ont perdu la raison et hurlent comme des démentes.

Maubry met les choses au point.

— Vous savez, lieutenant, en admettant que vous soyez arrivés plus tôt, vous n'auriez eu qu'une ressource : fuir.

Le militaire se raidit.

— Nous n'avons pas cet esprit, dans l'armée !

— Je comprends. Mais vos balles n'auraient pas pénétré d'un centimètre dans la pierre des statues. D'ailleurs, rien n'arrête ces monstres en furie. J'en ai fait l'expérience.

— Je sais, opine le lieutenant. J'ai vu votre film à la télé. Impressionnant ! Nous mettrons le paquet s'il le faut. Des bazookas ou l'aviation. Les statues ne résisteront pas à un bombardement. Tout de

même, Maubry, vous ne pensez pas que nous plierons devant des blocs de pierre !

— J'en suis persuadé. Vous oubliez pourtant une chose, toutes les statues disposent d'un moyen de fuite contre lequel nous ne pouvons absolument rien. Elles s'évaporent en une fraction de seconde, guidées par une intelligence, sans doute transportées par la pensée.

— Une pensée ? sursaute l'officier. Passe encore la lévitation. Mais la pensée !

— Oui, ça paraît impossible. N'empêche, il n'existe pas d'autre explication. Mon cameraman a vu disparaître le bouddha qui nous attaquait. C'était comme une désintégration instantanée. Ce qui suppose une rematérialisation à une distance plus ou moins grande.

Joe tend la main au militaire.

— Bonne chance, lieutenant. L'ennemi s'est envolé. Vous ne trouverez rien. Mais vous avez beaucoup de misères à soulager et espérons que de tels actes ne se renouvelleront pas. Mon travail m'appelle à Djakarta.

Les reporters montent dans leur hélico. Merket rengaine sa caméra sans regret. Il n'y a plus rien d'intéressant. Puis Steve décolle.

— Vrai, Maubry, nous ne rejoignons pas notre campement ?

— Non. Il faut visionner le film, le synchroniser et l'envoyer à Washington.

Nos amis retrouvent le monde civilisé et leur hôtel. Grâce au magnétoscope, ils revoient les scènes hallucinantes saisies sur le vif à Kobak. Ils imaginent la panique des habitants de Djakarta si les statues avaient envahi leur ville. L'ampleur aurait été tout autre que dans un petit village de brousse.

Joe bute sur une question incompréhensible :

— Pourquoi font-ils ça ?

Ce déferlement de violences ne s'explique pas, en effet. Il ne rapporte rien à ceux qui, invisibles, animent la matière inerte. À Kobak, *ils* n'ont lancé sur les hommes que des statues en pierre, donc ininflammables. *Ils* n'ont pas utilisé des effigies de bois.

Programme concerté ?

Sûrement. Mais dans quel but ?

Merket hoche la tête.

— *Ils* n'ont quand même pas la prétention de nous chasser de la Terre !

— Je ne crois pas qu'ils pensent à ça, murmure Maubry. Ils savent parfaitement que nous nous défendrons.

Alors que leur second reportage expédié depuis Java vogue vers les États-Unis, de mauvaises nouvelles parviennent du monde entier.

CHAPITRE VII

En une même nuit, des commandos de statues ont effectué des « raids », envahissant plusieurs villes. Des habitants ont été agressés dans les rues. Des automobiles ont subi des dommages importants. Des vitrines ont été brisées.

Ces alertes émanent de pays bien différents. Le Mexique, l'Argentine, la Grèce, la Turquie, le Sénégal, la Roumanie, l'Irlande. Les commentateurs insistent sur la sauvagerie des assaillants. Des témoins ont noté la présence d'« hommes » de bronze, de pierre et de bois.

Du plus petit village à la plus grande agglomération, l'insécurité règne. Nul point de la planète ne paraît à l'abri. Un détail pourtant saute aux yeux. Les quartiers touchés étaient tous obscurs, plongés dans la pénombre. Il semble que les statues vivantes évitent les endroits violemment éclairés.

N'empêche, la panique secoue les populations. Des gens, la nuit venue, se barricadent chez eux. Les rues des villes se vident. Des patrouilles de police parcourent les grands axes, prêtes à intervenir au moindre appel. L'armée, consignée dans les casernes, attend l'occasion d'entrer en action.

Mais à Guadalajara, à Rosario, à Salonique, à Smyrne, à Dakar, à Timisoara, à Londonderry, l'intervention de la police n'a servi à rien. Quand les agents sont arrivés sur les lieux, les assaillants s'étaient volatilisés. Il semble bien que les adversaires soient insaisissables. Ce qui fait leur force.

Les reporters et les journalistes ne savent plus où donner de la tête. Ils s'éparpillent comme des volées de moineaux vers les villes touchées par les étranges commandos. En réalité, ils ne recueillent que des témoignages sans grand intérêt. L'absence de films, de photos, créent un vide dans les articles de presse.

Pour leur compte, Joe, sa femme et Merket n'ont pas bougé de Djakarta. Les événements du monde les laissent froids. En tout cas, ils ne suscitent pas leur engouement.

Maubry l'explique à Steve :

— Je conseille toujours aux débutants de courir après l'information, plutôt que de l'attendre les bras croisés. Pourtant, cette fois-ci, l'affaire se présente de telle façon que nous en serions pour nos frais. Nous ne ramènerions pas le moindre film et Robeson dirait que nous voyageons pour des prunes. Il aurait raison.

— Tu deviens sédentaire, remarque John. C'est très mauvais.

— Non, intelligent. Il suffit que nous quittions Djakarta pour qu'un événement important se produise dans l'île. Car vous ne m'ôtez pas de l'idée que Java reste le point chaud.

Joan observe son mari et hoche la tête.

— Si tu fais fausse route ?

— Je suis mon intuition. Nous avons découvert des boules lumineuses, oui ou non ? Elles se baladaient dans les montagnes.

Merket soupire :

— D'accord. Mais tu aurais dû m'écouter, l'autre nuit. Il fallait atterrir et fouiller méthodiquement la gorge où ces machins bicolores se mouvaient. Maintenant, Dieu seul sait où ces trucs se sont volatilisés ! Ils sont peut-être au Groenland, au pôle Sud ou en Sibérie.

— Je crois qu'ils n'ont pas quitté Java, affirme Joe, tête. En tout cas, plusieurs villes du monde ont été attaquées par le même commando, et dans la même nuit. Même le décalage horaire n'a pas surpris les assaillants !

Le cameraman lève les bras au ciel.

— Là, tu y vas fort ! Le même commando... Rien ne le prouve.

— Oh ! J'en mettrais ma main au feu. Très facilement, grâce à leur faculté de se téléporter instantanément, les créatures lumineuses peuvent passer d'un continent à l'autre. Ainsi, en l'espace de quelques minutes, et même de quelques secondes, elles peuvent disparaître d'Europe pour surgir en Amérique.

Attablés dans un bar de la capitale indonésienne, nos amis regardent la paisible animation de la cité. Le soleil inonde les rues et les visages des promeneurs ne reflètent même aucune inquiétude, malgré les alarmes de la radio. Les Orientaux, gens calmes et pondérés, flegmatiques, ne cèdent pas volontiers à la panique.

— Tu les vois, tous ces gens insouciantes ! grimace le cameraman. Ils feraient une autre gueule si des blocs de pierre vivants fondaient sur eux !

— Bien des Occidentaux envieraient leur sang-froid, remarque Joe. Au fond, ils ont raison. Leur risque d'être attaqués est minime. Il existe des millions de villes dans le monde et encore davantage de villages. Pourquoi s'affoler ?

Steve ne comprend pas certaines choses. Pour lui, la vérité demeure lointaine, inaccessible.

— Que signifient ces raids désordonnés, frappant au hasard ? Pourquoi ce lieu plutôt qu'un autre ? Je me demande quelle tactique emploient ceux qui animent la matière inerte.

— Nous en revenons au fameux but qu'ils poursuivent, conclut Maubry. Leur objectif se dessine lentement. Ils n'ont pas l'air d'aimer autant que ça les hommes. Leurs raids semblent vindicatifs. Mais ils veulent se venger de quoi ?

Toutes les suppositions restent nébuleuses, à commencer par l'origine des animateurs de statues. Qui sont-ils exactement ? Des hommes enfiévrés ? Des savants poussés par la démence ? Des militaires mettant au point des armes nouvelles ?

Merket se ronge les poings.

— Bon. Alors, nous restons ici ?

— Oui, figure-toi, dit Joe, tapotant l'épaule de son cameraman. Nous irons visiter la fameuse gorge où l'autre nuit nous avons aperçu les sphéroïdes rouges et violets. Mais avant, j'ai une autre idée. Je rentre à l'hôtel pour téléphoner.

Il abandonne ses amis, quitte le bar, sort dans la rue. Il marche sur les trottoirs brûlants et regagne à pied sa chambre. La climatisation parfaite donne une température de vingt-trois degrés, fraîche en comparaison avec celle de l'extérieur.

Maubry demande un numéro au central. Il l'obtient au bout de dix minutes. Là-bas, à l'autre bout du fil, à des milliers de kilomètres, son correspondant paraît stupéfait quand le reporter se présente.

— Joe Maubry, de la T.V. américaine.

— Je connais, de réputation.

— Moi aussi, Norman, je vous connais grâce à votre talent. Mais je sais surtout que vous êtes répertorié sur le fichier général qui récapitule les statues volées. Exact ?

— Exact, opine Mike Norman.

— Voulez-vous me rappeler l'œuvre qu'on vous a dérobée dans votre atelier ?

— Une statue représentant une femme nue, d'une grande beauté. Je l'avais baptisée Daphna.

— Vous la reconnaîtriez ?

— Évidemment !

— O.K. ! Pourriez-vous me rejoindre à Djakarta ? Naturellement, la T.V. vous remboursera tous vos frais.

Norman ne dépasse pas la trentaine. Il porte un collier de barbe noire et son œil pétille. La proposition de Joe le surprend.

— À Djakarta ! Vous n'y pensez pas.

— Si, justement. Décidez-vous, Norman. J'ai besoin de vous. Vous me décevriez en refusant. Et puis je connais votre tempérament. Vous feriez n'importe quoi pour récupérer Daphna.

— Vous l'avez retrouvée ? halète le sculpteur.

— Pas encore. Je ne peux pas vous expliquer mon plan au visiophone, vous le comprenez bien. Je vous demande simplement de collaborer avec moi. Si nous ne retrouvons pas Daphna, au moins aurons-nous la satisfaction d'avoir tout tenté.

Devant l'hésitation du sculpteur, Joe s'impatiente :

— Alors, vous vous décidez ? Vous savez, je peux inviter l'un de vos

confrères. Peut-être en dénicherai-je un plus coopératif...

L'artiste cède par sentimentalité.

— Bon. Je prends le premier stratojet pour Djakarta.

— Je vous attendrai à l'aéroport. Bon voyage, Norman. Et merci.

Joe coupe la communication. Il soupire. Mike a été long dans son choix. Il doit être en train de quitter New York pour l'Indonésie. Un déplacement à mettre sur la note de frais.

Robeson ne chicanera pas. Car Maubry compte bien que ce déplacement en vaudra la peine. Satisfait, il rejoint ses amis au bar. Jamais il n'a été aussi décontracté.

*

* *

À l'aéroport, les présentations s'échangent en quelques secondes. Maubry ne s'embarrasse pas de formules compliquées. Il résume, emmenant Mike Norman au bar :

— Parlez-moi de Daphna.

L'étonnement du sculpteur grandit. Il ouvre des yeux hagards.

— Daphna ?

— Oui, votre œuvre. Celle qu'on vous a volée ou plus exactement qui a disparu. Je ne crois guère à ces « pilleurs » de statues. Quelque chose de bien plus subtil se cache sous ce phénomène.

Mike s'assoit à une table, entouré par Joan et Merket. Steve remplit des formalités à l'agence locale et il rejoindra nos amis directement à l'hôtel.

— Que buvez-vous, Norman ? propose Joe.

— Un Coca-Cola, évidemment.

— Quatre Coca-Cola, commande le téléreporter.

Un garçon apporte immédiatement les boissons glacées. Les verres se couvrent de buée.

— Daphna... Comment est-elle ? insiste Maubry, attentif.

— Taillée dans le granit. Mais je l'avais poncée, enduite, figolée. Elle était belle, nue, expressive, avec des cheveux longs déployés sur les épaules. J'avais tellement bien réussi son visage qu'elle semblait déjà vivante. Son regard parlait. Sa bouche pulpeuse suscitait l'attrance.

— Si je comprends bien, soupire Joe, vous en étiez amoureux.

Très vite, Mike remet ses sentiments à leur place, dans leur contexte. Il rectifie :

— J'étais amoureux de mon œuvre, de mon travail, parce que je l'estimais bien fait. Mais la pierre reste froide. Or, la vraie Daphna existe.

— Vous aviez un modèle ?

— Oui. Ma sculpture ressemblait trait pour trait à la vraie Daphna.

Même corps splendide. Même expression du visage. Aussi, ce vol m'a anéanti.

— Comment ça s'est passé ?

Norman plonge dans des souvenirs amers.

— Un matin, quand j'ai pénétré dans mon atelier, la statue avait disparu. J'ai déposé une plainte à la police. Croyez-vous que je la retrouverai ?

Maubry hoche la tête. Il ne voudrait pas donner trop d'illusion à Mike.

— Possible. Je vous ai demandé de venir justement pour m'aider.

— Mais en quoi puis-je vous être utile ?

Joe reste énigmatique.

— Je vous expliquerai. En tout cas, ma conviction est que Daphna, comme toutes les autres statues disparues, est « habitée ».

Norman sursaute. Il n'est pas le seul. Joan et Merket ouvrent des yeux intrigués. Ils ignorent encore le plan de Maubry.

— Habitée ? balbutie le cameraman.

— Oui, par une créature sphéroïde, rouge et violette. Par une boule de lumière dont la propriété est de s'amalgamer à la pierre, au bois, à l'ivoire, à la glaise.

— Tu penses à une créature vivante ? s'effare la journaliste du *Star-Tribune*.

Joe hausse les épaules.

— Je n'en sais rien. Mais si ces sphères bicolores ne sont pas vivantes, elles possèdent néanmoins le pouvoir d'animer la matière inerte. Je pense à des créatures, mais aussi à des masses d'ondes ou d'électrons, comme vous voudrez. De toute façon, le résultat éclate sous nos yeux. Il n'est plus possible, après les derniers événements, d'évoquer de vulgaires voleurs à figure humaine.

Merket se raidit sur sa chaise.

— Des extra-planétaires ?

— Pas nécessairement, précise Maubry. Ma thèse sur des masses d'ondes ou d'électrons reste valable. Or, de telles inventions peuvent très bien naître d'un cerveau terrestre.

Joan avale son Coca-Cola.

— Les villes attaquées, les victimes... Un homme sensé ne pourrait pas se révolter contre ses semblables.

— Un homme sensé, oui. Mais un fou ? Un déséquilibré ?

Joe se lève. Il tapote l'épaule du sculpteur.

— Nous parlons dans le vide. À quoi bon ? J'ai hâte de passer à l'action directe. Avant toute chose. Norman, je voudrais vous mettre en garde contre le danger réel de notre expédition. Les risques existent. Prenez-vous votre propre responsabilité ?

Mike tend spontanément la main au reporter. Son visage reflète une

volonté inébranlable. Il n'est pas venu de New York pour reculer.

— Comptez entièrement sur moi, Maubry. Si je peux vous aider à éclaircir cette énigme, j'en serais personnellement heureux.

— Merci. Franchement, j'attendais cette collaboration de votre part. Vous saurez bientôt le rôle que je vous attribue. Le succès n'est pas certain. Mais je ne compte absolument pas sur les enquêteurs officiels pour éclairer nos lanternes.

Steve, comme convenu, rejoint nos amis à leur hôtel. Il a posé l'hélicoptère sur le toit-terrasse. Présenté à Norman, il trouve celui-ci très sympathique. Mais il se demande ce que manigance Maubry. Il sait seulement que le nom de ce sculpteur américain figure sur le répertoire des statues volées.

Joan a déjà envoyé plusieurs articles à son rédacteur en chef. Elle voit d'un très mauvais œil la présence de Mike dans leur troupe. Elle craint que cela ne leur attire des ennuis supplémentaires. Elle songe surtout à Daphna, une déesse de la beauté dont Joe se préoccupe beaucoup. Serait-elle déjà jalouse d'un bloc de granit ?

L'hélico quitte Djakarta de bon matin. Il file directement vers le centre de l'île et bientôt il survole le fameux pic culminant à deux milles, là où nos amis avaient aperçu, une nuit, les fameuses sphères lumineuses.

Merket, ragaillardi, jubile :

— Enfin, de l'action ! Ma caméra ne demande qu'à tourner.

Steve fait un crochet au-dessus de Kobak. La vue du village incendié arrache une certaine émotion à nos amis. Joan explique à Norman ce qui s'est passé ici. Et elle glisse à cette occasion :

— Daphna était peut-être du nombre des assaillants.

Joe prend la défense de la statue.

— Daphna n'y est pour rien. Elle a été téléguidée. On l'a utilisée comme un robot.

Livide, le sculpteur voit Kobak qui disparaît sous l'appareil.

— L'armée n'a pas réagi ?

— Si. Mollement. Des hélicoptères ont fouillé les environs. Ils n'ont rien trouvé.

— Vous avez dit aux militaires que vous aviez rencontré des créatures lumineuses dans les montagnes ?

Maubry retient un rire.

— Non. Ils le verront bientôt à la télé. Je ne dévoile jamais mes reportages exclusifs.

Steve ramène l'engin vers le pic rocheux. La végétation tresse une belle couronne verte autour de cette cime étincelante sous le soleil. Vu avec le ciel bleu, sous cette éblouissante lumière équatoriale, le coin paraît moins sinistre.

La gorge est profonde, certes, mais accessible avec prudence. Elle est

beaucoup plus large que Steve l'estimait, l'autre soir. En fait, la nuit perturbe les détails, les distances, fausse les évaluations.

L'hélico plonge dans cette faille naturelle, véritable cicatrice de la montagne. La luminosité s'atténue, devient verdâtre, plus sombre. Le soleil s'accroche tout en haut du défilé et ne pénètre pas au fond de cet abîme vertigineux.

Steve descend entre ces deux murailles de rocher, comme dans un puits. La turbine rugit davantage, réveillant des échos lugubres. Merket, toujours aux aguets, possède son métier dans la peau. Il filme le prodigieux décor et ses prises de vue constituent un merveilleux préambule au reportage de Joe. Ces images se passent pourtant de commentaires.

Jack a repéré une sorte de plate-forme rocheuse. Il y pose l'hélico avec la sûreté d'un pilote chevronné. Quand nos amis quittent le cockpit, ils lèvent la tête vers le sommet de la faille, profonde de trois cents mètres. C'est impressionnant.

Chacun félicite Steve pour sa prouesse. Jack hoche la tête.

— Le jour, demandez-moi ce que vous voulez. Mais la nuit, jamais je ne m'engagerais dans ce défilé. Ce serait un suicide.

Merket semble déçu.

— C'est foutu, alors ?

— Joe met tout le monde d'accord.

— Tranquillise-toi, John. Si nous n'avons rien découvert en fin d'après-midi, nous camperons ici ce soir.

Cette décision amène une grimace sur le visage de Steve. Il n'aime guère cet endroit sauvage. Et Joan remarque avec un frisson :

— Tu veux absolument te mesurer avec les sphères lumineuses ?

— C'est notre seule chance de percer le mystère.

Norman, un peu perdu dans ce décor grandiose qui ne rappelle en rien les buildings de New York, se pose une question. Reverra-t-il Daphna ?

CHAPITRE VIII

La machette à la main, Steve avance en tête de la troupe. Parfois, il frappe de grands coups de lame dans la luxuriante végétation. La sève gicle. Les lianes saignent comme des créatures vivantes.

En file indienne, les autres suivent. Ils cheminent lentement à travers l'étroit sentier que défriche Jack, au fur et à mesure de sa progression. Les frondaisons étouffent les voix, raréfient l'oxygène. Une forte odeur d'humus agresse les narines. De fines gouttelettes d'humidité tombent sur les épaules. L'atmosphère ressemble à celle d'une étuve, poisseuse, moite. Le sol spongieux garde les empreintes des pas.

Les hommes suent, ils s'asphyxient. Fréquemment, ils s'arrêtent et reprennent leur souffle. Merket marche juste derrière Steve, la caméra braquée. Il filme la profondeur des fourrés et la lente progression de la troupe. Son sac à dos lui brûle les épaules. Sa chemise s'auréole de larges plaques de transpiration. Profitant d'une pause, Steve remarque :

— S'il nous arrivait quelque chose, personne ne viendrait nous chercher ici.

Joan tremble. Une terrible impression d'insécurité l'environne. La sueur colle ses cheveux sur son front et elle a l'impression de se mouvoir dans une chape de plomb.

Joe la rassure et plaisante :

— Excellent pour maigrir, ce bain de vapeur !

La journaliste hausse les épaules.

— Je pense que Jack a raison. Personne ne sait que nous sommes ici. C'est une imprudence impardonnable.

— Ah ! non, râle Maubry, furieux. Tu n'aurais pas voulu que je dépose un préavis à la police pour visiter cette gorge ! Nous serions assaillis par les flics. Moi, j'aime la tranquillité. Pas vous, Norman ?

Celui-ci hésite. L'aventure dans la jungle ne le tente pas spécialement. Il a accepté la proposition du téléreporter uniquement avec l'espoir de retrouver Daphna.

— Ma foi..., balbutie-t-il, trempé jusqu'aux os.

Merket prend des gros plans sur les visages fatigués de ses compagnons. Il veut montrer la dureté de la marche à travers l'épaisse végétation. Il explique :

— L'autre nuit, du cockpit de l'hélico, nous apercevions les sphères lumineuses se déplaçant à travers les arbres. Parfois, les frondaisons nous les masquaient totalement. Et puis elles ont fini par disparaître

d'une façon définitive.

Joe se repère à un endroit où la forêt s'éclaircit. Il fait le point :

— Le fond de la gorge est envahi par la forêt vierge. Mais je crois que le défilé s'achève en cul-de-sac, d'un côté comme de l'autre.

Steve essuie la lame de sa machette à une large feuille. Il grimace :

— Alors, bientôt nous serions coincés ?

— Si l'on ne trouve rien, nous rebrousserons chemin, décide Maubry.

Il tapote la crosse de la carabine qu'il tient en bandoulière.

— Et si quelqu'un nous attaque, nous nous défendrons. Je vaux Merket au tir.

— Quelle prétention ! blague le cameraman. Vous l'entendez ? On dirait qu'il met mouche dans la cible à tous les coups.

Jack remarque justement :

— Que vous tiriez bien ou mal, cela importe peu puisque les balles restent sans effet sur les statues. En tout cas, rien ne prouve que nous découvrirons les sphéroïdes lumineux. Surtout la journée. S'ils se déplacent par la pensée, comme le soutient Maubry, ils sont peut-être à des milliers de kilomètres d'ici.

Joe s'emporte rapidement car tout le monde s'acharne contre lui. Aucun de ses compagnons ne semble enthousiasmé.

— Nom de Dieu ! jure-t-il, haussant la voix. Ces machins bicolores ont bien établi leur quartier général quelque part ! Vous croyez donc qu'ils vadrouillent au hasard, à travers le monde ?

Ils reprennent leur progression. La végétation s'espace et, vers midi, ils se heurtent à une falaise impressionnante. Ils lèvent la tête, aperçoivent le sommet de la faille, là-haut, à trois cents mètres. Un à-pic vertigineux.

— Si l'on tombait..., murmure Norman avec un frisson.

— Taisez-vous donc ! gronde Joe. Vous voyez bien que nous sommes en bas !

Il scrute à la jumelle toute la tranche de la falaise plongée dans l'ombre. Au-dessus de l'abîme, le soleil forme une arche de lumière, mais ses rayons n'atteignent pas le fond de la profonde gorge.

Soudain, le téléreporter émet un sifflement. Il retire ses jumelles de ses yeux et désigne la paroi abrupte.

— Il y a d'immenses cavernes, taillées à flanc de roche. J'en découvre seulement les entrées.

Les lunettes d'approche passent de main en main. Tout le monde est d'accord. On distingue de vastes grottes dont on ne peut apprécier la profondeur.

Joe a déjà remarqué un chemin.

— Un étroit sentier conduit à un entablement. Il ne faut pas avoir le vertige.

Il s'adresse à ses amis :

— Quelqu'un craint-il le vide ?

Comme personne ne répond par la négative, le reporter se montre satisfait. L'envie d'explorer ces cavernes le tenaille.

— Bon. Nous nous hisserons jusque là-haut. Par précaution, nous nous encorderons. Je retourne à l'hélico pour prendre quelques affaires. Le chemin du retour, tout tracé, sera plus rapide.

Il revient à l'hélicoptère, s'assure que tout va bien dans le secteur, et retrouve ses amis en train de casser la croûte. Il ramène des cordes. Il suppose qu'il a parcouru un kilomètre, aller et retour. Deux bonnes heures ont donc été nécessaires pour ouvrir une voie de cinq cents mètres dans l'inextricable végétation. C'est dire la difficulté de l'opération !

Après le déjeuner, les hommes se concertent. Chacun donne son avis.

— Il vaudrait mieux attendre la nuit, suggère Merket. Nous serions moins vite repérés.

Steve, lui, se montre vraiment allergique aux ténèbres. Il ne se voit guère en train de gravir ce sentier escarpé, environné par l'obscurité. Et il n'a pas tort.

— Vous voulez vraiment qu'on se casse la gueule, Merket ! Décidément, vous ignorez les plus élémentaires règles de sécurité. Même avec des cordes, l'escalade apparaît déjà dangereuse de jour. Alors la nuit, n'en parlons pas !

— Steve a raison, appuie Norman. J'ai fait de l'alpinisme. On ne se hasarde pas dans la montagne, la nuit. Ou alors il faut être un casse-cou.

Évidemment, Joan se range du côté de Mike et Joe prend une sage décision :

— Nous grimperons cet après-midi et, si nous n'avons pas le temps de redescendre, nous camperons là-haut.

Ils étudient le terrain. Le début de l'ascension ne semble pas tellement difficile. Les embûches commencent véritablement dans la seconde partie du parcours. Parvenu à ce point-là, il faudra s'encorder.

Le plus décidé est le cameraman. Il s'élance le premier sur le sentier qui s'élève en lacet sur un éboulis. Mais il n'a pas parcouru dix mètres qu'un grondement naît au-dessus de sa tête.

Norman voit le danger. Il hurle :

— Attention, Merket !

Celui-ci a compris l'origine du grondement. Un bloc de rocher s'est détaché de la paroi et il déboule à toute allure. Heureusement, sa trajectoire évite l'homme. Le projectile, rejaillissant sur des aspérités, rebondit, entraînant d'autres cailloux dans sa chute. Finalement, il va s'écraser contre un arbre auquel il entaille profondément le tronc.

Le silence se rétablit dans la gorge. Mais cette chaude alerte donne singulièrement à réfléchir à nos amis. L'opération revêt un caractère franchement dangereux.

Joan insiste :

— Supposez qu'un de ces blocs fauche l'un d'entre nous au passage.

— Bah ! grimace Merket. C'est un incident, sans plus.

Il montre l'exemple d'une témérité exceptionnelle, frôlant l'inconscience. Il se hasarde à nouveau sur le sentier. Il se retourne et appelle ses compagnons :

— Alors, vous venez ?

Norman répond à l'invitation. Il s'engage derrière le technicien, puis Steve et Joan. Maubry ferme volontairement la marche. Mais, très rapidement, un nouveau danger menace la troupe.

Un second rocher, nettement plus gros que le premier, roule de la falaise dans un nuage de poussière. Cette fois encore, sa trajectoire évite les hommes.

Joe comprend que le hasard n'intervient pas seul dans cette série d'incidents. D'ailleurs, il confirme :

— J'ai vu l'endroit d'où le rocher s'est détaché. C'était juste sur l'entablement, devant l'entrée des cavernes...

Il n'a pas achevé sa phrase qu'un troisième projectile déboule de la corniche. Cette fois, le bloc monstrueux passe beaucoup plus près et la poussière environne nos amis. Dix mètres plus à droite et Merket était emporté comme un fétu.

Maubry tousse et crache :

— Foutons le camp d'ici. J'ai l'impression que quelqu'un ne désire pas notre visite.

Ils rebroussement chemin en vitesse et se réfugient à la lisière de la forêt. Là, ils ne risquent rien.

Le téléreporter fouille la paroi à la jumelle. Il s'attarde sur l'entablement et remarque plusieurs blocs de rocher, alignés sur le bord, prêts à être précipités dans le vide. Mais il n'aperçoit pas âme qui vive.

Tous lèvent les yeux vers la corniche. Ils s'attendent à voir les sphéroïdes lumineux. En vain. Pourtant, l'avalanche ne s'est pas déclenchée toute seule.

— *Ils* veulent nous empêcher de monter, maugrée Joe. Ça signifie qu'*ils* sont là-haut.

Merket, au zoom, prend des gros plans sur l'entrée des cavernes. Avec un peu de recul, il distingue très bien plusieurs trous noirs.

Maubry soupire, découragé :

— *Ils* nous obligeront à monter la nuit.

Mais qui se cache dans les grottes ?

Nos amis récidivent au cours de l'après-midi, vers 16 heures. Leur tentative se solde par un nouvel échec. Une quatrième avalanche de pierres les fait battre précipitamment en retraite.

— C'est trop dangereux, décide Joe. Nous attendrons la nuit.

Steve ouvre des yeux effarés.

— Vous voulez vous casser la gueule, Maubry ! En pleine obscurité, nous risquons de glisser dans le vide. Or, si nous utilisons des lampes, ils nous verront comme en plein jour.

Le téléreporter ne cache pas les difficultés de l'ascension, mais il met vite les choses au point.

— Je ne veux exposer la vie de personne. J'irai seul avec Merket.

Norman se mêle à la conversation :

— Si j'ai bien compris, vous nous prenez pour des dégonflés.

Joe hausse les épaules.

— Vous êtes des types prudents, et vous avez raison. Nous serons bien contents, mon cameraman et moi, que vous alertiez des secours si quelque chose se passait.

Ils attendent ainsi jusqu'à la nuit. Celle-ci venue, de grandes discussions animent nos amis. Steve, Norman et même Joan, insistent pour accompagner les deux intrépides.

Maubry vérifie le chargeur de sa carabine. Il vitupère :

— Ah ! Fermez-la ! Vous ne voyez pas que vous rendrez davantage service en restant ici ?

— Comment ça ? bredouille le sculpteur.

— Steve se démerde à la radio. Si nous avons besoin d'aide, il alerterait Djakarta.

— O.K. ! opine le pilote. Mais comment saurons-nous que vous êtes en difficulté ?

Joe tire un talky-walky de sa poche. Il le tend à Jack.

— Prenez ça. J'en ai un autre.

— Vous avez tout prévu.

— Vous ne pensez pas que je fonce à l'aveuglette ? Je compte ramener mon reportage.

Merket et Maubry s'encordent. Puis ils serrent la main de leurs camarades. Joan presse son mari dans ses bras. Une larme coule sur sa joue. Mais elle a l'habitude et dissimule son angoisse.

— N'oublie pas, mon chou. L'émetteur ! Utilise-le à la moindre alerte. Ne sois pas inconscient et stupide.

La jeune femme voit les deux hommes qui s'engloutissent dans la nuit épaisse. Des nuages masquent les étoiles et la lune. C'est un temps idéal. Ni chaud ni froid, ni trop lumineux. Juste assez pour avancer un pied devant l'autre sans trop d'hésitation.

Au bout d'une demi-heure, combien ont-ils parcouru ? Trois cents mètres ? Cinq cents ? Ils n'en savent rien. Ils avancent prudemment et ne recherchent pas la performance, ni un record contre la montre.

Joe et John ne possèdent pas seulement les mêmes initiales. J.M., tous les deux. Cela les prédestinait à une association. Ils forment en tout cas une équipe admirable. Ils traquent l'événement dans des conditions parfois extraordinaires. Ils ont à leur actif des reportages sensationnels.

Joe marche le premier. Non par bravade, mais parce qu'il tient son fusil à la main. John est déjà assez embarrassé avec son sac à dos et sa caméra. Et si un ennemi se présentait, Maubry pourrait tirer sans être gêné par son compagnon.

Ils s'arrêtent et reprennent haleine. L'escalade ne les effraie pas, car ils ont déjà tâté de la montagne. Sportifs, ils entretiennent leurs muscles.

— Au fond, résume le mari de Joan, mieux vaut que Steve et Norman ne soient pas venus avec nous. Je doutais de leur condition physique.

Merket sonde le vide. Les ténèbres uniformisent le décor, un trou noir s'étend sous ses pieds. Pourtant, le sentier est moins difficile que prévu. Il monte en pente raide, certes, mais sa largeur assure une marge de sécurité.

— Si l'on rassurait les autres ? suggère John.

Joe acquiesce. Il sort le talky-walky de sa poche, étire l'antenne. Il approche l'appareil de sa bouche.

— Allô ! Steve ?

Comme il ne reçoit pas de réponse, il récidive :

— Jack, vous m'entendez ?

Plusieurs appels restent négatifs. L'inquiétude burine le visage de Maubry. Il songe à Steve et à Norman, évidemment, mais surtout à Joan.

— Nom de Dieu ! s'impatiente-t-il. Qu'est-ce qu'ils foutent en bas ? Pourtant, j'ai laissé à Jack un émetteur qui marchait. Et je lui ai dit que j'appellerais périodiquement.

De rage, il va presque jeter le talky-walky dans le vide lorsque Merket lui saisit le bras. Il sent un tremblement dans la main du cameraman. Si c'était jour, il verrait son copain livide comme un mort.

— Joe ! bégaie le technicien.

— Quoi ?

— Retourne-toi, sans brusquerie.

Le téléreporter devine que quelque chose ne gaze pas. Il pivote avec lenteur, comme s'il allait reprendre sa marche en avant. Mais il se fige. Il aperçoit une ombre devant lui, sur le sentier. Une drôle d'ombre.

Puis il en remarque une autre, derrière Merket. Le chemin est barré, en haut comme en bas.

Deux autres silhouettes épaisses, massives, surgissent à leur tour du néant. Elles sont apparues instantanément comme des fantômes. Nos amis n'ont entendu personne marcher sur le sentier.

Bloqués à mi-pente par quatre créatures mystérieuses, il ne leur reste même pas le secours d'appeler leurs compagnons. Et ils savent trop bien que la carabine ne sert à rien. Sinon à faire du bruit !

*
* *

Pendant que Maubry et Merket gravissent la falaise, que se passe-t-il au fond de la gorge ?

Joan voit disparaître les deux hommes avec angoisse. Mais ses craintes se dissipent quand elle songe qu'elle peut à tout moment appeler son mari par le truchement du talky-walky.

Steve hoche pourtant la tête avec inquiétude.

— S'il fallait que nous rebroussions chemin en vitesse, jamais nous ne décollerions avec l'hélico.

— Pourquoi ? sursaute Norman.

— Parce que nous nous casserions immanquablement la figure contre les étroites parois du défilé. Le jour, c'est encore du gâteau. Mais la nuit !

Le sculpteur esquisse une grimace abominable. Il regrette presque de s'être embarqué dans cette galère.

— Nous sommes cloués ici jusqu'à demain matin, en définitive ?

— Exact ! assure Steve.

— C'est gai, grogne Mike.

Soudain, celui-ci décoche un grand coup de coude dans les côtes du pilote. Ce dernier proteste avec vigueur :

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Norman parle difficilement. Une boule lui obstrue le gosier. Il tend une main tremblante dans une certaine direction. Ce qu'il voit lui donne déjà des cauchemars.

— Des types..., hoquette-t-il.

Joan se retourne. Elle se réfugie entre les deux hommes et reconnaît vite les créatures qui intriguent tant Mike. Sa bouche s'arrondit d'effroi.

— *Les statues !*

Dans la nuit, elles semblent des hommes. Mais si l'on remarque les détails, on s'aperçoit de l'erreur. Joan en compte huit. D'où viennent-elles ? Comment sont-elles arrivées jusque-là ?

— Des statues vivantes ! halète Norman, épouvanté.

Il n'a jamais assisté à ce phénomène, le pauvre ! Et sa panique

s'explique. Il est excusable. Il regarde ces hommes de pierre en évoquant le souvenir de Daphna. Mais, apparemment, il n'y a pas de femme parmi les huit effigies mouvantes.

— Nous n'avons rien pour nous défendre, constate le sculpteur.

— Bah ! ricane Jack. Les balles sont inefficaces.

— Que vont-ils faire ?

— S'ils ne nous aplatissent pas comme des galettes, nous aurons de la veine !

Les créatures, comme des soldats, s'approchent lentement et encadrent nos amis. Ceux-ci comptent cinq statues en pierre et trois en bois. Du moins Norman, spécialiste en la matière, le suppose, malgré la faiblesse de l'éclairage.

— Elles ne dépassent pas la taille humaine, remarque Joan avec soulagement. En apparence, ce sont les mêmes qui ont lancé des commandos sur certaines villes de la planète.

Steve glisse sa main dans sa poche, évitant les gestes brusques. Il tâtonne le talky-walky, le sort lentement, étire l'antenne. Il souffle dans l'oreille de Joan :

— Je vais appeler Joe.

Mais un homme de pierre, viril, nullement humilié par sa nudité, aperçoit l'émetteur. Il fait trois pas en avant. De sa lourde main de granit, il arrache le talky des doigts du pilote. Il le jette à terre et l'écrase sous son pied comme une boîte d'allumettes.

Haletant, Steve contemple l'engin en bouillie. Il avale sa salive, se remémore l'hélicoptère écrasé par le bouddha. Puis l'une des statues le saisit par le bras et l'entraîne vers le sentier.

Joan et Norman sont poussés à leur tour en avant, en direction de la falaise. L'un des hommes de pierre s'engage déjà sur le chemin conduisant à la corniche. Il invite nos amis à le suivre, d'un signe du bras.

Le sculpteur new-yorkais comprend les intentions de leurs ennemis.

— Ils veulent qu'on monte là-haut. Merket et Maubry nous précèdent. Mais sans corde, jamais nous n'arriverons vivants.

— Ah ! Taisez-vous donc, Norman ! maugrée Steve. Que voulez-vous que nous fassions ?

Ils suivent les traces de Joe et du cameraman, encadrés solidement par de curieux gardiens. Jamais des hommes n'ont vécu une aventure aussi hallucinante.

Car, dans la demi-pénombre, ces blocs de pierre et de bois prennent l'allure de monstres. Ils iraient tellement mieux dans un musée ou dans une galerie d'art !

Tandis qu'ici, ils sont anachroniques. Franchement, ils ressemblent à des créatures vomies de l'enfer ou d'une autre planète. À qui obéissent-ils ?

CHAPITRE IX

Joe agit avec vivacité. Il n'aime pas les hésitations. Il ajuste la statue qui se dresse devant lui et tire deux coups de feu. Mais il a l'impression que ses balles ricochent contre un mur. À peine ébrèchent-elles le bloc de pierre, insensible et impérissable.

Au fond de la gorge, en pleine nuit, les coups de carabine prennent une ampleur considérable. Ils résonnent lugubrement, se répercutent.

Merket est effrayé. Il ouvre des yeux immenses.

— Joe ! Tu es fou. Tu sais bien que ça ne sert à rien.

— *Ils nous empêchent de passer.*

Tu as pensé à Joan ? En entendant les coups de feu, elle doit s'inquiéter salement. Voilà le résultat de ton action. À l'heure actuelle, avec Steve et Norman, elle va chercher à nous rejoindre. C'est ça que tu veux ?

Maubry hausse les épaules.

— Pourquoi Steve ne m'appelle-t-il pas pour me demander ce qui se passe ?

Il secoue son talky-walky inutile et grogne :

— Ils sont toujours muets, en bas.

Une poigne de fer saisit soudain le reporter. Celui-ci tente vainement d'échapper à l'étreinte. L'homme de pierre lui arrache son fusil et le jette dans le vide.

Joe se débat et crie :

— Sauve-toi, John !

Le cameraman reste impassible et garde son sang-froid.

— Tu vois bien. *Ils* veulent que nous les suivions.

— Où ça ?

— En haut, vers les cavernes.

Merket se sent violemment poussé dans le dos. Projeté en avant, il bouscule son camarade. Alors les deux reporters T.V. comprennent qu'ils n'ont pas le choix.

Ils obéissent. Deux statues les précèdent et deux autres leur emboîtent le pas. C'est impressionnant, insolite. Dans la nuit, les créatures de pierre se découpent étrangement. Elles se meuvent avec lenteur, comme à regret, d'une démarche lourde, pesante.

Nos amis ne peuvent pas remarquer l'expression de leurs gardiens. Mais ceux-ci possèdent-ils une expression sur leurs visages de granit ? Apparemment, leurs yeux sont rigides, sans éclat. Seuls les membres bougent. L'animation se réduit à sa plus simple extrémité.

Après de nombreux méandres, le sentier accède sur la corniche. Au

fond, avec de la prudence, l'escalade ne présente pas tellement de difficulté, moins qu'au premier abord.

L'entrée d'une caverne dessine son orifice noir dans l'obscurité. Joe et Merket sont poussés à l'intérieur de la grotte et leurs quatre gardiens demeurent en faction auprès d'eux.

Ils attendent au moins une demi-heure. Puis d'autres silhouettes se présentent sur l'entablement rocheux. Une troupe plus nombreuse.

Maubry ne s'y trompe pas. Il reconnaît très vite les nouveaux arrivants.

— Joan ! appelle-t-il.

— Joe !

Ils se retrouvent, s'étreignent longuement.

— Tu n'as rien, mon chou ? s'informe Maubry.

— Non. Et toi ?

— Tout va bien.

— Pourquoi as-tu tiré ?

— Oh ! J'ai essayé de *les* effrayer... Et, en bas, pendant ce temps, vous ne répondiez pas à mes appels.

Joan se blottit contre la poitrine de son mari. Elle roucoule :

— *Ils* nous ont assaillis peu après votre départ.

Steve et Norman, essoufflés par leur ascension, rejoignent leurs camarades. Jack désigne le cercle des statues immobiles.

— *Ils* nous retiennent prisonniers.

Joe hoche la tête. Il ne paraît pas inquiet.

— Alors, Steve, vous êtes quand même monté jusque-là, malgré la nuit ?

— J'étais obligé.

— N'empêche, vous l'avez fait. Cela signifie que vous vous sous-estimiez. Ce triomphe sur vous-même vous sera très salutaire dans l'avenir.

Norman cherche quelque chose dans la caverne dont il n'apprécie même pas les dimensions. Les ténèbres noient les détails. Il ne voit que les masses rigides des statues, apparemment redevenues inertes. Pourtant, une légère phosphorescence émane des blocs. La vie subsiste donc en eux.

— Daphna..., appelle Mike d'une voix douce. Tu es ici ?

Joe lui balance un coup de coude.

— Bouclez-la, Norman, conseille-t-il. Ce n'est pas le moment que Daphna intervienne. D'ailleurs, il y a de fortes chances pour qu'elle ne soit pas « habitée » actuellement.

— Ça manque de lumière, là-dedans, maugrée Merket. Si j'utilisais la lampe fixée sur ma caméra ?

— Laisse ton bazar tranquille ! ordonne Maubry. Tu sais très bien qu'*ils* n'aiment pas la lumière. Ne *les* provoquons pas. Attendons

patiemment. *Ils* ne nous ont pas amenés ici pour des prunes.

Dans la pénombre, quelque chose bouge. Une silhouette émerge du fond de la caverne. Comme une faible clarté provient de l'entrée, nos amis distinguent vaguement une statue de marbre blanc.

Leurs yeux s'accoutument à l'obscurité. La statue blanche, immaculée, représente un homme vêtu à la romaine, les pieds dans des sandales. Une toge recouvre ses épaules. Une barbe lui donne un air patrilial.

Les autres blocs de pierre et de bois, grisâtres, s'écartent mais forment une double haie. Il serait vain à nos amis de fuir.

Du reste, le spectacle devient intéressant. Une voix monocorde sort de la masse de marbre blanc :

— Vous avez devant vous les premiers habitants de la Terre.

Ces paroles arrachent un cri de stupeur à Maubry et à ses compagnons. Ils s'attendaient à tout mais pas à cette révélation. Car elle dépasse l'imagination !

La statue blanche poursuit :

— Oui. Les hommes de chair et de sang sont venus plus tard pour nous coloniser. Ils ont fait de nous des robots.

Joe étouffe littéralement ! Il a envie de bondir et de rosser le curieux personnage. Il se retient car il ne franchirait même pas les six mètres le séparant du patriarche en marbre. Les autres statues interviendraient !

Mais il ne se laisse pas dire des âneries. Il proteste avec véhémence :

— Vous avez un sacré culot ! Qui vous a raconté que les hommes n'étaient pas les premiers habitants de la planète ?

— D'autres créatures, extrêmement civilisées.

— Eh bien ! elles se foutent le doigt dans l'œil ! Si vous existez, c'est justement grâce aux hommes qui vous ont sculptées. Vous savez ce que vous êtes ? Un art. Un art tout court. Un moyen d'expression. Vous ne comprenez évidemment pas.

— Non, dit le monolithe blanc. Je crois les créatures qui nous ont révélé la vérité. Car vous mentez. Vous venez d'ailleurs. Vous avez pris notre forme. Mais la grande révolte a sonné pour tous les « opprimés » de pierre, de bois, de métal...

— Faux ! Archifaux ! interrompt Maubry, scandalisé. Vous déconnez à plein tube, mon pauvre vieux ! Puisque je vous répète que vous êtes sorti des doigts d'un sculpteur... Diable ! Comment pourrais-je vous expliquer ça ?

— Nous avons décidé de nous venger, s'obstine la statue blanche. Nous écraserons les hommes, nos envahisseurs. Nous libérerons notre planète...

Joe lève les bras au ciel. Il se tourne vers ses compagnons et les prend à témoins.

— Vous l'entendez ? Il renverse les rôles ! Le comble ! Je me demande qui a pu lui mettre l'esprit de travers. Nom de Dieu, vous autres, ne restez pas bouche bée ! Ouvrez vos gueules et criez la vérité !

Merket tapote l'épaule de son ami.

— Ne te fatigue pas, Joe. Tu parles à un bloc de pierre. Il ne t'écoute pas. Il ne te croit pas. Les créatures civilisées qu'il évoque le téléguident. À mon avis, ces monolithes ne possèdent pas la moindre cervelle.

Maubry se radoucit. Il comprend que John a raison. Il désigne le patriarche de marbre.

— Celui-là est doté de la parole. Mais c'est du bidon. Il s'exprime par le truchement d'un traducteur linguistique. Il ne possède pas d'organe vocal. Alors *qui* parle à sa place ?

Le technicien hausse les épaules.

— Les sphéroïdes lumineux, sans aucun doute. Mais pourquoi, diable, font-ils croire aux statues qu'elles sont les premiers habitants de la Terre ? C'est idiot, franchement idiot. Des créatures intelligentes peuvent-elles ignorer notre civilisation ?

Il tire sa caméra de son sac, la braque sur le bloc de marbre blanc.

— Tu vas *les* filmer ? halète Joe, anxieux.

— Et comment ! Je veux ramener de la pellicule. Tu as enregistré les paroles du patriarche barbu ?

— Oui. Discrètement, bien sûr.

— O.K. ! Alors j'y vais.

La lampe à iode fulgure soudain dans l'obscurité, aveugle nos amis. Son rayon enrobe la statue de marbre. La caméra ronronne. Précipitamment, les sphères lumineuses jaillissent des blocs de pierre et se réfugient dans les profondeurs de la grotte.

— Bon Dieu ! Éteins ça ! hurle Joe. Tu vas nous attirer des ennuis.

Merket donne une dernière giclée sur les hommes de pierre, alignés, immobiles. Il jubile :

— Regardez-les ! *Ils* ne bougent plus. *Ils* ont besoin des *autres*, des sphéroïdes bicolores. *Nos vrais ennemis ne sont pas les statues.*

La lampe s'éteint, replongeant la caverne dans les ténèbres. Alors les étranges créatures sphériques réapparaissent, s'incorporent à nouveau aux monolithes. Ceux-ci, rendus furieux, se précipitent sur les hommes et les maîtrisent.

*

* *

Les reporters ont changé de caverne. On les a transférés dans une grotte voisine et ils sont gardés par des statues de métal.

Celles-ci, en bronze, sont impressionnantes. Certaines représentent

des militaires ou des types célèbres dans leur pays d'origine. Elles ont quitté leur piédestal, dans un square ou sur une place. Animées par les sphéroïdes, elles se sont transportées jusqu'ici par la seule force de la pensée. Et maintenant, elles obéissent aveuglément à leurs nouveaux maîtres.

Leur consigne est formelle. Elles doivent empêcher les prisonniers de s'évader. Aussi forment-elles une véritable muraille devant l'entrée. D'autres gardent les issues secondaires. Car toutes les cavernes communiquent entre elles. C'est un vrai labyrinthe.

Nos amis ignorent ce qu'on attend d'eux. Ils auraient bien voulu interroger la statue de marbre blanc, mais celle-ci a regagné une mystérieuse cachette. Ils se perdent en conjectures. Pourtant Joe ne s'illusionne pas.

— *Elles* ont un plan, murmure-t-il.

— Qui ? Les statues ? demande Merket.

— Idiot ! Je parle des créatures sphéroïdes, les seules intéressantes. Les blocs de pierre ou de métal, eux, ne sont que des objets sans valeur. Ils sont devenus réellement des robots, des instruments.

Le jour filtre par l'entrée principale. En toile de fond, nos amis aperçoivent les silhouettes massives de leurs gardiens, apparemment pétrifiés.

Maubry observe des détails.

— Hum ! La sortie est bouchée. Une évason s'avère problématique. Nous ne forcerions pas le barrage.

Norman n'en croit pas ses yeux. La présence à ses côtés de statues vivantes le rend fou. Il s'agite.

— Insensé ! Ahurissant ! Périrons-nous tous écrasés ?

Joe se caresse le menton. Il susurre :

— Déjà joli que nous soyons encore en vie ! Nous aurions pu subir le sort des habitants de Kobak. Par conséquent, nos ennemis ne cherchent pas à nous tuer. Du moins pas pour le moment.

— Otages ? lance Steve.

— Probable, opine Maubry. Il est toujours bon d'avoir une monnaie d'échange.

Le cameraman lance un effroyable soupir. Il se tient le ventre et bâille :

— J'ai la fringale.

Le téléreporter rit nerveusement :

— Ça m'étonnerait que tu trouves ici quelque chose à te mettre sous la dent. Je ne crois pas que les statues aient besoin de nourriture. Quant aux sphéroïdes, ils doivent avoir un tout autre genre d'alimentation !

— On la saute, alors ?

— Oui. Ça te fera maigrir !

Puis des inquiétudes plus sérieuses abîment Maubry dans de sombres réflexions. Au-dehors, le jour s'épanouit comme une fleur et, gênés par le soleil, les gardiens de bronze se renfoncent légèrement dans l'ombre.

Joe note ce détail.

— Ils n'aiment pas la lumière. Ils vivent plutôt comme les hiboux ou les chauves-souris.

— Tu parles des statues ou des sphéroïdes ? glisse Joan.

— Des sphéroïdes. Les statues ne constituent qu'un « habitacle », un « corps », une enveloppe. Les sphères fuient la lumière trop intense. La preuve. Quand elles s'approprient les monolithes, elles agissent toujours de nuit et perturbent l'électricité.

Norman pose une question intéressante :

— Les communiqués ne signalaient plus de disparitions ces derniers temps. Les sphéroïdes seraient-ils blasés ?

Joe trouve une réponse satisfaisante.

— Ils ne veulent pas plus que leurs besoins.

Le nombre des effigies doit s'équilibrer au leur.

— Ils seraient donc des centaines sur la Terre ? s'effare Joan.

— Probable.

Merket vérifie le bon fonctionnement du magnétoscope puis de la caméra. Un sourire de satisfaction tire sa bouche.

— Une veine. *Ils* n'ont rien bousillé.

— Nourris-toi d'images, mon vieux, ironise Maubry. Ça te tiendra toujours l'estomac !

Son front s'assombrit à nouveau. Pour Joan, qui le connaît bien, cette attitude cache des préoccupations importantes. Elle s'assoit près de lui, sur la roche légèrement humide, et elle l'oblige à le regarder bien en face.

— Mon chou, à quoi penses-tu ?

— Euh !..., hésite le reporter.

— Si, parle. Tu n'as rien à nous cacher.

— Eh bien ! si tu tiens à le savoir, je songe aux statues monumentales d'Égypte, du Mexique, et surtout de l'île de Pâques. Elles constituent de dangereuses réserves pour les créatures sphéroïdes. À tout moment, celles-ci peuvent rendre vivants de tels monstres. Il s'agit que l'une d'elles s'incorpore à la pierre. Et puis il y a tous les bouddhas des Indes et de l'Extrême-Orient. Tu imagines l'armée formidable que les sphéroïdes pourraient dresser contre les hommes ?

Joan devient livide. Elle se mord les lèvres.

— Les créatures lumineuses désirent-elles vraiment nous chasser de la Terre ?

— Je n'en sais rien.

— C'est une utopie. Les hommes riposteront avec leurs armes atomiques, s'il le faut. Nos ennemis sont-ils seulement conscients de notre force ?

— Oh ! notre force, répète Joe. Un bien grand mot.

— Tu n'y crois pas ?

— Je crois surtout que des cerveaux qui ont réussi à animer la matière inerte peuvent nous donner des leçons. Alors la force ne sert pas toujours. Parfois, l'intelligence est préférable.

Maubry attire Norman près de lui. Il lui fait des confidences :

— Je ne vous ai pas demandé de venir avec moi pour des clous. Le moment est arrivé de me servir de vous.

— Comment ça ? s'étonne le sculpteur. Joe développe son plan longuement mûri.

— C'est simple. Je suis persuadé que ces cavernes servent de lieux de stockage pour les statues volées. Il y a donc quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que Daphna soit ici.

Un long frémissement parcourt le corps de l'artiste new-yorkais.

— Daphna ? halète-t-il.

— Oui. Votre œuvre est sûrement vivante, « habitée » par une créature sphéroïde. Vous allez donc essayer de la rencontrer.

— C'est impossible ! déclare tout net Norman.

— Attendez donc avant de juger. Les statues sont sourdes et muettes. Mais la créature qui les habite est pensante, elle. Pensante ! Vous comprenez ?

Mike reste ahuri et Joe soupire :

— Décidément, il faut vous mettre les points sur les « i ». Concentrez-vous. Songez fortement, intensément à Daphna, comme si elle était devant vous.

Norman se dresse. Il écarte les jambes, tend sa pensée à l'extrême. Cette concentration fige son regard, burine son front et lui impose un effort considérable.

Steve, Joan et Merket observent la scène avec intérêt. Ils ne connaissent pas encore le plan de Joe, mais ils devinent un moment décisif, lourd de conséquences. Attentifs, ils retiennent leur respiration.

Mike ouvre la bouche et répète plusieurs fois :

— Daphna... Daphna...

Au bout de trois minutes, il renonce, complètement épuisé, vidé de son énergie psychique. Il se frotte les yeux, essuie la sueur qui ruisselle de son front.

— Alors ? demande Maubry.

— Rien. Pourtant, je vous jure, j'ai essayé.

— Vous n'avez pas « accroché » une autre pensée, enfin quelque chose dans ce genre ?

— Non.

Les bras de Joe retombent mollement le long de son corps. Il ne désespère pas.

— Nous recommencerons, Norman. Reposez-vous. Je suppose que Daphna est inhabitée pour le moment. Stockée quelque part dans ces cavernes, au milieu d'une centaine d'autres statues, elle n'est qu'un bloc de granit rigide, immobile, sans vie. Elle attend qu'une des créatures lumineuses anime sa matière.

— Je ne capterai pas la pensée de Daphna, proteste Mike, mais celle de l'autre, du sphéroïde !

— C'est la même chose.

— La même chose ? Vous y allez un peu fort, Maubry !

— Non. Les êtres impalpables s'incorporent à la matière inerte et ils donnent à la pierre, au bois, au métal, leur propre pensée. Sinon comment expliquer qu'ils rendent vivant quelque chose d'inanimé ? Je ne voudrais pas vous faire un cours de physique car c'est compliqué. N'empêche, j'ai toujours aimé les sciences et sur ce point mon expérience personnelle m'a déjà habitué à pas mal de surprises. Je crois que rien n'est impossible à un cerveau intelligent. Je ne parle pas obligatoirement d'un cerveau terrestre. Car si l'on s'en réfère à la forme, à la morphologie de ces créatures lumineuses, celles-ci ne peuvent venir que d'une autre planète. Et il sera très difficile, sinon impossible, de savoir pourquoi elles prennent les statues pour les premiers habitants du globe !

Merket sent de plus en plus des tiraillements d'estomac. Il se déchaîne contre Norman, Steve et Joan.

— Vous êtes malins d'avoir laissé les sacs en bas ! Nous aurions de la victuaille au moins pour quarante-huit heures.

Joan hausse les épaules.

— Quand les statues nous ont entourés, soudainement, nous pensions à autre chose qu'aux sacs !

John ne paraît pas satisfait de la réponse. Il agrippe Maubry par le bras.

— Vrai, tu comptes sur Daphna pour nous tirer de là ?

— Pardi ! réplique Joe.

— Tu as vu les zigs en bronze, à l'entrée ?

— Oui.

— Je comprends, ironise le cameraman. M^{lle} Daphna sortira tous ses artifices féminins et nos gars en bronze tomberont sous le charme... Tu ferais mieux de te réveiller, Joe ! Car je crois que tu rêves.

Mike essaie encore deux fois d'entrer en contact avec sa statue. Il subit deux échecs et il se décourage :

— Maubry... Je pense comme Merket. Vous rêvez.

Joe sombre dans de noires réflexions. Au fond, ses compagnons

n'ont-ils pas raison ? Ne franchit-il pas les barrières de l'impossible ?

Il imagine toujours les monstrueuses statues de l'île de Pâques, devenues furieuses, et écrasant tout sur leur passage.

Il plonge son visage dans ses mains largement ouvertes et il chasse de son esprit ces visions de cauchemar.

CHAPITRE X

Mike recommence. Il prend la position adéquate qui lui permet la plus grande concentration d'esprit. Debout, jambes écartées, la tête légèrement en arrière, le regard fixe, les bras décontractés le long du corps.

Il soliloque :

— Daphna...

Déjà, au bout d'une minute, des gouttes de sueur ruissellent de son front. Ses traits se creusent. Maubry l'encourage :

— Du cran, Norman. Du cran !

Steve, Merket et Joan se taisent, impressionnés par cette séance de spiritisme. Ils plaignent sincèrement Mike car ils le devinent au bord de l'épuisement.

— Daphna..., balbutie le sculpteur, inconsciemment.

Soudain, ses yeux perdent leur fixité pendant une fraction de seconde. Ses traits s'apaisent. Il semble qu'il relâche son effort. Pourtant, il conserve la même attitude. Il parle beaucoup plus vite.

— Maubry... Je..., je crois que j'accroche quelque chose. Une « voix » inconnue me répond en moi-même. C'est impressionnant, vertigineux.

— Dites à Daphna de nous rejoindre, halète Joe. Surtout, ne perdez pas le contact, Norman. Sinon tout serait foutu.

Mike obéit. Il ordonne, par la pensée :

— Viens, Daphna. Viens...

Bizarre. Le sculpteur a l'impression que la statue se déplace dans l'une des cavernes et qu'elle approche lentement. Très lentement. Il ne voit rien, mais son pressentiment devient une certitude.

La grotte est plongée dans l'obscurité. Une pâle clarté dessine l'ogive de l'entrée et taille les silhouettes des gardiens chargés de la surveillance des Terriens. Au-dehors, la nuit rôde sur la jungle épaisse.

Brusquement, un étrange personnage jaillit d'une issue secondaire conduisant à la caverne voisine. Une femme. Les ténèbres masquent ses traits. Mais Mike est sûr qu'il ne se trompe pas.

Il tend les bras.

— Daphna !

Steve, Joan et Merket, jusque-là assis, se dressent précipitamment. Le technicien tire sa caméra de sa sacoche et Joe lui décoche un grand coup de coude dans les côtes. Il lui souffle à l'oreille :

— Pas de connerie, John ! Tu veux que ta lampe-iode débusque le sphéroïde du corps de Daphna ?

Merket se plaque une main sur la bouche et étouffe un cri de stupéfaction :

— C'est donc bien *elle* ?

Maubry se range juste derrière l'artiste, toujours en transes. Il lui chuchote dans le dos :

— Daphna fera ce que vous lui ordonnerez. Votre volonté semble dominer la sienne. Dites-lui qu'elle nous aide à sortir de là.

Maintenant qu'il a retrouvé Daphna, Mike semble un autre homme. Il ne veut plus lâcher son œuvre. Il voudrait la ramener à Djakarta, puis à New York.

Il la fixe intensément et ne sent plus sa fatigue psychique. Sa pensée se vrille dans celle du sphéroïde qui habite la statue.

— Il *faut* que tu nous libères.

— Oui, Mike, répond Daphna par télépathie. Que tes compagnons et toi me suivent.

— Mais les gardiens, à l'entrée ?

— Ne t'inquiète pas. Ils ne sont pas animés.

— Quoi ? Tu veux dire que nous aurions pu nous échapper ?

— Non. Quelqu'un aurait donné l'alerte. Aussitôt, les gardes de bronze se seraient « réveillés ». Ils sont en sommeil provisoire parce que les *Donz* ont quitté momentanément leurs corps.

— Les *Donz* ?

Daphna ne répond pas. Elle change de conversation.

— Viens. Je t'accompagne jusqu'à la forêt.

Un soupçon traverse l'esprit de Norman.

— Tu es sûre que quelqu'un ne donnera pas l'alerte ?

— Non. Parce que j'ai déjà averti les *Supérieurs* que tout allait bien.

La statue de granit marche lentement vers la sortie. Mike lui emboîte les talons, puis Joe, Merket, Joan et Steve, fascinés. Ils n'ont rien compris de la conversation télépathique échangée entre le sculpteur et Daphna. Mais ils ont la certitude que la liberté les attend à brève échéance. Ils n'auraient jamais pensé à un triomphe aussi rapide.

Ils retrouvent l'étroit sentier conduisant au pied de la falaise. Cette fois, ils n'hésitent pas. Ils ont confiance dans leurs possibilités. Ils descendent avec prudence, mais pas avec l'idée qu'ils vont se casser la figure.

La femme de granit, nue, marche comme un robot, d'un pas régulier. Ses bras restent collés le long de son corps harmonieux. Il faut aux hommes une sacrée largesse d'esprit pour admettre qu'ils n'ont devant eux qu'une statue. C'est diablement bien imité ! Seul le toucher peut lever le doute. La pierre est plus froide que la chair.

Mike voit devant lui les épaules de son œuvre d'artiste. Les reins, les longues jambes. Il évoque la vraie Daphna, son modèle. Des tas de

questions le tourmentent. Il ne peut pas les poser toutes. Il sélectionne, un peu au hasard.

— Tu pourrais te transporter ailleurs, instantanément, par la pensée ?

— Oui.

— Pourquoi ne le fais-tu pas ?

— Parce que je t'ai promis de t'accompagner jusqu'à la forêt.

— Daphna... Qui sont les *Donz* ? Pourquoi se sont-ils emparés de toi ?

Le monolithe figolé par les mains de Norman détourne à nouveau la conversation. Mais cela lui demande un certain effort.

— Nous sommes arrivés. Je vais te laisser, maintenant.

— Non ! crie Mike, le visage creusé par la fatigue. Je veux que tu ailles jusqu'à l'hélicoptère. Car sitôt partis, les gardiens en bronze chargés de notre surveillance nous captureraient à nouveau. Ils viendraient des cavernes par la pensée, hein ?

— Oui. Ils seraient là en une fraction de seconde.

La statue mouvante se dirige et s'oriente magnifiquement dans les ténèbres grâce au *Donz* qui habite son corps. Elle suit exactement la piste défrichée par Steve il y a un peu plus de trente-six heures.

Maubry et ses compagnons ont tous une fringale terrible et des crampes d'estomac. Ils n'ont rien mangé depuis vingt-quatre heures. Heureusement, les cavernes étaient humides et ils ont trouvé de l'eau pour boire.

Ils arrivent exténués à l'hélicoptère. Immédiatement, Steve vérifie le bon fonctionnement de la turbine. La nuit enrobe la forêt comme dans un étau. Un silence impressionnant émane de la gorge. Là-haut, à trois cents mètres, le ciel paraît plus clair.

Merket s'impatiente :

— Qu'est-ce qu'on fout ? On ne peut pas emmener Daphna.

— Sûrement pas, murmure Maubry. Elle est beaucoup trop lourde et nous sommes déjà assez nombreux.

Nos amis se jettent voracement sur des paquets de biscuits vitaminés. Ils apaisent leur faim. Mais Mike a perdu le contact télépathique avec la femme de granit.

Il tombe, épuisé, aux pieds de Joe. Il s'assied, s'adosse à l'hélico et pousse un profond soupir.

— Je suis complètement vidé ! Je n'ai pas pu poser toutes les questions que je voulais à Daphna.

Le téléreporter tapote l'épaule du sculpteur.

— Bravo, Norman. Vous avez été formidable !

Soudain, Merket pousse un cri.

— Regardez donc !

Il tend le doigt vers la statue. Rapidement, il saisit sa caméra

équipée pour filmer la nuit. Il n'éclaire pas la lampe-iode. Et il saisit sur le vif une scène hallucinante.

Daphna est pétrifiée à six mètres de l'hélicoptère. Mais quelque chose se passe en elle, d'insolite. Une masse lumineuse, rougeâtre au centre et violette à la périphérie, s'évade de son corps comme un nuage. Elle se dissocie de la pierre et forme maintenant une sphère qui évolue au-dessus du sol.

Rassemblant ses dernières forces, Norman se dresse, livide. Il hoquette, les yeux fous :

— Le *Donz* !

— Quoi ? sursaute Joe. Vous parlez du sphéroïde ?

— Oui, ânonne Mike. C'est un *Donz*.

Brusquement, l'étrange créature de lumière s'évapore dans la nuit, instantanément. Maubry n'a aucune peine à imaginer ce qui s'est passé.

— La volonté de Norman dominait celle du sphéroïde habitant Daphna. Puis Mike a fléchi. Alors la créature bicolore s'est échappée toute seule, abandonnant son enveloppe. Sa pensée l'a ramenée dans les cavernes, au milieu de ses congénères.

Joan donne le signal d'alarme. Une grande inquiétude illumine son regard. Elle remarque avec justesse :

— *Ils* vont revenir en force...

— Nom de Dieu ! jure Joe. *Ils* voudront nous reprendre. Les gardiens en bronze vont rappliquer. Nous n'avons que quelques minutes pour agir.

Il ordonne :

— Steve, mettez la turbine en route !

Le pilote devine les intentions de Maubry.

— Vous savez qu'il fait nuit ! Un décollage dans ces conditions...

— On s'en fout ! coupe Joe, furibond. Ce n'est pas le moment d'étudier les conditions météo.

Merket fait chœur.

— Grouillez-vous donc, Steve ! Vous ne voyez pas que vous perdez un temps précieux ? À moins que vous ne préfériez retourner dans les grottes.

Ce dernier argument décide le pilote. Il bondit sur son siège, allume la turbine. Le réacteur rugit. Les hommes embarquent dans le cockpit et Norman, avec nostalgie, désigne Daphna immobile.

— Dommage... Dommage..., soupire-t-il.

— Franchement, c'est impossible de l'emmener, assure Joe sans regret.

L'hélico décolle et s'élève rigoureusement à la verticale. La statue disparaît dans la nuit, avalée par les ténèbres.

Steve concentre toute son attention à la difficile manœuvre. Il

surveille les instruments. Heureusement, l'absence de vent constitue un atout favorable. Sans ça, le moindre balancement à droite ou à gauche précipiterait l'appareil contre la paroi.

Enfin, l'engin sort de ce puits naturel qui aurait bien pu être son tombeau. La faille dessine sa cicatrice noire sous les pieds de nos amis. Ceux-ci aperçoivent enfin l'immense toile du ciel, piquetée d'étoiles. Au raz de l'horizon, la lune se traîne.

— Alors, Jack ? plaisante Joe. Vous avez enfin confiance en vous ? Je dirai à votre cousin Robeson que vous nous avez tirés d'un fameux guêpier...

Il se tourne vers Mike.

— Quant à vous, Norman, sitôt arrivé à Djakarta, vous mettrez noir sur blanc les renseignements fournis par Daphna. C'est-à-dire, en clair, vous expliquerez vos impressions de télépathe au micro de la T.V. américaine.

Il rit.

— Les *Donz* ! Ah ! Ah ! Ceux-là, nous les avons bien eus ! Et nous les aurons sans avoir recours aux armes atomiques !

Il n'oublie pas, pourtant, que rien n'est réglé. Le mystère subsiste. La menace sur le monde aussi. Les créatures venues d'une autre planète conservent intacte toute leur puissance.

*

* *

Joe a préparé scrupuleusement son petit laïus. Assis sur un fauteuil, micro en main, il répète son discours :

«— J'adresse un vibrant appel à tous les sculpteurs actuellement vivants, dont les statues ont disparu. Je leur demande de songer fortement à leur œuvre et de la prier de revenir vers eux. Cette télépathie exige une concentration maximale et un effort psychique intense. Je ne dissimule pas que ceux qui prendraient cette expérience à la légère, aboutiraient à un échec certain. Mike Norman, sculpteur new-yorkais, a essayé et il a réussi. Pourtant Norman ne possède aucun don particulier. En conséquence, si demain à midi, heure G.M.T., tous les artistes intéressés suivent mon conseil, il se passera quelque chose dans l'île de Java. Je vous prie de répondre à mon appel. Notre planète, ou plus exactement l'humanité, est en danger. »

Puis il écoute l'enregistrement. Il hoche la tête. Il ne trouve pas tellement pathétique sa déclaration, mais il ne sait guère être persuasif. Aussi il s'en remet entièrement au bon vouloir des intéressés.

Joan entre dans la chambre à ce moment-là. Elle remarque le magnétophone.

— Tu commentes les images de Merket ?

— Mieux. Après le film pris par John, dans la caverne, je demande l'aide de tous les sculpteurs qui sont dans le cas de Norman. Répondront-ils ? Cela, nous le verrons demain.

Il fait écouter la bande à la journaliste du *Star*. Joan est suffoquée.

— Qu'attends-tu de cette initiative ?

— Beaucoup. La volonté humaine est supérieure à celle des créatures extra-terrestres quand celles-ci « habitent » les statues. Bon nombre de celles-ci obéiront à leurs créateurs.

Joe range la bande dans un sachet, avec la bobine du cameraman. Puis il porte le tout à l'aéroport. Robeson réceptionnera le reportage avant ce soir. À 20 heures, toutes les chaînes de T.V. américaine diffuseront l'appel de Maubry. Dès minuit, ou demain matin au plus tard, les télévisions étrangères retransmettront le message.

De retour à l'hôtel, Joe tend à sa femme le brouillon dactylographié de son discours.

— Tu veux me faire plaisir ?

— Ça dépend ce que tu me demandes.

— Envoie ça à ton rédacteur en chef. Dis-lui qu'il le publie dans le *Star*, mais aussi dans toutes les agences de presse. La question de concurrence est dépassée, tu le comprends. Mes paroles s'adressent à l'humanité entière. Joe prend le papier du bout des doigts. Elle grimace, encore réticente :

— Hum ! Le monde aurait préféré peut-être entendre une voix officielle plutôt que la tienne.

— Qu'ont fait jusqu'ici les officiels pour percer l'énigme des sphéroïdes ? s'emporte Maubry.

— Pas grand-chose, reconnaît la journaliste.

— Bon, alors on m'écouterà parce que je suis le seul à parler franchement !

Joan cède rapidement.

— Ça va, je téléphone à Scriber ; La presse écrite te soutiendra.

Ravi, Joe bondit et serre sa femme dans ses bras. Il l'embrasse.

— Tu es chic. Je te revaudrai ça et si un jour tu as besoin des antennes de la télévision...

L'envoyée spéciale du *Star* est déjà partie. Le soir même, Maubry écoute attentivement la radio américaine. À 20 heures pile, un speaker lit le communiqué rédigé par Joe tandis qu'à la T.V., le reportage de Merket fait sensation.

Aussitôt, les radios étrangères s'emparent de l'information et la répandent à travers le monde comme une traînée de poudre. Il n'est pas possible que les sculpteurs intéressés ne soient pas alertés. Mais répondront-ils en masse ?

Maubry passe une nuit agitée. Il dort mal et se réveille fatigué. Ce matin encore, toutes les radios répètent le message de Joe et les

speakers ajoutent des commentaires fantaisistes bons à alarmer l'opinion.

Midi, heure G.M.T., c'est-à-dire 7 heures du soir à Djakarta. La longue journée commence donc.

Naturellement, la police indonésienne a cherché le reporter toute la nuit. Maubry a changé très discrètement d'hôtel. Mieux. Il a couché dans une pagode à une vingtaine de kilomètres de la capitale.

C'est là que ses compagnons le rejoignent en fin de matinée. L'hélico se pose à quelques mètres du temple. Quand Merket débarque, le premier, il crie à Joe :

— Les flics ont essayé de nous faire parler. Ils te cherchent. En tout cas ils paraissent furieux que tu n'aies pas pensé à eux.

Le reporter étouffe un bâillement.

— Personne ne vous a suivis ?

— Si, explique Steve. Un hélico de la police. Mais je l'ai semé en le conduisant d'abord dans une direction opposée. Puis je me suis échappé en volant très bas au-dessus de la forêt.

Méfiant, Maubry scrute le ciel. Le soleil décoche ses rayons verticaux et une chaleur lourde monte du sol.

— Hum ! Ils voudraient bien savoir ce qui se passera à 19 heures. Seulement, ils ignorent l'emplacement de la gorge.

Norman hoche la tête.

— Vous croyez que mes confrères vous obéiront ?

— Je le pense, suppose Joe. En tout cas, si ça réussit, ce sera spectaculaire.

En attendant l'heure prévue, l'hélicoptère gagne un coin tranquille à quelques kilomètres seulement des cavernes. Une clairière offre son hospitalité. Mais, par précaution, nos amis tirent l'appareil sous les arbres géants.

Heureusement. Au milieu de l'après-midi, un engin militaire tourne quelques instants au-dessus d'eux, mais il ne s'attarde pas. Ses occupants ignorent évidemment que les statues sont stockées dans des grottes.

Enfin, l'hélico s'éloigne. Nos amis sortent du couvert protecteur des arbres.

— Ouf ! soupire le cameraman. Ils sont partis. Ils doivent quadriller l'île de long en large.

— Jamais Djakarta n'a dû abriter autant de reporters, dit Joe en riant. Ils seront une véritable fourmilière à 19 heures.

Lorsque la courbe du soleil décline à l'horizon, l'hélicoptère de la T.V. américaine prend l'air. Il se rapproche de la gorge. Steve survole la faille.

— On se pose ?

— Oui. Avant qu'il fasse nuit, opine Maubry.

L'engin descend à la verticale. Il atterrit sur la plate-forme rocheuse, sans difficulté, au fond de l'abîme. La statue sculptée par Mike a regagné son antre.

— Allez-y, Norman. Appelez télépathiquement Daphna. Dites-lui de venir vers nous, suggère Joe en consultant sa montre.

Alors les reporters assistent à quelque chose d'hallucinant.

CHAPITRE XI

Combien sont-elles ? Cinquante, cent ? Deux cents ? Il est difficile d'évaluer leur nombre. En tout cas, elles suivent toutes le même chemin, comme une colonie de chenilles processionnaires.

Elles marchent en file indienne, l'une derrière l'autre, d'un pas pesant. Elles ressemblent à des robots. La file s'étire sur un kilomètre au moins, s'insinue à travers la forêt ou entre les rochers.

Elles viennent toutes d'un même point : les cavernes. Et elles se dirigent vers la mer, distante d'une dizaine de kilomètres. Elles arriveront au but. Elles mettront le temps qu'il faudra.

Maubry et ses compagnons, perchés sur leur plate-forme rocheuse, à côté de l'hélicoptère, assistent à ce fantastique exode. Médusés, absolument ahuris, ils ne s'attendaient pas à ce que leur plan réussisse sur une aussi vaste échelle.

Merket, caméra braquée, ne se lasse pas de filmer la formidable cohorte qui passe sous ses yeux, à trois mètres en contrebas. Les statues contournent la plate-forme puis disparaissent dans la végétation. Pas une ne lève la tête vers les reporters. Elles paraissent ignorer la présence des hommes.

Saisi dans le feu de l'action, Joe commente, le micro à la main :

— C'est un spectacle hallucinant. Sous les derniers rayons du soleil qui frappent les dos de pierre, de métal ou de bois, toutes les œuvres de nos sculpteurs contemporains, et encore vivants, défilent devant nous. Bravo ! Bravo à tous ceux qui ont écouté et suivi mon appel. Car vous êtes responsables, vous, les artistes, de ce prodigieux phénomène. Votre pensée pénètre dans celle du *Donz* et la submerge. Vous triomphez de la créature extraterrestre...

Maintenant, la nuit tombe avec rapidité. L'ombre s'épaissit. Merket filme, filme sans arrêt. Il hésite à allumer sa lampe-iode. Il craint de détourner les statues de leur chemin.

À bout de souffle, Joe renonce. Il arrête son magnéto et éponge son front mouillé de sueur.

— Il en passe toujours ! soupire-t-il. Tu les as comptées, Joan ?

— Oui. J'en suis à quatre-vingt-sept. Mais il en arrive sans cesse. Elles, sortent des cavernes, n'est-ce pas ?

— Évidemment, opine Maubry.

Un doute s'infiltre dans son esprit. Il grimace :

— Les *Donz* préparaient sûrement un coup. Ils s'étaient incorporés aux statues en force, par dizaines. Car la pensée humaine ne peut pas les atteindre s'ils sont hors des monolithes.

La nuit a envahi complètement la jungle. Nos amis ne discernent plus les blocs de pierre qui poursuivent néanmoins leur procession. John a arrêté son film. Il saisit la carabine.

Joe regarde son collègue avec ironie.

— Tu pars à la chasse ?

— Je vais m'approcher le plus près possible...

Maubry fronce les sourcils. Il retient son compagnon par le bras.

— Non, reste ici.

— Pourquoi ?

— Parce que la chasse ne te réussit pas. Tu veux recommencer le coup du bouddha ?

— Nous n'en avons pas remarqué un seul.

— C'est évident, pour la raison très simple : les artistes qui ont répondu à mon appel n'ont jamais sculpté de bouddha !

Norman écarquille les yeux et tente de trouer les ténèbres. Il se heurte à un mur d'ombre. Pourtant, à quelques mètres sous lui, le fantastique défilé silencieux se poursuit. Le sol se recouvre d'innombrables empreintes. La terre est piétinée au même endroit.

— Où vont-ils ? s'inquiète Steve.

— Où vont-elles, voulez-vous dire ? rectifie le téléreporter.

— Comme vous voudrez, Maubry. Je confonds les statues et les *Donz*.

— Ah ! non. Ce n'est pas pareil. Les *Donz* sont des créatures vivantes venues de l'espace. Tandis que les statues...

— Ouais ! coupe Merket. Mais nous nous posons la question. Les premiers ont-ils vraiment besoin des seconds ?

Joan donne son avis.

— Je ne crois pas. Les *Donz* sont arrivés sur la Terre sans idée préconçue. S'apercevant qu'ils animaient la matière inerte, ils utilisent cette faculté.

— Mais pourquoi ? clame le cameraman.

— Voilà ! ironise Joe. Tu devrais le leur demander !

— Si j'en dénichais un seulement de cette sale vermine lumineuse ! Un, en dehors d'un bloc de pierre...

À 19 heures, Norman a lui aussi lancé sa pensée vers Daphna. Il y a vingt minutes de cela. Et Mike, tendu, obnubilé, le visage crispé dans l'effort, balbutie :

— *Elle* vient. *Elle* approche.

— Qui, Daphna ? souffle Maubry.

— Oui. *Elle* est là. *Elle* gravit la plateforme.

Soudain, une effigie blanche troue la nuit, s'immobilise près des hommes. Merket braque sa carabine. Joe détourne l'arme.

— Non ! rugit-il. Tu ne peux pas tuer le *Donz* !

Alors John cherche une torche électrique. Il n'obtient pas plus de

succès. Maubry reste intraitable.

— Tu vas rester tranquille, oui ?

Il s'adresse au sculpteur :

— Norman... Interrogez Daphna. Demandez-lui si toutes les statues ont quitté les cavernes.

Mike pose la question à la femme de marbre. Celle-ci répond par télépathie :

— Toutes ? Non. Une centaine environ. Les autres n'étaient pas « habitées ». Ou bien elles n'ont pas répondu à l'appel.

Quand l'artiste a traduit, Joe grimace. Il conclut :

— Tous les sculpteurs concernés n'ont pas participé à l'opération. Et puis il y a les statues dont les auteurs sont morts. Celles-là échappent à la pensée. Or, les *Donz* vont vite s'apercevoir de notre faiblesse.

— Comment ça ? dit Steve.

— Ils vont désertier les monolithes qui actuellement se dirigent vers les plages et ils s'incorporeront à des effigies datant au moins du siècle dernier. Ainsi seront-ils sûrs de ne pas être délogés.

Norman s'habitue peu à peu à la conversation télépathique. Celle-ci exige moins de force psychique. La pensée du *Donz* devient malléable.

— Daphna... Veux-tu rentrer à New York ?

— Oui. Mais avec toi, Mike.

— Le *Donz* qui anime tes atomes te suivra aussi ?

— Il sera obligé. À condition que tu ne relâches pas ton énergie mentale.

Mike paraît découragé. Il fléchit :

— Daphna... Je ne pourrai pas tenir des heures.

— Il le faut, Mike ! Sinon tu me perdras à nouveau !

Joe entrevoit l'envergure de son opération. Il se précipite vers la radio de l'hélicoptère, appelle le Q.G. militaire, à Djakarta. Sa voix vibre d'émotion.

— Général Guantano ?

— Oui.

— Vous êtes en état d'alerte ?

— Exact.

— Ici Joe Maubry. Je vous donnerai ma position si vous retransmettez en direct un message-radio.

Guantano comprend l'anglais. Il fulmine :

— Vous auriez dû nous avertir, Maubry. Mes hommes patrouillent au-dessus de l'île. Ils ont repéré des statues descendant vers les plages. C'est ahurissant.

— Justement. C'est l'occasion pour que l'armée intervienne. Vous retransmettez mon message ? Qu'il soit rediffusé à travers le monde en priorité.

L'officier cède. Il ne peut guère faire autrement.

— Bon. Crachez votre morceau. Je vous donne trois minutes d'antenne. Pas plus. Le centre T.V. est prévenu.

Joe, calé sur le siège de l'hélico, lance un nouvel appel au monde :

— Maubry vous parle. Je m'adresse à tous les sculpteurs qui participent généreusement à l'opération. Je leur dis : ça marche. Ne relâchez pas votre effort. Pensez toujours fortement à votre œuvre. Demandez-lui de gagner la plage la plus proche. Pensez ! Pensez ! Imaginez ce qui est sorti de vos doigts. À l'heure actuelle, des dizaines de statues convergent vers les plages de Java. Ne m'abandonnez pas ! Tous ensemble, nous réussirons la grande entreprise.

Dans les écouteurs, le mari de Joan entend un petit déclic. Puis la voix de Guantano, ironique :

— Les trois minutes sont écoulées, Maubry. Maintenant, donnez-moi votre position.

— Encore un petit service, général.

— Du marchandage ! crie l'officier supérieur. Vous me paierez ça !

— Au contraire, le monde entier me remerciera. Il est navrant que l'armée se roule les pouces pendant qu'un reporter américain se casse la tête pour résoudre un mystère intéressant la planète entière.

— Bon, se radoucit Guantano. Que voulez-vous encore ?

— Vous connaissez l'amiral Corfly ?

— Évidemment. Depuis votre premier reportage télévisé où vous mentionniez l'île de Java comme théâtre de vos opérations, son escadre croise dans nos eaux territoriales. Avec notre accord, bien entendu.

— O.K. ! Prévenez Corfly. Je suppose qu'il possède des porte-avions. Dites-lui de mettre ses pilotes en état d'alerte.

— Figurez-vous qu'il n'a pas attendu votre conseil.

— Tant mieux. Ça évite une perte de temps. Ses jets feraient bien de patrouiller au-dessus des plages. Bientôt, ils pourront démolir les statues !

À Djakarta, dans son Q. G., Guantano bondit sur sa chaise. Il s'exclame, le souffle coupé :

— Quoi ? Un bombardement de nuit ?

— C'est cela, général. Vos propres forces aériennes peuvent collaborer avec l'aviation U.S. Entendez-vous donc avec Corfly. Entre militaires, vous saurez probablement résoudre très vite la question.

Joe coupe le contact. Il retire les écouteurs de ses oreilles et éclate d'un grand rire. Merket le regarde avec stupeur par la porte du cockpit.

— Pourquoi te marres-tu ?

— Parce que j'ai joué un bon tour au général indonésien Guantano. Il attend toujours que je lui donne ma position.

John grimace et remarque avec justesse :

— À ta place, mon vieux, je réfléchirais. Tu penses bien qu'un type comme Guantano ne tombe pas de la dernière pluie. Ses services ont probablement localisé ton émetteur.

Maubry se frappe la tête du poing.

— Tu as raison. Il faut foutre le camp d'ici. Car je préfère ne jamais rencontrer le général.

Il donne l'ordre de plier bagage. Steve s'installe aux commandes. Merket range son matériel et Joan suit le mouvement. Quant à Norman, il semble déçu.

— J'abandonne Daphna ?

Joe tapote l'épaule du sculpteur.

— Il vaudrait mieux. Bien sûr, vous pourriez maintenir le contact télépathique avec elle, même à bord de l'hélico. Mais si jamais Daphna descend vers le bord de l'océan, il lui arrivera forcément malheur.

— Malheur ? sursaute Mike.

— Oui. Alors, laissez Daphna aux mains des *Donz*. Elle risque beaucoup moins dans les cavernes que sous les bombes et les missiles autoguidés.

— L'hélicoptère de la T.V. américaine décolle à 20 h 10. Depuis plus d'une heure maintenant, l'opération Maubry, comme les techniciens l'appellent à travers le monde, est déclenchée et approche de son terme.

L'engin prend vite de la hauteur. Devenu virtuose du vol de nuit, Steve grimpe à deux mille mètres. Soudain, là-bas, au sud, une lumière jaillit. Puis une autre. Et une autre encore. Elles éclatent dans le ciel comme un bouquet de feu d'artifice. Il semble que le jour se lève, tant la lueur devient éblouissante.

— Les fusées éclairantes ! devine Joe, triomphant.

Ils se rapprochent et entendent bientôt les hurlements des jets de l'aéronavale.

*

* *

C'est magnifique, comparable à une soirée de quatorze juillet. Les jets de l'amiral Corfly piquent sans arrêt en rugissant vers les plages et se redressent *in extremis* à quelques mètres du sol.

Ils grimpent à des allures vertigineuses, volent un moment en palier, puis à nouveau foncent comme des oiseaux de proie.

Les missiles à têtes chercheuses ne ratent pas leurs objectifs. Entassées sur les grèves, les statues se font démolir les unes après les autres. Celles en pierre se volatilisent en poussière. Celles en bois brûlent.

Tout ça illuminé par les fusées éclairantes lâchées sans cesse par les avions. On y voit comme en plein jour. Très rapidement, la grande

armée des *Donz* subit un cuisant échec.

Depuis l'hélico de la T.V., Joe commente le massacre sur des images de Merket :

— Les missiles éclatent sur le sol dans des gerbes de sable. Les statues succombent les unes après les autres, victimes innocentes. Là-bas, au large, les navires de la XI^e flotte croisent. Des barges de débarquement, mises à l'eau, se dirigent vers le rivage. Les « marines » entrent en action pour achever l'œuvre des jets.

Les embarcations à fond plat touchent la grève. Les commandos, entraînés à ce genre de mission, déferlent en vagues successives. Les bazookas démolissent les dernières statues encore debout. Il semble bien que la puissance des hommes triomphe.

Un ordre impératif gicle dans les écouteurs-radio de Steve. La voix est plutôt sévère :

— Donnez votre indicatif. Qu'est-ce que vous foutez dans la zone des combats ?

Joe répond lui-même :

— Ici Maubry, reporter T.V. américain. Vous êtes le Q.G. de l'amiral Corfly ?

— Oui. Commandant Fedonn. Le général Guantano nous a signalé votre présence.

— Ne m'en veuillez pas, commandant, s'excuse Joe. Tout ce branle-bas est de ma faute. Mais ça en valait la peine, non ?

— Personnellement, je vous félicite. En revanche, l'amiral et Guantano sont furieux. Ils auraient préféré prendre eux-mêmes l'initiative. Question de prestige, vous comprenez.

— O.K. ! Que dois-je faire ? Me retirer discrètement ?

— Non. Atterrissez. Je vais essayer de plaider votre cause.

— Merci, commandant. À tout à l'heure.

Le mari de Joan arrache les écouteurs de ses oreilles et rigole, tourné vers ses amis :

— Préparons-nous à recevoir des fleurs... ou des tomates !

— Alors, je me pose ? demande Steve.

— Évidemment. Les jets nous prendraient en chasse, sinon.

L'hélico atterrit juste sous le nez d'un groupe de « marines ». Ceux-ci, en tenue léopard, reconnaissent très vite les insignes de la T.V. américaine. Une bouffée de fierté les secoue.

— Les gars, vous êtes les premiers partout ! clame un sergent en serrant les mains des reporters. Vous faites la pige aux T.V. étrangères.

Il entraîne Maubry à l'écart.

— Entre nous, notre victoire sur un ennemi incapable de se défendre n'a rien de glorieux. Un jeu de massacre !

— D'accord, concède Joe. N'empêche. Vous avez détruit une centaine de statues. Donc une centaine de *Donz*.

— Ah ! Les *Donz*... Ceux-là, ils doivent la trouver saumâtre !

Dans le ciel toujours illuminé par les fusées, surgit le clignotement d'un hélicoptère. Le sergent hoche la tête.

— Le commandant Fedonn.

L'engin se pose près de celui des reporters. Un homme alerte, la cinquantaine, aux tempes argentées, bondit vers Joe. Il salue militairement.

— Maubry ?

— Oui, dit le reporter.

— À votre place, je filerais en douce car savez-vous que Guantano, furieux de votre notoriété, veut vous faire arrêter ?

— Mais il n'en a pas le droit ! s'écrie le mari de Joan.

— Je sais. N'empêche, il risque de vous retenir quarante-huit heures pour vérification d'identité et enquête sur votre activité en Indonésie. Les grosses huiles trouvent toujours un prétexte légal pour vous foutre en cabane.

— Vous êtes chic, commandant.

— Bah ! J'apprécie vos reportages, voilà tout, et je voudrais bien que la T.V. américaine porte très haut le flambeau de l'information.

— Que vont faire les « marines », maintenant ?

Fedonn dévoile une partie du plan décidé par Corfly et Guantano, conjointement. Il trahit même un secret militaire.

— L'amiral compte justement sur vous, Maubry. Où se trouvent les cavernes dont vous parliez dans votre dernier flash ?

Joe tend la carte de Java à l'officier. Il a dessiné un cercle rouge autour de la faille qui porte le nom de gorge de Djorkos.

— Voilà où les *Donz* stockent les statues.

— Les « marines » doivent investir cette région.

— La gorge est difficile d'accès. Les missiles éclateront avant d'atteindre leur but.

— Justement. Les hommes ont leur rôle à jouer, plus que la technique. Armés de bazookas, ils seront efficaces.

Maubry remonte dans son hélico, remercie encore une fois Fedonn, et donne l'ordre à Steve de décoller. Peu à peu, les dernières fusées éclairantes s'éteignent dans le ciel. La nuit étend à nouveau ses griffes sur la jungle.

Joe met sa main sur l'épaule du pilote.

— Jack... Vous vous rappelez la balise que nous avons laissée lors d'un précédent campement ?

— Oui. C'était pour un vol nocturne.

— O.K. ! Cap dessus. Il faut bien passer la nuit quelque part. Mais surtout pas à Djakarta.

Steve repère très vite le gros clignoteur. Il se pose dans la clairière. Maubry vérifie qu'il n'y a personne et son premier soin est d'éteindre

la balise.

Puis il soupire :

— En douce, nous devrons porter nos fils et nos bandes magnétiques à l'aéroport. Il est urgent que Robeson les diffuse avant que Guantano nous les confisque.

Joan se caresse le menton. Pendant toutes ces dernières heures, elle a beaucoup observé et beaucoup écouté. Son article s'écrit tout seul dans sa tête.

— Moi, je me pose une question : Corfly a démoli une centaine de statues, d'accord. Mais les *Donz* ne se sont-ils pas échappés avant ?

Joe hausse les épaules.

— Ça dépend si les sculpteurs collaborant avec moi ont gardé le contact télépathique ou pas. Si oui, leurs pensées ont été plus fortes que celles des *Donz*. Normalement, ceux-ci ont dû succomber en même temps que leurs « corps » de pierre ou de bois.

— S'ils ont échappé aux missiles ?

Maubry lève les bras au ciel.

— Alors ils auront réintégré les cavernes ! Et puis figurez-vous que d'autres *Donz* habitaient d'autres statues, par exemple celles dont les auteurs sont morts depuis longtemps. Sans compter les bouddhas. En tout cas, demain matin, il y aura du sport du côté de la gorge de Djorkos.

Merket frémit :

— Notre présence s'imposera.

— Si nous échappons aux gorilles de Guantano ! Oui, alors nous serons sur place.

Norman, un peu perdu au milieu de ces événements, évoque une effigie de marbre blanc.

— Daphna... Ils vont la massacrer.

Le cameraman se montre impitoyable.

— Bah ! Ce n'est qu'un bloc de pierre, froid et...

Il reçoit un coup de coude dans les côtes de la part de Joe et il se tait immédiatement. Mieux, il murmure des excuses :

— Je comprends, Norman. Daphna, c'est une partie de vous-même...

Joan a préparé le repas. Les reporters mangent avec appétit puis ils passent une nuit sans histoire. Mais au matin, ils apprennent une désagréable nouvelle.

CHAPITRE XII

La matinée éclate de teintes chaudes. Dans un ciel déjà brûlant, le soleil implacable poursuit sa ronde. Sous les arbres, il fait presque frais en comparaison avec les endroits découverts. Frais mais humide.

Les lianes et les larges feuilles exsudent des gouttes d'eau et transpirent comme une peau. Le sol spongieux s'enfonce.

Vers 9 heures, un hélicoptère U.S. tourne au-dessus de la clairière. Joe lève la tête et reconnaît l'appareil de Fedonn. Il ne cherche pas à se cacher.

L'engin atterrit. La turbine meurt dans un râle. Fedonn sort le premier du cockpit. Il se dirige vers les reporters et leur tend la main sans rancune. Ses traits expriment pourtant une certaine déception.

Il mâche un chewing-gum vitaminé. La casquette à visière vissée sur la tête, il met ses poings sur ses hanches. Sa chemise porte de larges taches de transpiration.

Il s'adresse particulièrement au téléreporter, d'une voix un peu sèche, voire agressive. En tout cas, il paraît beaucoup moins amical qu'hier.

— Dites donc, Maubry. Vous vous êtes foutu de moi ?

Joe tombe de haut. Il ne voit pas très bien de quoi parle le commandant et il joue les innocents avec sincérité.

— Je ne comprends pas votre mauvaise humeur. Que me reprochez-vous ?

L'officier crache le morceau :

— Vous m'aviez bien indiqué que les *Donz* stockaient les statues dans la gorge de Djorkos ?

— Exact.

— Non, faux ! Cette nuit, les « marines » ont profité de l'obscurité pour atteindre l'entrée de la faille. Au petit jour, ils étaient sur place. Ils ont escaladé le sentier conduisant aux cavernes. Eh bien ! ils ont trouvé celles-ci complètement vides !

La foudre s'abattant aux pieds du reporter n'aurait pas produit plus d'effet. Abasourdi, Joe n'en croit pas ses oreilles.

— Vous pensez que je vous ai donné un faux renseignement ?

— Oh ! Je m'attends à tout de votre part, Maubry. Vous êtes un fin renard. Vous possédez votre métier dans le sang. Et vous feriez n'importe quoi pour protéger l'exclusivité de vos reportages. Je ne critique pas votre conscience professionnelle, mais vous comprendrez qu'en l'état actuel de la situation...

— Je vois ! coupe Joe, aigri. L'armée joue les héros. Vous croyez que

la force militaire triomphera. Alors vous m'intimidez. Mais détrompez-vous. D'abord, les *Donz* sont plus malins que vous ne le supposez. Ensuite, je ne vous ai pas menti.

Fedonn écrase un moustique sur sa joue. Il grogne :

— La comédie a assez duré, Maubry ! J'ai intercédé en votre faveur auprès de l'amiral Corfly en faisant jouer votre valeur d'homme. Je le regrette. Vous avez dupé l'armée américaine, la propre armée de votre pays !

Joan intervient dans la conversation. Elle devine l'irritation de l'officier d'état-major et elle ne voudrait pas abandonner son mari à des critiques injustifiées.

— Je vous assure, commandant. Nous avons été prisonniers dans ces grottes. Nous avons vu les statues.

Steve, Merket et Norman font chorus. Dès lors, ébranlé par la cohésion des reporters, Fedonn révisé son attitude. Il fait machine arrière.

— Admettons que vous disiez la vérité. Ça n'empêche pas que les cavernes sont vides.

Joe soupçonne une explication.

— Vos « marines », au petit jour, n'ont pas été accueillis par des avalanches de pierres ?

— Non, s'étonne l'officier. Pourquoi ?

— Parce que les *Donz* ont employé cette tactique contre nous. Mais cette fois, ils avaient devant eux une troupe beaucoup plus nombreuse et surtout mieux armée. Vous voulez mon avis ? Les créatures extraterrestres ont fichu le camp avant l'arrivée de vos hommes.

Fedonn ôte sa casquette et gratte sa nuque trempée de sueur.

— Comment ont-ils fait ? La faille s'achève en cul-de-sac.

— Ils se déplacent par la pensée. Instantanément. Ils ont pu partir trois ou quatre minutes seulement avant que les « marines » n'abordent la corniche.

— Mais les statues ?

— Les *Donz* se sont d'abord incorporés aux monolithes ou aux effigies de bois. Ils se sont transportés ailleurs.

— Où ?

Joe lève les bras au ciel.

— Quelque part, dans un coin de la planète. Il n'existe pas d'endroits inaccessibles pour eux.

— Vous croyez qu'ils reviendront à Java ?

Le téléreporter se tourne vers Mike.

— Norma, voulez-vous appeler Daphna ? Aussi loin qu'elle se trouve, votre pensée atteindra la sienne. Enfin celle de son « occupant ».

Le sculpteur se met en transes. Il a pris l'habitude. Jambes écartées,

maines sur les hanches, il lève légèrement la tête vers le ciel. Le soleil l'éblouit et il ferme les yeux. Il se concentre.

— Qu'est-ce que..., commence Fedonn.

Joe plaque sa main sur la bouche de l'officier. Il murmure à voix basse :

— Chut ! Taisez-vous. Ne gênez pas Norman.

Celui-ci espère de toutes ses forces qu'un *Donz* habite Daphna. Sinon sa séance télépathique deviendrait inutile. Il ne bouge pas les lèvres. Pas un son ne sort de sa gorge.

— Daphna... Tu me réceptions ?

Une autre pensée que la sienne submerge un moment son esprit.

— C'est toi, Mike ?

— Oui. Où es-tu ?

— Je n'en sais rien.

— Tu peux me décrire le paysage qui t'entoure ?

— Il y a de la glace partout. De la neige gelée. Mais surtout beaucoup de glace. Évidemment, mon corps est insensible à la température.

— Reviendras-tu dans les cavernes de Java ?

— Les *Supérieurs* en parlent fortement. Est-ce que les militaires sont partis ?

— Ils partiront.

— Alors, dans ce cas, les *Supérieurs* disent que nous reviendrons.

— Des *Donz* ont été tués sur les plages ?

— Oui. Une centaine. Les *Supérieurs* sont très affectés par cette perte. Mais ils emploieront une autre tactique. Ils ont compris que votre pensée n'influçait plus la leur quand ils « habitaient » des statues dont le sculpteur est déjà mort. Je crois donc qu'ils se débarrasseront de moi.

— Daphna ! implore muettement Norman, les traits angoissés.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Ils ne me détruiront pas. Ils m'abandonneront seulement.

— Mais tu ne pourras plus communiquer avec moi !

— Non.

— Qui sont les *Supérieurs* dont tu parles tout le temps ?

— Des chefs, des responsables. Ils sont une poignée. Ils veillent aux destinées de toute la colonie.

— La colonie ?

— Écoute, Mike. C'est trop long à t'expliquer. Mais la Terre n'est pas l'objectif des *Donz*. Normalement, ils n'auraient jamais dû se poser sur notre planète.

— Ils ne veulent pas envahir notre monde ?

— Non. Ils occupent leur temps comme ils le peuvent. Momentanément. Quand ils reprendront leur long vol dans l'espace,

nous ne les reverrons plus. Ils croient que les statues étaient les premiers habitants et qu'elles ont été momifiées par les hommes venus d'ailleurs.

Mike ne se lasse pas de poser des questions. Il apprend des choses extraordinaires.

— Qui t'affirme que les *Donz* reviendront à Java ?

— C'est à cause de l'astronef.

— Quel astronef ? Le leur ?

Norman ressent une fatigue cérébrale intense. Un violent mal de tête lui broie le crâne. Il relâche un instant sa pensée et quand il veut à nouveau renouer le contact, il comprend que le *Donz* a quitté le corps de Daphna.

Il répète alors à ses compagnons et à Fedonn tous les renseignements qu'il a obtenus. Joe jubile :

— *Ils* reviendront, commandant !

— Qui ? Les *Donz* ? grimace l'officier d'état-major. Bah ! Ça nous fait une belle jambe ! Quand nous voudrons les attaquer à nouveau, ils se volatiliseront comme la première fois.

Mike plaide la cause des Extra-terrestres.

— Pourquoi ne les laisserions-nous pas tranquilles ? Ils n'effectuent qu'un passage provisoire sur la Terre. Bientôt, ils s'en iront définitivement.

— Mon œil ! lance Maubry, peu convaincu. Daphna ne reçoit sûrement pas toutes les confidences des *Supérieurs*. De toute manière, les *Donz* constituent un sujet extraordinaire de reportage. Mon devoir consiste à traquer l'actualité.

— Vous êtes un bourreau ! remarque Norman.

— Vous parlez comme ça parce que Daphna vous est chère ! Mais imaginez qu'avant de partir pour toujours, les créatures lumineuses se mettent dans l'idée de démolir toute l'humanité ? Imaginez la planète uniquement peuplée de statues... Ça donne à réfléchir, non ? Nous ne pouvons pas savoir ce que ces types-là mijotent dans leurs cerveaux supérieurement intelligents !

Fedonn se range du côté de Joe.

— Maubry a raison. Nous devons songer à notre sécurité. C'est tout l'avenir de notre race que nous défendons.

Le soleil plombe de plus en plus sur les têtes. Il devient franchement intenable. Les hommes se rapatrient sous les arbres. L'humidité et le manque d'oxygène torturent leurs poumons. Mais ça vaut mieux qu'une insolation !

Joe ne manque pas d'idées et il le prouve. Il prend d'abord ses précautions.

— La présence à Java de leur astronef ramènera les *Donz*. Pourtant, je voudrais moi-même exécuter mon plan. Avec Merket. C'est ma seule

condition, commandant.

Fedonn hoche la tête.

— Vous rejetez l'aide de l'armée ?

— L'armée est inutile. Les créatures extraterrestres ne se laisseront pas duper deux fois. Je veux utiliser la ruse.

Joan se précipite vers son mari. Elle connaît trop bien les initiatives de Joe.

— Tu m'inquiètes, chéri. C'est dangereux ?

— Je n'en sais rien. En tout cas c'est la seule façon de se débarrasser des *Donz*.

— Diable ! clame Fedonn. Vous êtes donc sûr de vous, Maubry ?

— Sûr, comme deux et deux font quatre. Je ferai coup double. Car Merket emportera sa caméra. Toutefois, commandant, l'armée nous donnera un coup de main au préalable. Il faudra un certain matériel et aussi un certain délai. Deux à trois jours au minimum. Aussi je vous suggère de commencer immédiatement.

Fedonn se torture les méninges pour connaître l'idée de Maubry. Franchement, il ne voit pas. Et cela le désole. Joe sourit, énigmatique.

— D'abord, commandant, signez-moi un papelard certifiant que vous m'accordez une autorisation spéciale.

L'officier retourne à son hélico, bavarde un moment avec son pilote et son aide de camp, puis griffonne quelques mots sur une feuille à en-tête de l'état-major.

Il tend nerveusement le papier au reporter.

— Vous êtes content ? glapit-il, furieux.

Le mari de Joan lit les termes de l'autorisation, semble satisfait. Alors il expose son plan aux militaires.

*

* *

Il faut six jours à Maubry pour se préparer. Plus que prévu. Or, pendant ce temps, les raids des commandos de statues se sont multipliés à travers le monde.

Les *Donz* n'y vont pas par quatre chemins. Ils terrorisent littéralement les hommes. Cette fois, ils envoient leurs troupes de choc : les bouddhas. Les énormes monolithes ont fait leur apparition dans les grandes villes de la planète : Tokyo, San Francisco, Marseille, Naples, Hong Kong et bien d'autres encore.

L'électricité mystérieusement coupée, la horde de pierre se répand dans les rues, écrasant tout sur son passage. Dès l'alerte donnée, les bouddhas s'évaporent, insaisissables.

Ces raids, s'ils ne sont pas tellement sanglants à cause du quadrillage des cités par la police et l'armée, frappent tout de même l'opinion. Les nerfs se tendent à l'extrême. Les gens se barricadent chez eux. La

grande peur souffle sur le monde.

Des meetings groupent les mécontents. Dans divers pays, des manifestations de masse protestent avec énergie contre la carence des responsables. Mais justement, ces responsables, où sont-ils ? Au sein des gouvernements ? Aux états-majors des armées ?

Pendant que les populations fermentent et s'interrogent avec anxiété sur leur avenir, à Java, Joe monte son opération casse-cou. Car, en fait, les risques s'accumulent et ne garantissent pas un succès certain. Un événement imprévu peut toujours enrayer les rouages.

Corfly et Guantano ont finalement donné carte blanche à Fedonn. Mais avec réticence. Les deux grands chefs militaires voient d'un très mauvais œil l'initiative d'un vulgaire reporter. Encore que Corfly se montrerait plus souple car Maubry est Américain. Le prestige national ne perd pas ses droits ! Comme si c'était le moment de se chamailler pour des considérations aussi désuètes !

Deux caisses mystérieuses, en provenance des États-Unis, sont arrivées à Djakarta à bord d'un avion spécialement affrété. Plus larges et plus hauts qu'un homme, les deux colis ont pris aussitôt la route pour une destination inconnue.

Au P.C. opérationnel de Fedonn, en pleine brousse, à un kilomètre à peine de la gorge de Djorkos, l'effervescence règne. Des militaires réceptionnent les deux grandes caisses venues des U.S.A.

Fedonn ne veut pas de dégonflés.

— Vous pouvez encore renoncer, Maubry. J'ai des tas de volontaires sous la main. Ce travail serait plutôt pour des soldats.

Joe tourne autour des caisses balafrees d'inscriptions en code. Il se plante devant le commandant et l'apostrophe :

— En France, on dit, paraît-il, que les Bretons sont têtus. Eh bien ! je ne suis pas de Bretagne mais je suis têtu quand même. Cessez donc de me dissuader.

— Vous êtes marié ! argue Fedonn. Vous ne songez donc pas à votre femme ? Tandis que mes volontaires sont célibataires, eux.

— Vous me chagrinez, commandant. J'ai mon métier dans la peau. J'en accepte les dangers et je suis payé pour ça. Je ne veux pas décevoir les téléspectateurs. Moi aussi j'ai mon prestige à défendre. Et puis mon idée m'appartient.

L'officier d'état-major sent qu'il ne fléchira plus la décision du reporter. Il soupire :

— O.K. ! Je vous aurai prévenu. En tout cas je décline toute responsabilité s'il vous arrive quelque chose.

— Évidemment ! blague Joe. Je n'ai pas besoin de mère poule, à mon âge.

Des soldats démontent les caisses. Merket filme la scène et amorce déjà l'embryon de son reportage. Il ne tient plus en place.

Joan, blottie contre son mari, sent croître son inquiétude à mesure qu'approche l'heure fatidique. Reverra-t-elle Joe vivant ? Elle ne peut pas l'affirmer avec certitude.

— Chéri... Pourquoi ne cèdes-tu pas ta place aux volontaires de l'armée ?

— Ah ! non, s'emporte le reporter. Tu ne vas pas recommencer toi aussi, comme Fedonn ! Norman s'est cassé la tête pour prendre mon moule et celui de Merket. Pour rien au monde, je ne me dégonflerais devant tous ces militaires qui doutent encore de mon courage.

La dernière planche tombe et deux statues en plâtre apparaissent. Leurs visages ressemblent vaguement à ceux de Maubry et du cameraman, mais ce détail ne revêt pas tellement d'importance.

Un spécialiste appuie sur un déclic. Les deux effigies s'ouvrent comme des sarcophages. L'intérieur a été aménagé en fonction des besoins. Merket vérifie surtout la petite meurtrière par où il engagera l'objectif de sa caméra.

Après examen, tout paraît parfait. Le spécialiste donne les ultimes explications. Un essai est même tenté.

Joe et son collègue s'introduisent dans les moules de plâtre dont les couvercles se referment sur eux. Depuis son hélicoptère basé au sol, Fedonn suit l'opération. Assis devant son émetteur-radio, casque aux oreilles, il enfonce une fiche.

— Maubry ?

La voix de Joe parvient dans un haut-parleur.

— Oui. Je vous entends cinq sur cinq. Vous me recevez aussi ?

— O.K. ! Question respiratoire ?

— Normal. Pas de problème.

— Visibilité ?

— Parfaite. Les yeux sont bien imités.

— Mobilité ?

— Euh !... Un peu raide. Mais pas de difficulté majeure.

— Vous savez, Maubry, nos spécialistes ont coulé vos moules dans une matière extra-légère. Vous êtes engoncés là-dedans comme dans une grosse tête en carton-pâte de carnaval... Les « accessoires » ne vous gênent pas ?

— Ah ! Vous, parlez des... Non. Mais quand nous en serons à cette opération, il nous faudra sortir de nos enveloppes.

— Justement, remarque Fedonn. Le danger se précisera à ce moment-là. Si les *Donz* vous remarquent, vous serez fichus.

Joe sort de son « cocon » blanchâtre. Il aspire une large goulée d'air. Il tapote l'épaule de Merket.

— Alors, mon vieux, nos gueules te plaisent ?

— Il n'y a que les gens célèbres qui ont leurs effigies. Nous faisons partie de ce clan.

Maubry fronce le sourcil. Il paraît préoccupé.

— J'ignore quand les *Donz* quitteront notre planète, mais en attendant ils possèdent une réserve inépuisable de puissance avec toutes les statues anciennes de la planète.

— Tu penses toujours aux colosses de l'île de Pâques, hein ? C'est un sujet qui te tenaille.

Fedonn rejoint hâtivement nos héros. Il regarde sa montre.

— 18 heures. C'est le moment. Vous grimpez encore de jour. Vous avez eu raison, Maubry, de fixer en fin de journée votre opération « télépathie » en collaboration avec les sculpteurs du monde entier. Les *Donz* s'habituent encore au crépuscule. Mais pas au plein soleil.

Joe serre sa femme dans ses bras.

— Au revoir, Joan. Je reviendrai, sois tranquille. Et Merket aussi. Nous ramènerons un reportage du tonnerre. Tu pourras publier un papier exclusif dans le *Star-Tribune*.

Norman et Steve serrent la main de leurs amis. Le premier semble particulièrement ému.

— J'attends votre signal, Maubry.

— Oui. Ne commencez pas tant que vous ne recevrez pas d'ordre. Ne précipitons pas les choses.

Les deux volontaires s'enferment dans leurs « statues » de matière synthétique, ressemblant au plâtre. Ils agitent la main droite et font signe que tout va bien. Puis ils quittent le P.C. avec une certaine lenteur. Ils disparaissent dans la végétation.

Le soleil rase la cime des montagnes et rougeoie. La crête des arbres noircit. Dans une heure il fera presque nuit.

Les deux hommes s'engagent dans l'entrée de la gorge. Ils passent sous la plate-forme rocheuse qui, plusieurs fois, a abrité leur hélicoptère. Ils suivent le chemin déjà tracé.

Au fond de la faille, une demi-obscurité noie déjà les détails. Mais qu'importe.

Joe donne des nouvelles à Fedonn.

— Nous approchons de la paroi.

— Vous croyez que les *Donz* vous prendront pour deux des leurs ? doute encore le commandant.

— Ça, nous le saurons très vite. Mais je ne voyais pas d'autres moyens pour pénétrer dans les cavernes sans attirer l'attention.

Fedonn, décidément jaloux, verse dans le pessimisme. Il dresse des obstacles partout.

— Rien ne prouve que les *Donz* soient revenus à Java.

Joe coupe le contact avec le P.C. Il se branche sur la longueur d'ondes de Merket.

— Le commandant m'ennuie ! Je préfère parler avec toi. Tu filmes quelque chose ?

— Une giclée, de temps à autre, pour la bonne continuité du film. Je t'assure, mon vieux, c'est la première fois que je travaille dans de pareilles conditions. Je ressemble au chasseur, à l'affût dans sa cabane.

Ils grimpent l'étroit sentier qu'ils connaissent bien. Ils redoutent une avalanche de pierres. Dans leurs cocons, véritables scaphandres, ils ne sont quand même pas des plus agiles.

La clarté du jour s'atténue rapidement. Ils ont bien calculé leur coup. Vers 20 heures, ils parviennent au sommet de l'entablement.

Haletant, Joe lance un coup d'œil. L'émotion lui coupe les jambes. Il aperçoit trois bouddhas figés devant l'entrée de la première grotte.

Trois colosses impressionnants, bras croisés sur la poitrine. À côté d'eux, les petites statues en matière synthétiques utilisées par les reporters ne pèsent pas lourd.

Les monstres de pierre, immobiles, sont-ils « habités » par un *Donz* ? Si oui, quelles réactions vont-ils avoir, face aux hommes ?

CHAPITRE XIII

— Ils ne bougent toujours pas, murmure Maubry dans son émetteur. Merket fait un pas en avant. Il se trouve maintenant sous le nez du premier bouddha.

— Tu veux mon avis, Joe ? Ces gars-là ne sont pas « habités ». C'est pour ça qu'ils restent immobiles.

Les reporters passent devant les colosses avec un brin d'émotion au cœur. En rasant les murs ! Tout juste s'ils ne se tiennent pas la main, comme des écoliers, tant l'angoisse torture leurs cerveaux. Ils savent qu'un seul coup de poing de ces brutes les aplatisrait !

Tant pis pour le risque ! Merket donne une giclée de sa lampe-iode. Les trois bouddhas s'illuminent et jaillissent en pleine lumière. Le cameraman se paye une bonne tranche de film, rasséréné. Il se sent tranquille.

— Tu es c... ! jure Maubry.

— Pourquoi ? À cause de la lampe ?

— Éteins ça ! Ceux-là ne sont pas habités. Mais il y en a d'autres.

Les deux hommes s'enfoncent plus avant dans les cavernes. Par une issue latérale, ils passent dans une seconde grotte puis dans une troisième. Dans la dernière, ils découvrent une véritable armée de statues alignées comme pour la parade, classées par catégories.

D'un côté, celles en pierre. En face celles en bois. À droite les effigies de bronze. Cela forme un carré impressionnant de puissance, de respect, de poids.

L'immobilité, le silence. Quelque chose d'insolite émane de ces créatures mortes. La grotte abrite au moins une centaine de statues, peut-être davantage.

Merket hésite.

— Tu crois qu'on peut « travailler » ?

— Sûrement, affirme Joe. Pas un de ces blocs n'héberge un *Donz*. Sinon l'un d'eux aurait déjà bougé.

L'anxiété reprend le dessus chez le cameraman.

— Suppose que les *Donz* se rapproquent inopinément.

— C'est possible.

— Et s'ils nous surprennent ?

— C'est possible aussi.

Irrité, John fait jouer le déclic d'ouverture de son cocon. Il allume à nouveau sa lampe-iode et balaie les statues d'un coup d'objectif.

— Pour la postérité, dit-il.

Maubry sort à son tour de sa coquille synthétique. Il rejoint son

camarade et parle bas. Les voix roulent sous les voûtes.

— Grouillons-nous, suggère-t-il.

Il retourne à son enveloppe de plâtre. Dans un casier, il prend des grenades nucléaires enfermées sous des carapaces de plomb. L'explosion ne libérera aucune radioactivité dangereuse.

Merket tient lui aussi une grenade.

— Où posons-nous ça ?

— Ça n'a pas d'importance. Dans un coin, hors de la vue. De toute façon, le souffle fracassera la montagne.

— J'ai idée que nous détruirons le site pour des prunes. Les *Donz* ont abandonné les statues et ont foutu le camp. Leur astronef, actuellement, doit voler dans l'espace, loin de la Terre.

Joe reste sceptique.

— Hum ! S'ils étaient partis, ils n'auraient pas pris la précaution de ramener les statues ici.

Il manipule son émetteur-radio caché dans son enveloppe de plâtre synthétique. Il appelle le P.C.

— Commandant Fedonn ?

— Je vous entends, Maubry. Quelque chose ne va pas ?

— Passez-moi Norman.

Une minute plus tard, le sculpteur est au micro. Maubry l'interpelle familièrement :

— Mike ?

— Oui. Vous avez besoin de moi ?

— Nous n'avons pas repéré Daphna. Il est vrai que nous ne visitons pas toutes les cavernes. C'est inutile. Mais un conseil, Mike. Dans une heure, les grottes n'existeront plus. Si vous voulez sauver Daphna, appelez-la.

Trois autres minutes s'écoulaient. Joe s'impatiente.

— Norman ?

La voix du sculpteur, enfin.

— Daphna ne répond pas.

— Bon. Espérons qu'elle se trouve ailleurs, en sécurité. Nous avons déposé nos grenades. Ne faites pas les zouaves. Attendez notre retour pour télécommander les explosions !

Soudain, Merket arrive en courant, essoufflé. Il transpire. La peur creuse ses traits. Il bégaye, main tendue :

— Les trois bouddhas de l'entrée...

— Eh bien !

— Ils viennent par ici !

— Nom d'un chien ! jure Joe dans le micro.

Au P.C. opérationnel, Fedonn succède à Norman devant le récepteur. Il capte le hurlement du reporter.

— Que se passe-t-il ?

Maubry abandonne précipitamment ses écouteurs. D'une poigne solide, Merket tire son copain en arrière. Dans l'obscurité complète, trois géants se dressent devant les hommes apeurés. Une certaine luminosité rougeâtre et violette s'irradie de leurs corps massifs.

— La lampe ! crie Joe. La lampe-iode !

Aussitôt, John presse le bouton. L'éblouissante clarté gicle du projecteur fixé sur la caméra. Un moment, la lueur fige les colosses de pierre.

Nos deux amis profitent de ce répit. Ils fuient vers le fond de la grotte. Mais la voûte s'abaisse progressivement et bientôt ils sont obligés de ramper. Des aspérités meurtrissent leurs hanches et leurs ventres.

Derrière eux, ils perçoivent des coups sourds, formidables, qui ébranlent les échos de la montagne. Les bouddhas, rendus furieux, brisent les enveloppes en plâtre utilisées par nos héros puis ils bousculent les statues immobilisées dans un ordre impeccable. Des têtes roulent. Des bras s'arrachent. Une poussière irrespirable irrite les narines des fugitifs, coincés dans leur étroit boyau.

Ils mettent leurs mouchoirs devant leur nez. Merket, engagé le premier, braque sa lampe-iode devant lui. Il aperçoit un orifice.

— Je crois qu'on pourra passer.

Comme un spéléo, il s'infiltré dans le goulot. Il se cogne le crâne, se râpe les mains. Enfin, il s'arrache à l'étroitesse de sa prison rocheuse. Il se met debout. Il regarde autour de lui avec incertitude. Il distingue une lueur.

Le ciel ! Le ciel piqueté d'étoiles !

— Joe ! Nous sommes dans une autre grotte ! Nous avons échappé aux bouddhas.

Maubry se relève, haletant, couvert de poussière, de bleus, de plaies et de bosses. Il s'avance jusqu'à l'entrée de la caverne. Celle-ci s'ouvre aussi sur l'entablement rocheux.

Ils entendent toujours les bouddhas qui, de l'autre côté, cassent tout avec furie. Ils en profitent et ne moisissent pas dans le coin. Ils prennent leurs jambes à leur cou, dévalent le sentier plus vite qu'ils ne l'ont monté.

Parvenus au pied de la falaise, ils font halte, reprennent haleine, scrutent la nuit derrière eux. Non. Les colosses ne les poursuivent pas.

Les reporters tombent dans les bras l'un de l'autre, sûrs qu'ils ont échappé à la mort. Mais Joe paraît déçu.

— Les *Donz* ont foutu le camp.

— Pas tous, rectifie Merket.

— Pas tous, en effet. Il en reste trois. Je parle des autres. Ils ont dû rejoindre leur astronef. Nous ne les verrons donc jamais de près !

— Pourquoi ont-ils ramené les statues ici ?

— Par respect. Parce qu'ils croient toujours qu'il s'agit des premiers habitants de la Terre. Tout à l'heure, dans les cavernes, ils ont voulu nous coincer, La taille des bouddhas a constitué le seul obstacle. Sinon ils nous écrasaient !

John regarde sa caméra.

— Bien piètre, notre dernier reportage.

— Attends. Ce n'est peut-être pas fini.

Ils regagnent le P.C. où l'anxiété régnait. Joan serre son mari sur son cœur. Elle pleure de joie.

— Quand tu as crié, j'ai cru que tu étais perdu ! Je n'ai pas quitté l'émetteur d'une seconde.

Fedonn attend un rapport. Avant tout, c'est un militaire.

— Votre objectif ?

— Atteint, dit Merket. Les grenades sont déposées dans les cavernes. Il y aura une explosion atomique ?

— Oui. Mais sans danger de radiation.

Un quart d'heure plus tard, un formidable grondement secoue la montagne. Le sol vibre comme sous l'effet d'un tremblement de terre.

La grande falaise éclate dans des gerbes de poussière. De fantastiques avalanches comblent la gorge de Djorkos. Dès lors, le repaire secret des *Donz* n'existe plus.

*
* *

Cette même nuit, l'hélicoptère de la T.V. américaine survole une plage jonchée de débris de pierres. À cet endroit, les missiles ont fait de gros dégâts dans les rangs des statues. Il y a eu de la casse. Des chefs-d'œuvre ont disparu à jamais. Quelques-uns, tronqués, mutilés, dressent encore leurs silhouettes sous les étoiles.

C'est un champ de bataille étrange. Les « marines » ont triomphé d'un ennemi silencieux, passif, résigné. L'armée ne s'est pas couverte de gloire.

La nuit limpide est chaude. Par le cockpit entre un air brûlant. Steve maintient l'hélico à une centaine de mètres. Il s'impatiente :

— Nous rentrons à Djakarta ?

Merket voudrait bien filmer une dernière fois le charnier bizarre, de façon à conclure le reportage. Il utilisera sa lampe-iode sans aucune restriction. Le cameraman recherche toujours des effets spectaculaires et des angles insolites.

Joe n'y voit pas d'inconvénient. Aussi Jack se pose comme une fleur. La turbine soulève des tourbillons de sable.

Mais à peine nos amis sortent-ils de la cabine qu'une prodigieuse lueur jaillit de l'océan. Elle ressemble à une montgolfière et s'élève lentement, avec majesté. Sa couleur oscille entre l'orangé et le vert,

d'une grande brillance. Un instant, la « chose » semble suspendue au-dessus de l'eau.

Puis, dans une accélération foudroyante, elle gicle en direction de la haute atmosphère et disparaît rapidement.

Médusé, Maubry hoche la tête.

— L'astronef des *Donz*.

— Tu crois ? doute Merket.

— Oui. *Ils* ont quitté la Terre, à jamais. Comme ils l'ont dit à Daphna.

— Un astronef mû par la pensée ? avance Joan.

— Probablement, certifie Joe. Il était englouti dans l'océan, cachette inviolable. À plusieurs kilomètres des côtes de Java. Toute l'île a dû assister à ce départ fulgurant.

Steve se gratte le menton, l'œil rivé vers le ciel maintenant désert.

— Où vont-ils ?

— Qui ? Les *Donz* ? Eux seuls le savent. L'univers est immense et pour la pensée, il n'existe pas de dimensions.

— En tout cas, assure le cameraman, *ils* se sont foutus le doigt dans l'œil s'ils croyaient que les statues étaient les premiers habitants de la Terre !

Maubry reste indulgent et fait des comparaisons.

— Mettons-nous à leur place, John. Si nous débarquions sur une planète inconnue et si nous découvrions plusieurs types de créatures vivantes, totalement différentes de celles que nous connaissons, penses-tu que nous serions capables de discerner lesquelles sont nées les premières ?

— Euh !..., bégaie Merket, hésitant.

— Non. Nous supposerions, voilà tout. Et les suppositions ne sont pas forcément exactes.

Dans un coin, agenouillé dans le sable, Norman semble prostré. Il tient son visage dans ses mains. Joe se rapproche de lui.

— Ça ne va pas, Mike ?

— Daphna..., soupire le sculpteur comme s'il parlait de quelqu'un de sa famille. Elle est perdue pour moi.

— Vous avez essayé de l'appeler ?

— Oui. En vain.

— Allons, Norman, ce n'est après tout qu'une figurine de pierre. Ne vous désolez pas. Vous recommencerez une seconde Daphna. Puisque le vrai modèle est toujours vivant.

Un sifflement attire l'attention de Steve. Il provient de l'émetteur-radio. Le pilote s'engouffre dans l'hélico, place les écouteurs sur ses oreilles. La voix de Fedonn lui parvient :

— C'est vous, Maubry ?

— Non, c'est Steve.

— Vous avez vu la lueur s'arrachant de l'océan ?

— Oui.

— Eh bien ! les radars de la XI^e flotte n'ont pas réagi. Ils sont restés vierges. Que pensez-vous de ça ?

Sur un signe vigoureux de Jack, Maubry vient en courant. Il parle au micro :

— Fedonn ? Vous évoquez les radars. Vous ne m'étonnez pas. Les scopes ne peuvent pas détecter la pensée. Or, c'est un astronef mû par la pensée qui s'éloignait de la Terre !

— Les *Donz* ont fichu le camp, vous croyez ?

— Sûr. Les prochains jours nous le confirmeront très vite.

Il semble bien que Joe ait raison. Les informations n'apportent plus de mauvaises nouvelles. À aucun moment, les commandos de statues ne passent à l'action. Désormais, la Terre reprend sa tranquillité coutumière. Tout danger écarté, les hommes ne songent plus qu'à leurs propres affaires,

Au fond, du passage des *Donz*, il ne reste rien. Rien, sinon quelques débris de pierres sur une plage de Java.

*

* *

Dans l'immense astronef de lumière animé par la pensée, les *Supérieurs* comptent les absents. Plus de la moitié de la colonie a été anéantie, décimée inutilement.

Dans leur machine qui produit une atmosphère totalement différente de celle de la Terre, les *Donz* ont perdu leur état impalpable. Ils ont retrouvé leur consistance. Et ils se présentent sous la forme de boules percées de trous.

Les *Supérieurs* l'avouent. Ils se sont peut-être trompés. Les vrais habitants de cette planète sont probablement les hommes de sang et de chair... La réalité diffère de ce qu'ils croyaient. Mais alors, que représentent ces effigies froides, figées ? Sont-elles de vrais robots ?

Les créatures de l'espace n'expliqueront jamais ce mystère biologique. Pour eux, la Terre n'est qu'une escale forcée.

Leur astronef, tombé en panne, les a obligés à se poser dans le système solaire. Ils ont réparé. Maintenant, ils ont repris leur chemin.

Mais ils ont eu le temps d'explorer ce monde étrange. Ils ont d'abord constaté que cette atmosphère, d'oxygène et d'azote, les rendaient impalpables. Ils ont visité un temple sur l'île. Ils ont rencontré les bouddhas de pierre, immobiles. Ils ont cru tout de suite qu'il s'agissait des habitants. Un *Donz*, plus curieux que les autres, s'est approché d'un bouddha. Il « pénétra » littéralement dans la pierre. Stupeur ! La statue se mit à vivre. Les *Donz*, dans l'atmosphère terrestre, étaient capables d'animer de la matière inerte !

Ils se sont amusés beaucoup. Leur « fluide » bioélectrique animait les molécules de matière inerte chargée de la pensée statique du créateur de la statue. Car même les plus anciens monolithes possèdent, imprégnés dans leurs atomes, la pensée de leurs créateurs !

Les *Donz* ne comprennent pas le sens de la mort. Du moins, pour eux, la mort constitue un « autre état », et non la fin de la vie. Des sentiments, évidemment différents des nôtres, actionnent dans leur pensée des initiatives incompréhensibles pour nous.

Ils ont pris en pitié les bouddhas de Java. Puis toutes les autres statues. Ils ont cru que les hommes de chair et de sang avaient « colonisé » leurs congénères de pierre et les avaient transformés en robots. Ils ont même traduit le langage humain.

Alors ils ont cru aussi bien faire en donnant une revanche à ces malheureux dégénérés, plongés dans l'immobilité absolue. Ils ont agi avec la certitude qu'ils libéraient tout un peuple de l'oppression.

Ils ignorent, bien sûr, l'art et la culture terrestres. Ils ne pouvaient pas savoir la valeur des statues pour les hommes. Ils ont déclenché la révolte parce que le hasard leur donnait cette possibilité. Et, pendant ce temps, leurs spécialistes réparaient l'astronef.

Les *Donz* fuient la lumière. Leurs téléportages ne s'effectuaient donc que la nuit, ou dans une demi-obscurité. Leur fluide perturbait le courant électrique ou la lumière des lampes.

Sam Melly a été tué parce qu'il s'opposait au vol de sa statue. Ce premier « transport » par la pensée n'a pas marché car un incident technique s'est produit. Alors la statue a été abandonnée dans le désert du Nevada. C'est une raison identique qui explique qu'une autre effigie a été retrouvée, brisée, au cœur de Java. Ces défaillances ont été par la suite éliminées par une amélioration dans le système de téléportage, système de fortune appliqué hâtivement pour des besoins exceptionnels.

Les *Supérieurs* ont vite compris que la pensée des hommes était plus forte que la leur. Du moins dans certaines circonstances. Mais les *Donz* n'ont pas pu abandonner à temps les statues en marche vers les plages. Ils ont subi l'attaque des missiles.

Plus de cent des leurs ont trouvé la mort. Ils ne repartiront pas avec le reste de la colonie. Leur absence cause sûrement des problèmes aux responsables car ceux-ci cherchent une planète adéquate dans l'univers pour se fixer définitivement. Et la Terre ne correspond pas du tout à leurs espoirs.

D'ailleurs, sans la panne de l'astronef mû par la pensée, jamais les *Donz* n'auraient posé le pied dans le système solaire.

Au fond d'eux-mêmes, les *Supérieurs* doutent toujours. Les hommes de chair et de sang sont-ils vraiment les premiers habitants de ce monde ?,

Qu'importe. Les créatures sphériques ont un autre but. Alors pourquoi se poseraient-elles des questions qui ne les concernent pas ?

*
* *

Dans son bureau, à Washington, Joe s'occupe des affaires courantes. Un mois s'est écoulé depuis le départ définitif des *Donz*.

Brusquement, le standard appelle le reporter.

— Une communication pour vous, dit l'opératrice avec un large sourire.

— Franchement, ma jolie, d'où ça vient ?, demande le reporter.

— De Djakarta. Je crois même qu'il s'agit d'un personnage très important.

Joe bondit sur son siège. Son cœur s'accélère. Il repense soudain à toute cette histoire à dormir debout. Il revoit les commandos de statues se ruant sur les villes. Est-ce que ça va recommencer ?

Le visage de Guantano s'encadre sur l'écran.

— Je ne vous dérange pas, Maubry ?

— Euh !..., non, général. Vous n'avez pas un malheur à m'annoncer, au moins ?

FIN

1 Voir : « Base Djéos », *même auteur même collection*.

ANTICIPATION - FICTION



M.A. Rayjean

Joë Maubry et Joan Wayle, une fois de plus, dénouent une énigme peu commune. Des statues de pierre, de bois, de métal, répondent à un mystérieux appel. Elle se mettent à VIVRE ! Ça devient un spectacle extrêmement impressionnant, extraordinaire. Ces effigies en marche constituent même une redoutable armée. Elles convergent toutes vers un point précis de la Terre.

Pourquoi ? Par quel miracle ? Si elles cherchaient seulement à imiter les hommes, leurs créateurs, ce ne serait pas bien méchant. Mais non. Il y a autre chose. Les statues vivent parce que les Donzs croient libérer tout un peuple de l'oppression...